

Princeton University Library



32101 045357504

0904

.7535

~~ANNEX LIB.~~

Library of



Princeton University.

Elizabeth Foundation.

Revue
DE
LA RENAISSANCE

TOME XIV

Revue
DE
LA RENAISSANCE

ORGANE INTERNATIONAL

des Amis du XVI^e Siècle

ET DE LA PLÉIADE

Paraissant tous les trois mois

DIRECTEUR : LÉON SÉCHÉ

TOME XIV. - TREIZIÈME ANNÉE



J. DU BELLAY

« Cette année, nous avons distingué la *Revue de la Renaissance*, que dirige M. Léon Séché, et qui s'occupe surtout de la Renaissance angevine et de la Pléiade. »

(Rapport fait à l'Académie française par M. Gaston Boissier sur les concours de l'année 1903.)

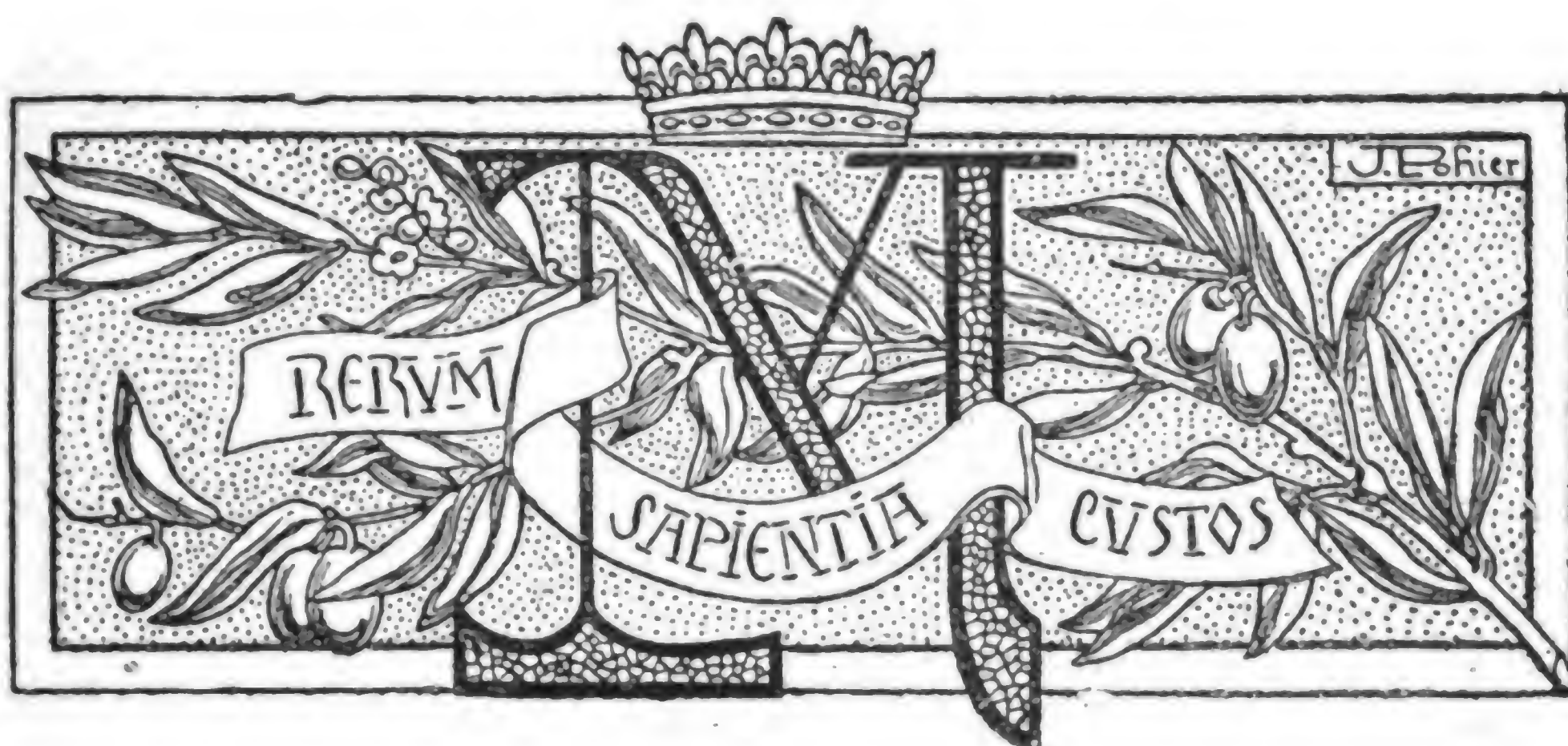
UNIVERSITY
LIBRARY
PRINCETON N.J.

PARIS
AUX BUREAUX DE LA REVUE

14, RUE DU CARDINAL-LEMOINE.

1913

YITSEVIMU
YRABLI
J.B. MOTCHMAN



Les trois princesses de Clèves

CHARLES IX

Au temps de Henri II, François de Clèves, duc de Nevers, était, dit Brantôme, « un prince tres-riche, très-opulent, avec cela tres-magnifique, splendide et tres-liberal s'il en fut onc, despensant fort, tenant grande maison à la Cour et aux armées ; un tres-beau et fort pansible franc joueur, ne se souciant point de l'argent et toutesfois sa maison tant bien réglée et allant bien que nul n'en paraissait mal content ».

Il descendait des ducs de Clèves et Juliers, comtes de la Mark, était pair de France et avait rang aussitôt les princes du sang.

Il avait épousé Marguerite de Bourbon, la sœur des trois princes, qui tinrent si grand place dans les guerres de religion : Antoine, roi de Navarre, mari de Jeanne d'Albret, Louis, prince de Condé et Charles, Cardinal de Bourbon.

(RECAP)

FEB 26 1916 357680

Marguerite de Bourbon mourait à 41 ans et son mari s'éteignait lui-même, à 46 ans, quelques années plus tard, le 15 février 1562; ils laissaient cinq enfants : François, Jacques, Henriette, Catherine et Marie.

François était tué à la bataille de Dreux; Jacques, de faible complexion mourait en pleine jeunesse; et les trois sœurs, sans père, ni mère, ni frère, restaient seules à la cour de Charles IX; en 1564, elles avaient : Henriette 22 ans, Catherine, 16 ans et Marie, 10 ans.

Elles allaient vivre près de Catherine de Médicis et des rois ses fils; elles allaient être mêlées aux drames, aux intrigues, aux amours, aux trahisons, aux massacres et duels, qui font de cette époque, l'époque la plus dramatiquement sanglante, la plus étrangement romanesque de nos mille ans de monarchie.

Elles sont belles, si belles que la Cour leur en rendra l'hommage en les surnommant *Les Trois Grâces*, elles ont de l'esprit et s'en serviront; elles sont princesses et elles le sauront.

Prises comme tout le monde dans la tempête, elle seront emportées par le flot des guerres et des passions, elles auront du courage, elles auront des faiblesses et dans ce milieu (où la pailardise était publiquement et notoirement pratiquée entre les dames qui la tenaient pour vertu) dans ce milieu, où c'était miracle de conserver son honneur, elles sauront, malgré tout, garder leur dignité et rester princesses.

Henriette, l'aînée, s'était vue de suite courtisée par le prince Louis de Gonzague, troisième fils de Frédéric II, duc de Mantoue et de Marguerite Paléologue.

Elevé à la cour de Henri II, en qualité d'enfant d'honneur, ce gentilhomme s'est déjà distingué à la bataille de Saint-Quentin (1557) il a 24 ans, c'est « un très beau prince agréable et de belle haute taille, fort splendide quand il lui fallait faire quelques festes magnificences ou festins, nul ne l'en a jamais surpassé ».

Il s'était attaché à servir la princesse « pendant plusieurs

années contre son intérêt, puisque n'ayant point d'autre bien que celui qu'il attendait de la libéralité de la Cour, il semblait qu'il dut préférer à cette princesse, une fille du connétable qui était premier ministre ou une sœur du duc de Guise qui était favori. Il ne l'avait pas fait néanmoins, soit que l'amour était plus fort que l'ambition, soit qu'il appréhendait le reproche d'inconstant, plus scandaleux alors qu'il n'est aujourd'hui, ou qu'enfin il n'eust un pressentiment du bonheur qui lui devait arriver. Et de fait durant les dix années que dura cette inclination les deux frères de cette princesse moururent et Mademoiselle de Clèves, leur héritière, devint ainsi le meilleur party de l'Europe » (1).

Elle possédait les duchés de Nevers et de Rethel, les baronnies de Douzy et de Rozoy, les terres d'Orval en Bourbonnais, Chateaumeillan, la Chapelle d'Angillon, et autres terres en Berry, en Gascogne, en Picardie, en Flandres et les terres souveraines d'Outre-Meuse.

C'est un parti considérable, combien de prétendants vont se lever et non des moindres ! que d'hésitants se déclarer, que de convoitises autour de cette beauté si solidement assise ! « tous les princes à marier la recherchèrent à l'envy, la Cour mesme se méla de lui donner un mari, mais elle conjura le roi et la reine de lui permettre de choisir celui qui avait aimé sa personne à l'exclusion de ceux qui n'aimaient d'elle que son bien » (1). Elle épousa le mantouan et le prince cadet d'Italie devint le puissant et riche duc de Nevers.

Il est vrai que sa femme saura rester la duchesse, n'étant point d'un caractère à se laisser conduire, ni à se refuser les plaisirs de la vie. Ayant de l'esprit, de la volonté et de l'impertinence, elle conservera toute sa vie une influence incontestable sur le duc, qui ne semble pas dans son ménage avoir été autre chose souvent que le mari de la duchesse. C'était bien, du reste, un caractère

(1) Varillas.

italien, possédant les qualités d'intelligence et souplesse de sa race. Mais il faut de suite lui rendre cette justice que toute sa vie il resta fidèle à la couronne et à la France, se serrant près du trône, quel qu'en soit l'occupant. Il fut un conseiller adroit et souvent perspicace; et s'il n'oublia pas ses intérêts, il vit clair dans l'imbroglio des multiples intrigues incessamment tramées à la Cour; il sut prévoir et s'il n'a pas été un conducteur d'hommes, ni même un soldat, il fut un habile politique, un courtisan fidèle, un familier écouté de Catherine de Médicis, italienne comme lui, il conseillera la Saint-Barthélemy, sera de la ligue, s'en retirera bientôt, restera neutre après Blois, et se ralliera à Henri IV après Ivry; généreux, artiste, bâtisseur, il embellira ses palais et ses hôtels de Nevers, de Paris, de Mézières, se bâtira une maison de plaisance à la Cassine; il écrira, laissera une correspondance volumineuse et curieuse; très lettré, il sera hébraïsant distingué.

Sa femme partage du reste, à beaucoup de points de vue, ses idées, elle est comme lui généreuse, et artiste et comme lui fort instruite, elle nous laissera même une traduction de l'*Aminta* du Tasse.

Enfin, si tant est que le duc ait eu dans sa jeunesse quelque ardeur belliqueuse, un accident devait, dès 1568, le considérablement refroidir. La duchesse qui venait de mettre au monde son premier enfant, une fille, Catherine de Gonzague, était encore très souffrante, à Nevers, d'une couche difficile; le duc en bon mari, (et peut-être aussi parce qu'il craignait de rentrer dans sa première pauvreté en perdant sa femme) (1) se hâte de l'aller voir. En route il rencontre une bande de protestants, ses vassaux, les deux troupes se livrent combat et dans la mêlée Gonzague est blessé au genou, assez grièvement. Transporté à Nevers, il fut longtemps à se guérir; sa femme le soigna très assidument, mais

(1) *Hist. des princes de Condé*, DUC D'AUMALE.

malgré ses soins et ceux des chirurgiens d'alors, il resta boiteux toute sa vie.

Catherine, la seconde princesse de Clèves, que l'on titrait la comtesse d'Eu, avait d'abord épousé un officier de Condé, Antoine de Croix, prince de Portien, protestant zélé (prince martial et guerrier); mais leur union devait être de peu de durée, le 5 mai 1567, elle restait veuve à vingt ans, sans enfants.

Charles IX furieux de ce que le prince de Portien avait fait fortifier Linchamps, petit château bâti au bord de la Semoy, sur la frontière ardennaise, l'avait fait venir un soir dans le jardin des Tuileries, et là pendant deux heures il le tint à le réprimander. Et l'on sait ce qu'étaient les colères de Charles IX et ses réprimandes; le violent dépit que le prince ressentit de cette scène, le refroidissement causé par cette longue station, firent tant que le pauvre Antoine de Croix s'alita et en mourut, non sans que des bruits de poison ne courussent sur sa mort.

« Ce jeune Seigneur avait 26 ans, nous dit Théodore de Bèze, plein de piété et de vaillance, il eut bien fait apparaître davantage, si Dieu lui eust donné plus longue vie. » D'autre part la Champagne catholique le surnomma le missionnaire pistolique, ce qui lui reconnaît, en effet, une piété particulièrement agissante.

A ses derniers moments, le prince avait fait venir sa femme et lui avait tenu ce langage : « Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes riche, toutes ces qualités jointes ensemble avec celle d'une illustre extraction vous feront rechercher de beaucoup de gens, j'approuve que vous soyez remariée. Je vous laisse le choix de tous les partis et de tout le royaume, je n'en exempte qu'un seul homme, c'est le duc de Guise, c'est l'homme que je hais le plus et je vous demande en grâce que mon plus grand ennemi ne soit pas héritier de ce que j'ai le plus aimé de tous mes biens. »

Nous verrons comment elle sut déférer à cet ultime désir.

Belle, jeune et veuve, elle restait à la Cour de Charles IX avec Henriette, la duchesse de Nevers, tandis que leur dernière sœur,

Marie, qui portait le titre de marquise d'Isles, vivait à la Cour de leur tante Jeanne d'Albret. Comme fils de princes souverains, les Clèves et les Gonzague marchent avec les Guise, aussitôt les princes du sang. Ils sont au premier rang de la noblesse tout proche du trône. Aussi les trois sœurs vont-elles naturellement épouser les premiers de la Cour, ceux à qui seront dévolus les principaux rôles dans les luttes épouvantables des guerres de religion et par leur mariage elles se verront emportées vers des bords différents, occuper des camps adverses.

La beauté et la fortune de Catherine de Clèves, princesse de Portien, deviennent bientôt le point de mire de toute la Cour, mais tout le monde comprend vite que seul est digne d'elle, le plus beau parti de France, le cavalier le plus séduisant de l'époque, l'homme le plus en vue, Henri, duc de Guise, et le mariage se fera. Il se fera malgré les suprêmes recommandations du premier mari.

Et cependant ce n'est pas la grande passion que Guise éprouve pour elle, il a d'autres vues plus hautes encore. Il a bien, il est vrai commencé sa cour; son charme, son allure et son renom ont bien vite conquis la jeune princesse. Mais voici qu'il s'éprend de Marguerite de Valois elle-même, la jeune sœur du roi, elle a 17 ans; il est payé de retour, son ambition et son amour y trouvent tous deux leur compte; leur intrigue est publique, leur amour avoué, le duc d'Anjou les protège, la comtesse de la Mirandole est entremetteuse. La princesse de Portien est plus qu'oubliée, elle est outrageusement dédaignée et quand on en reparle à Guise, il répond : « Je préférerais épouser une négresse. »

Mais il a trop présumé du succès, il a oublié quelle autorité la reine-mère conserve sur ses enfants et Catherine de Médicis est trop prudente pour autoriser une alliance, qui augmenterait encore la puissance, déjà trop considérable, des cadets de Lorraine.

Puis Marguerite est réservée à d'autres destinées; elle doit servir aux besoins de la politique du moment; c'est un moyen, c'est une force; Marguerite c'est l'alliance consacrée par un mariage avec le Portugal et l'Espagne; c'est la réconciliation avec les Huguenots, ou plutôt c'est le piège, le filet qui doit les prendre.

Aussi la colère de la reine éclate-t-elle des plus violentes, quand elle découvre brusquement et tardivement cette intrigue qui est la fable de tous, ce roman qui tout à coup vient paralyser ses combinaisons si longuement préparées, si artistement dressées.

C'est à la fin de juin 1570 que le pot aux roses est découvert, que mère et fils apprennent la chose; si la colère de la reine-mère est violente, chez Charles IX c'est de la fureur.

« A cinq heures du matin, le 25 juin, écrit l'ambassadeur d'Espagne Don Francés de Alava à Philippe II, Charles IX tout en chemise, et accompagné du comte de Retz, est venu chez sa mère. Après s'être entretenus quelques instants, tous deux ont fait appeler la princesse. Au bout d'une demie-heure elle est venue avec Madame de Retz. Renvoyant tout aussitôt la comtesse, et laissant le comte pour garder la porte et empêcher que personne n'entrât, la mère et le fils se sont jetés sur Marguerite et l'ont frappée rudement à qui mieux mieux. Au sortir de leurs mains, ses vêtements étaient si déchirés, ses cheveux si en désordre, que la reine, sa mère, de crainte qu'on s'en aperçut, a passé une heure à rajuster la toilette de sa fille. »

Voilà Marguerite battue et mâtée, au duc maintenant; le roi Charles n'hésite pas, sa violence ne connaît pas les demi mesures; il fait venir son frère, bâtard de Henri II, le duc d'Angoulême, et lui donne ordre de tuer Henri de Guise à la chasse; un accident mortel étant la chose du monde la plus facile.

Mais la princesse Marguerite qui vient de subir la fameuse scène du 25 est trop fine pour ne pas se méfier et deviner le danger qui menace son ami. Elle le prévient prudemment, le duc s'abs-

tient et ne sort pas de l'hôtel de Guise ; pendant ce temps, sa mère la duchesse de Nemours, sa cousine la duchesse de Lorraine, Claude de France qui est en même temps la sœur de Marguerite, es mettent en campagne, vont trouver la princesse de Portien, regagnent sa confiance, calment son dépit, réveillent un amour qui n'était que boudeur et blessé et qui ne demandait qu'à se ranimer, la décident au mariage ; il était temps !

Tranquillisé, Charles IX s'apaise, Catherine reprend ses négociations, ils assisteront le 25 octobre, à la cérémonie nuptiale. Le roi donnera même 200.000 livres tournois à chacun des deux époux et tous bien d'accord vont ensemble partir pour Mézières au-devant de la nouvelle reine Elisabeth d'Autriche. Ce sera le même Cardinal de Bourbon qui bénira les deux mariages, ainsi que les noces vermeilles d'Henri de Navarre.

Catherine de Clèves a pardonné cette première injure, elle pardonnera encore bien d'autres passades amoureuses à son séduisant, héroïque et superbe mari ; elle ne se plaindra même pas de son dernier caprice, de sa dernière nuit, celle qui précède immédiatement sa mort, de sa dernière nuit qu'il passe avec la belle Semblançay, la marquise de Noirmoutiers, l'ancienne Madame de Sauve. Elle sera sa veuve impressionnante et tragique, enceinte de lui et demandant vengeance aux quatre coins du monde !

Et cependant la Calomnie, cette grande Bête de la Cour, comme l'appelait le Cardinal de Lorraine, la Calomnie si féconde et si audacieuse de l'époque osera monter jusqu'à elle et l'atteindra. Les mémoires peu bienveillants raconteront l'aventure de Saint-Mégrin qui paya de sa vie, son audacieuse tentative, celle de Roquemont dont elle aurait porté l'image peinte en son missel, celle de Bellegarde dont elle aurait, pendant son veuvage, disputé la conquête à sa fille. Qu'y a-t-il d'exact ? quelle est la part de l'imprudence et la part de l'invention ? On en prendra ce que l'on voudra. N'oublions pas, cependant, l'épithète, la sage Cathe-

rine de Clèves, que Brantôme ne craint pas de lui donner et qui a sa valeur venant de l'auteur des femmes galantes.

Entourée de valets, de jaloux et surtout de jalouses, la duchesse de Guise, femme du chef catholique, au moment du plus sanglant et du plus haineux conflit qui ait ensanglanté la France, devait être sage, comme le dit Brantôme, pour avoir été, en somme, relativement si peu atteinte par la malveillance sans cesse aux aguets d'une société essentiellement libertine, impertinente et méchamment satirique. Et puis enfin elle vécut dix-huit ans avec son mari et elle en eut 14 enfants, ce qui est une garantie.

Ce que l'on aimera en elle ce sera sa douceur, son amabilité et sa bonne humeur ; à la Cour de Charles IX, comme à celle de Henri IV et de la Régente Marie de Médicis, elle demeurera sympathique, avenante et gaie. C'est elle qui, au début de son mariage, effrayée des massacres de la Saint-Barthélemy et des horreurs qui suivent, osera en face de Catherine de Médicis jeter un cri d'horreur, un mot d'angoisse. Ce sera elle, la femme du Balafré, du principal exécuteur, dans ce Louvre où on a tué, dans ce Paris impitoyable et sanglant, la seule, avec la pauvre reine Elisabeth, qui osera tout haut dire son effroi, avouer sa pitié.

C'est le 27 octobre 1572, deux mois après la fameuse nuit. La reine Elisabeth vient de donner une fille, Isabelle de France, à Charles IX et le même jour, on traîne en Grève, sur la claie, Briquemault et Cavaignes, auxquels on aurait fait avouer une conspiration des chefs protestants, conspiration qui aurait justifié les massacres. La jeune duchesse, bien malgré elle, a dû assister au supplice des deux condamnés et comme elle revient : « Ah ! Madame, dit-elle à Catherine de Médicis qui elle aussi était présente à l'exécution en compagnie du roi, je viens de voir la plus piteuse tragédie ! je ne doute point qu'en bref un grand malheur ne tombe sur notre maison et que Dieu ne nous extermine de tout par les cruautés et inhumanités qui s'exercent ! »

Jusqu'au meurtre de Blois, l'histoire cependant en parlera peu,

effacée qu'elle est par les autres membres de la famille lorraine, son mari d'abord, le duc de Mayenne ensuite, et surtout par sa belle-sœur la duchesse de Montpensier et sa belle-mère, la duchesse de Nemours qui toutes deux possèdent une énergie d'homme et une audace de chef.

Et cependant loin d'arrêter son mari, elle le soutient et le suit dans son rôle, elle est sa femme, sa compagne, son alliée, elle reste Guise jusqu'à la fin, qu'il soit le vainqueur de Dormans, de Vimory ou d'Aulneau, le héros des Barricades, la victime du guet-apens de Blois ; veuve, elle célébrera tous les jours, dit Brantôme, fort dignement l'absence éternelle de son mari ; il est vrai qu'il prend soin d'ajouter : mais quel mari était-ce ? c'était le héros de l'époque, le roi de Paris, Nemrod le Lorrain.

Sans souvenir aucun du zélé huguenot, son premier époux, elle sera fervente catholique, avec le second ; du reste sincère catholique aussi était la duchesse de Nevers et cependant leur sœur Marie se fait protestante.

Cette dernière est depuis plusieurs années à la Cour de Jeanne d'Albret leur tante, par déférence, conviction ou obéissance, car Jeanne d'Albret n'était pas de celles qui permettaient une longue résistance à ses volontés, elle a suivi la religion réformée, qui tient tant au cœur de la reine de Navarre, et bientôt celle-ci caresse l'idée d'unir cette nièce convertie à son neveu, à son fils d'adoption, Henri de Bourbon-Condé, qui vit près d'elle depuis Jarnac et la mort de son père.

Elle l'élève côte à côte, avec son fils Henri, sous la direction de Coligny. Marie a 19 ans et sa beauté surpasse celle de ses sœurs ; Condé a 20 ans. Il est chétif, malingre et taciturne ; le pauvre prince garde de son enfance isolée et triste une allure désenchantée. A peine a-t-il connu sa mère, morte de chagrin, abandonnée d'un époux qu'emportait le tourbillon des plaisirs. Sa belle-mère ne s'occupe pas de lui, il est livré à des pasteurs exaltés. Cet isolement et cette éducation lui ont donné une austé-

rité précoce et une gravité qui cadrent mal avec la cour frivole, sceptique, corrompue et passionnée des derniers Valois. De petite taille, il n'a pas d'allure et sa ferveur le fait s'écarter avec la même horreur des vices, du papisme et des plaisirs (1). Sans gaieté, il est loin d'avoir la haute élégance de Guise, ou même la tenue de grand seigneur du duc de Nevers, et puis il est pauvre, il a fait argent de tout pour les besoins de la guerre, ses derniers bijoux sont engagés à la reine d'Angleterre.

Le mariage de la belle Marie et de l'austère prince de Condé se fit en juillet 1572, à la huguenotte, au château de Blandy, près Melun, chez la calviniste, marquise de Rothelin ; ce fut une fête exclusivement protestante « un fête de famille pour tous les Réformés ». Mais celle qui avait tout préparé, Jeanne d'Albret, leur tante commune ; menant de front leur mariage et le mariage de son fils avec Marguerite de Valois, ne devait pas les voir se réaliser. Elle ne devait assister à aucune des deux cérémonies, étant morte le 9 juin, un mois auparavant.

A ce sujet, Marguerite de Valois raconte excellemment l'ultime visite faite par ses nièces à la tante décédée et la haute leçon de tenue que donne à cette occasion la duchesse de Nevers, qui était loin de sympathiser avec la reine de Navarre, ne lui pardonnant pas la conversion, qui était son œuvre, ni peut-être le mariage projeté, de sa sœur Marie.

« Madame de Nevers, de qui vous connaissez l'humeur, estant venue avec Monsieur le Cardinal de Bourbon, Madame de Guise, Madame la Princesse de Condé, ses sœurs et moy, au logis de la feuë reine de Navarre à Paris, pour nous acquitter deu dernier devoir du à sa dignité et à la proximité que nous lui avions, non avec les pompes et les cérémonies de nostre religion, mais avec le petit appareil que permettait la Huguennoterie à scavoir ; elle dans son lict ordinaire, les rideaux ouverts, sans lumiere,

(1) *Hist. des princes de Condé*, DUC D'AUMALE.

sans prestres, sans croix et sans eau béniste, et nous nous tenant à cinq ou six pas de son lict avec le reste de la compagnie; Madame de Nevers, que de son vivant elle avait haïe plus que toutes les personnes du monde et elle le luy avait souvent rendu et de volonté et de parole, comme vous scavez qu'elle en savait bien user à ceux qu'elle haïssait, part de notre troupe et avec plusieurs belles, humbles, et grandes révérences, s'approche de son lict, et lui prenant la main la lui baise, puis avec une grande révérence pleine de respect, se mit auprès de nous et nous qui scavions leur haine, estimant cela. »

Voilà donc mariées les trois Grâces, dernières descendantes des Clèves-Nevers et mariées combien différemment, l'aînée avec un prince italien, artiste, fastueux, habile politique; la seconde avec Henri de Guise, le héros catholique; la troisième avec le prince de Condé, chef des Huguenots.

Aussitôt leur mariage, Condé et la princesse Marie viennent à la Cour, ils accompagnent leur cousin germain à tous deux, Henri de Navarre; des premiers ils vont assister à son union (le 18 août), avec Marguerite de Valois, que leur oncle, le cardinal de Bourbon, va célébrer à la porte de Notre-Dame.

C'est alors que le duc d'Anjou, celui qui sera Henri III, va remarquer la belle princesse, c'est alors qu'il va recevoir le coup de foudre. L'amour va s'emparer de lui, mais un amour irrésistible, d'une fougue, qui ne peut connaître d'obstacle, que rien n'arrêtera, ni n'apaisera; cette passion le dominera tout entier, qu'il soit duc d'Anjou, roi de Pologne à Varsovie ou roi de France. Il veut que la princesse soit sa femme et soit reine.

Cependant, le mariage du prince de Béarn et de Marguerite de Valois n'a pas, loin de là, apaisé les passions, au contraire. Dans toutes les églises les chaires retentissent des malédictions contre les Huguenots, et ceux-ci ne se font point faute de bravades dans les rues et même au Louvre; le mariage de leur prince avec la sœur du roi les enhardit, une émeute a presque

failli éclater le jour de la cérémonie, les colères bouillonnent, les haines, les jalousies s'affolent; on craint de voir l'influence passer aux Bourbons et par conséquent aux protestants. Catherine de Médicis profite de cette effervescence, en hâte elle réunit le duc d'Anjou, le duc d'Angoulême, Tavannes, le duc de Nevers, Birague, Retz, ces trois derniers Italiens comme elle, assaille Charles IX, jeune homme de vingt et un ans, indécis et violent, et fait décider la Saint-Barthélemy.

« Il faut tout tuer, dira l'un des conseillers, le péché est aussi grand pour peu que pour beaucoup. » On tuera donc, on tuera dans le Louvre même, mais y tuera-t-on Henri de Navarre et Condé, les deux Bourbon; on hésite, on discute; Henri de Navarre est marié depuis six jours; le duc d'Anjou féru d'amour, rêve la mort de Condé; mais Nevers défend son récent beau-frère et obtient sa grâce, il est marié depuis à peine un mois. Puis en les épargnant toute la responsabilité ne retombera-t-elle pas sur les Guise, et le carnage ne pourra-t-il pas se réduire à une simple question de vengeance personnelle entre les cadets de Lorraine et Coligny? Enfin les deux Bourbon Henri de Navarre, Condé et sa jeune femme sont épargnés.

Ainsi les trois beaux-frères sont tous trois intimement mêlés à ce drame historique; leurs trois noms restent écrits, en première ligne, sur cette page rouge des guerres de religion; le duc de Nevers, conseiller du massacre, sauve Condé, mais procure à Guise deux égorgeurs, qui vont le suivre et l'aider, dès que sonnera le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce sont deux Italiens, Petrucci et Fessinghi, l'un qui coupera la tête de Coligny mort, le second qui prendra son collier d'or. Un autre exécuteur est aussi avec eux, encore un enfant de l'Italie, c'est un gentilhomme piémontais, le comte Annibal de Coconnas (Coconnasso), que nous retrouverons plus tard dans la chambre de la duchesse de Nevers. Coconnas, cet étranger sans religion, sans scrupule, sans pitié, tuera pour son plaisir et il s'en vantera, trente Huguenots,

après les avoir fait abjurer, en leur promettant la vie sauve. Et c'est cet égorgeur que la belle duchesse, celle qui se plaît à nous traduire Le Tasse, va prendre pour amant.

Marie de Clèves et son mari, enfermés dans le Louvre, assistent impuissants à ce massacre des leurs ; on leur dépêche le lendemain des Roziers, un pasteur converti au bruit des arquebusades, pour les faire abjurer. Henri de Navarre a cédé ; mais le prince et la princesse de Condé résistent, non seulement le prince résistera aux objurgations de l'ancien pasteur, mais il résistera à Charles IX lui-même, à Charles IX furieux et blasphémant, à Charles IX criant : « Messe, mort ou Bastille », à Charles IX qui, arrivé au paroxysme de la fureur, cherche des armes pour le tuer. Il ne sera sauvé que par la reine Elisabeth d'Autriche, qui se jette aux pieds de son mari et paralyse sa colère. Mais ce sera sa dernière résistance, il finira par céder et, le 23 septembre, avec Henri de Navarre, il assistera à la messe solennelle de Saint-Michel. Puis tous deux, la femme et le mari, Condé et Marie de Clèves, écriront ensemble au pape leur soumission, demandant l'absolution et la dispense nécessaires pour régulariser leur union, puisqu'ils sont cousins-germains ; le pape accorde tout et leur oncle, le cardinal de Bourbon, les mariera suivant le rite catholique le 4 décembre, à Saint-Germain-des-Prés.

Si cette soumission d'apparence assurait au prince de Condé la sécurité de sa vie, un autre danger plus intime et plus douloureux allait naître pour lui et menacer la sécurité de son union. L'amour du duc d'Anjou pour sa femme devient de jour en jour plus violent ; le prince, héritier de la couronne, ne cherche plus à dissimuler ; constamment, ouvertement, il poursuit la princesse, il s'avoue publiquement. Il abandonne et renvoie sa maîtresse, la belle Châteauneuf, Renée de Rieux, il lui réclame même les bijoux qu'il lui a donnés, ce dont elle pensa, dit-on, crever de dépit ; il veut à tout prix faire casser le mariage de Condé, il veut épouser la princesse.

Tous les mémoires du temps nous parlent de cet amour, tous en attestent la violence. Rien ne calmera cette passion, dont il continuera de brûler en Pologne; il ne cessera d'en parler, d'espérer, portera ostensiblement le portrait de la dame à son cou et de là-bas, à Varsovie, il lui écrira avec son sang.

Marie de Clèves fut-elle insensible à tant d'amour? Elle en fut certainement flattée, le duc d'Anjou, à cette époque, était le duc d'Anjou des premiers jours, le vainqueur de Jarnac et de Moncontour; il a des allures de héros, il est le fils bien-aimé de Catherine de Médicis, le frère jaloué de Charles IX, tellement jaloué, que le roi n'aura plus de repos qu'il ne soit parti pour la lointaine Pologne, la terre des Sarmates. La princesse prit-elle plaisir à écouter un amoureux de cette importance, allât-elle jusqu'à accepter dans une des chambres du Louvre un rendez-vous clandestin? Desportes l'a dit dans son élégie intitulée : *Première aventure*, où Marie de Clèves est désignée sous le pseudonyme d'Olympe, Henri d'Anjou sous celui d'Eurylas et Marguerite de Valois, protectrice des amants, sous celui de Fleurdelys; mais Desportes n'est qu'un poète.

Ce roman, du reste, va se trouver interrompu bientôt par le siège de La Rochelle; les deux princes, Anjou comme Condé, reçoivent l'ordre d'aller à la guerre; la princesse reste seule à la Cour. Les deux princes partent ensemble, Condé avec le duc d'Anjou, avec celui qui laissa tuer son père à Jarnac, par l'un de ses gardes, avec celui qui veut aujourd'hui lui enlever sa femme; et c'est La Rochelle qu'ils vont assiéger, c'est-à-dire sa ville d'affection. Aussi le courage, la résignation, la force d'âme du pauvre prince finissent-elles pas faiblir, il ne se défend plus, il est las de la vie et il affronte le péril en désespéré (1).

Le siège durait depuis quatre mois, quand survint l'élection au trône de Pologne. Obligé d'obéir aux ordres de Charles IX,

(1) Hist. du Prince de Condé duc d'Aumale.

mais plein d'espoir dans un retour prochain, car on escompte déjà la mort du roi, le duc d'Anjou s'en va, Condé l'accompagne jusqu'en Lorraine, et c'est en le quittant qu'il apprendra sa nomination au gouvernement de Picardie. Il se rend à Amiens, mais il n'y devait pas séjourner longtemps. Bientôt compromis avec le duc d'Alençon, second frère de Charles IX, dans l'affaire de La Mole et de Coconnas, Condé n'aura que le temps de fuir, la nuit, sous des habits d'emprunt, et de se réfugier à Strasbourg.

En vain Charles IX lui conseillera-t-il d'aller en Pologne, le piège est trop grossier, il préférera revenir nettement au calvinisme, et comme Navarre est retenu prisonnier à la Cour, les circonstances feront de lui le seul chef des Eglises de France.

Voilà donc Condé à Amiens, le duc d'Anjou roi de Pologne à Varsovie, Henri de Navarre et le duc d'Alençon surveillés de près à la Cour. La Saint-Barthélemy a épouvanté tout le monde, tout semble sinon tranquille, du moins immobile; mais les ambitions secrètes fermentent, et les complots plus cachés s'ourdissent. Charles IX est mourant, il meurt de fièvre, d'horreur, d'usure précoce; des hémorragies se déclarent. Alors se prépare entre Henri de Navarre, le duc d'Alençon, dernier frère du roi, les Montmorency, le duc de Bouillon, la Mole et Coconnas, un des plus habiles complots qui se soient imaginés. Le roi de Navarre et le duc d'Alençon doivent s'enfuir de la Cour et, conduits par Duplessis-Mornay, se réfugier à Mantes que gouverne de Buhy, frère de ce dernier, Mantes que Guity aura préalablement enlevée par surprise; La Rochelle appellera les Anglais; les protestants prendront les armes; le duc de Bouillon prévenu, sa ville de Sedan sera le refuge assuré, enfin Condé, gouverneur de Picardie, sera prêt. Ainsi, avant que la mort ait fait son œuvre et rendu le trône vacant, Catherine et son fils mourant seront réduits à l'impuissance; Henri, l'héritier présomptif, est retenu à Varsovie, le champ sera libre.

C'est superbement imaginé, jamais la Cour n'a côtoyé sem-

blable précipice, couru semblable danger ; un rien fait tout manquer, Guित्रy se presse trop, la vengeance d'une femme dénonce tout le monde.

La Mole était l'amant avoué de Marguerite de Valois, la reine de Navarre, et Coconnas celui de Henriette de Clèves, duchesse de Nevers ; mais ces deux grandes dames traitaient de haut Mme de Sauve, la belle Charlotte de Semblançay. Cette Mme de Sauve était au mieux avec le duc de Guise, Henri de Navarre et le duc d'Alençon. Elle semble même, si tant est que son cœur pouvait avoir une préférence, avoir plutôt un penchant pour le beau Guise, et nous la verrons ainsi tragiquement passer dans la vie des deux sœurs, duchesse de Guise et duchesse de Nevers. Elle dénoncera l'amant de l'une et sera la cause de son supplice, elle aura la dernière nuit de Guise, celle qui précède le meurtre de Blois.

A ce moment, elle distribuait ses faveurs à Henri de Navarre et au duc d'Alençon « sans que cette concurrence altérât leur amitié, si d'ailleurs elle causait entre eux quelque froid, Marguerite épouse et sœur également complaisante, se hâtait de les raccommoder » (1).

Mme de Sauve, dont le charme avait déterminé quelques confidences, saisit l'occasion de se venger de la reine et de la duchesse, elle avertit Catherine de Médicis.

La Mole, de son côté, dans un but mal défini, dévoile une partie de la trame ; il n'en fallait pas tant à la reine-mère pour comprendre et savoir, elle apprend le reste de la couardise de son fils d'Alençon, qui avoue tout. En quelques heures, le soir du Mardi gras, le complot est découvert.

A ce moment, la Cour est à Saint-Germain avec Charles IX qui se meurt ; l'alarme est chaude, mais l'énergie et le sang-froid de Catherine prévoient tout, font face à tout. Car il ne s'agit plus

(1) Anquetil.

seulement de sauver les derniers jours du roi, il s'agit de conserver la couronne à son fils bien-aimé, au roi de Pologne, au prochain Henri III. Les Gardes sont doublés, les tambours des Suisses battent aux champs, les bagages sont chargés, c'est une panique; roi, reines, cardinaux, dames et seigneurs, toute la Cour est sur pieds; à deux heures du matin, on quitte Saint-Germain; Catherine fait monter dans son propre carrosse Henri de Navarre et le duc d'Alençon pour les garder elle-même à vue; Charles IX, qui ne peut plus se tenir à cheval, est porté dans une litière, gémissant : « Du moins, s'ils avaient attendu ma mort », gardé par trois mille Suisses, il va s'enfermer à Vincennes, où il s'éteint moins de deux mois après.

Mais la reine-mère n'était pas femme à s'en tenir là; les maréchaux de Montmorency et Cossé sont mis à la Bastille; Condé, averti à temps, s'est réfugié à Strasbourg; de Buhy et Duplessis-Mornay ont fui à Sedan et le samedi saint, 10 avril, La Mole et Coconnas sont arrêtés.

Déférés au Parlement, ils subissent la torture et sont condamnés à être décapités, leurs corps seront ensuite coupés en quartiers pour être attachés à quatre potences, aux quatre portes de la ville; leurs têtes seront exposées sur des poteaux en place de Grève.

Et cependant que d'influences mises en jeu pour les sauver! C'est le duc d'Alençon qui se jette aux pieds de sa mère; c'est la reine d'Angleterre Elisabeth qui intercède en personne; tout est inutile, ils ont trop d'ennemis, ils ont fait trop de jaloux, la Cour a eu trop peur, leurs belles amies ne peuvent rien. Pourtant, et après quelle lutte! une lettre de sursis est arrachée au roi; elle part, le porteur court, mais il trouve fermée la porte Saint-Antoine, et puis on a tout prévu, l'exécution a été avancée et « l'on a fait cheminer hastivement la charrette », ils sont décapités tous deux le 30 avril 1574; le procès a duré vingt jours.

Pendant la nuit il est vrai, les quartiers des pauvres corps

furent détachés des potences et emportés, on peut deviner sur les instructions de qui.

Bien plus, Marguerite de Valois et la duchesse de Nevers se firent remettre les têtes de leurs amants; les firent-elles embaumer pour les conserver chez elles et pour avoir l'âpre douleur de les contempler. Cette longue et macabre contemplation est peu probable, il est plus vraisemblable qu'elles les firent inhumer dévotement.

En tous cas, elles auraient eu l'audace, nous dit Brantôme, de ne pas cacher leurs regrets et lamentations, et de « monstrar leur deuil par leurs habits bruns et toutes sortes de trophées de la mort en leurs affiquets, mais leurs maris, ajoute-t-il, ne s'en souciaient aucunement. »

Cet étalage puéril d'une enfantine douleur était du reste fort à la mode, en ce temps de trahisons et d'assassinats; n'accuse-t-on pas encore cette même duchesse de Nevers et sa sœur de Guise d'avoir porté dans leurs livres d'heures les figures de Rocquemont et du baron de Fumel, tandis que ceux-ci gardaient précieusement le portrait de leurs belles amies peint dans leurs missels à la place du visage de Notre-Dame?

Mais que n'a-t-on pas dit et fait à cette étrange époque à la fois sentimentale, corrompue, poétique et perverse? Qui n'a-t-on pas calomnié pour le plaisir de faire un mot ou d'écrire un pamphlet? Puis, quand on ne pouvait pas tuer d'un coup de poignard au coin d'une rue, il fallait bien s'atteindre au cœur ou à l'honneur par quelque autre moyen.

En tous cas, la duchesse de Nevers ne se trouva pas diminuée par cette aventure, pas plus que ne furent atteints les princes, chefs du complot, et Coconnas avait bien raison de dire, en allant au supplice : « Messieurs, vous voyez que les petits sont pris et que les grands demeurent qui ont fait la faute. »

Dix-neuf jours après cette exécution, le 30 mai, fête de la Pentecôte, Charles IX mourut à 24 ans, laissant la régence à sa mère et la couronne à Henri III.

De suite un courrier est envoyé à Varsovie, qu'il atteint en quatorze jours; de suite Henri III expédie un autre courrier à la belle Marie de Clèves, princesse de Condé, pour lui dire qu'il fera casser son mariage et qu'elle sera reine de France; il avait bien raison de dire « les amours sont ivres ». Le 18 juin, il s'enfuit de son palais, met deux jours pour gagner la frontière polonaise et trois mois pour gagner celle de France, retenu qu'il est par les plaisirs de Venise et de Turin. Le duc de Nevers l'attend en Italie, sa mère s'avance jusqu'à Bourguin en Dauphiné pour le voir la première. Henri de Navarre et le duc d'Alençon le reçoivent à Lyon, le 5 septembre. Mais bientôt une grande douleur le frappait, la princesse de Condé mourait presque subitement le 30 octobre en donnant le jour à une fille malingre et mal venue, qui allait hériter de ses biens.

Personne n'osait avertir le roi de ce décès, sa mère elle-même n'eut pas le courage de le lui dire directement. Elle glissa la nouvelle au milieu d'autres papiers d'affaires; quand le roi la trouva, il tomba de son haut et resta longtemps privé de sentiments; il fut trois jours sans manger, pris de défaillances continues, et de même que personne n'avait osé l'avertir, de même personne n'osait le consoler; enfin sa douleur prit naturellement la forme puérile du temps; il se fit attacher des têtes de mort à ses aiguillettes, à ses cordons de souliers, et on attribua la mort de la princesse à l'influence des astres.

Plus tard, passant à Paris et allant visiter l'église de Saint-Germain-des-Prés, où elle était enterrée, il déclara ne pouvoir supporter la vue du cercueil et l'évêque dut le faire enlever pendant le temps de son séjour.

Gomberville a joliment conté cela en disant : « Ce prince aimait si éperdument la marquise d'Isles, lorsque l'on commença de parler de son mariage avec la reine d'Angleterre, qu'il était hors d'état d'en souffrir la proposition sans peine. Plus il rencontra d'obstacles dans sa passion, plus il s'y opiniâtra. Il en

oublia ses grandes espérances, il en oublia ses intérêts, il s'en oublia lui-même, et tomba dans une maladie d'âme si incurable et si furieuse que j'ai appris de bonne part, qu'il ne se porta contre sa générosité naturelle, à faire proposer à Charles IX la perte du prince de Condé dans l'exécution de la Saint-Barthélemy, que pour le sacrifier à sa jalousie et lui arracher d'entre les bras la belle princesse qu'il avait épousée. Il faut avouer que l'amour est une épouvantable folie et particulièrement à l'égard des princes. Celui de Henri III ne fut pas satisfait par cet emportement. Il alla encore plus loin. Car il passa en Pologne avec lui. Il se fortifia par l'éloignement et par l'absence, de telle sorte que ce prince se piquait un doigt toutes les fois qu'il voulait écrire à la princesse de Condé, et ne lui écrivait jamais que de son sang. J'ai su que le jour même qu'il reçut la nouvelle de la mort du roi son frère, il lui dépêcha un courrier pour l'assurer qu'elle était reine de France. Lorsqu'il fut de retour, il lui confirma cette promesse et ne pensa plus qu'à l'exécuter. Mais cette extraordinaire générosité fut bien fatale à la princesse. Car peu de temps après, elle fut surprise par un mal si violent qu'il l'emporta à la fleur de l'âge et à la veille de sa bonne fortune. Les uns en accusent celle-là, les autres celui-ci. Mon opinion est que dans des choses si secrètes, il est comme impossible que les jugements que l'on fait ne soient bien souvent des jugements téméraires. »

III

HENRI III

Henri III, retour de Pologne, était loin d'être le duc d'Anjou du départ, ou plutôt ce que l'on se figurait qu'était le duc d'Anjou; avec lui, ce sont les orgies les plus extravagantes suivies de bouffonneries religieuses, une invraisemblable prodigalité, une mollesse féminine, l'indécision et la puérilité. C'est un

esprit déconcertant que seuls peuvent expliquer l'ennui, la peur et la précocité du vice. C'est enfin le roi des mignons, des mignons fraizés, frisés, insolents et haïs.

Leur débauche comme leur audace n'a pas de limites. Un de leurs plaisirs est de compromettre toutes les femmes et surtout les plus grandes dames, de découvrir leurs secrets pour les trahir, d'inventer des intrigues, de leur prêter des aventures; de là des colères, des haines, des duels, des assassinats.

Déjà leur insolence a rencontré le 17 avril 1578 les épées de d'Enragues, Riberac et Schomberg, trois guisards qui provoquent les fameux Quelus, Maugiron et Livarot; sur les six duellistes, quatre sont tués, Quelus, Maugiron, Riberac et Schomberg; d'Enragues trouvera la mort à Ivry, et Livarot sera tué dans une autre rencontre avec le marquis de Maignelay. Cette aventure n'arrête point les autres et leurs impertinences atteindront la duchesse de Nevers elle-même, qui n'est pas femme à les craindre, mais qui ne pardonnera pas; ils s'en font une ennemie déclarée.

Saint-Megrin, lui, s'adressera à la duchesse de Guise, il essaiera de la compromettre; mais il a oublié à quel mari il avait affaire, ce n'est plus un politique comme l'Italien Gonzague, c'est le Balafre; Saint-Megrin a oublié l'aventure de Ventaubran, que le duc a osé frapper de son épée dans le Louvre même, à la porte du roi, pour moins que cela. Aussi sa tentative devait-elle avoir rapidement pour lui une suite funeste; le 21 juillet 1578, au soir, à onze heures, sortant du Louvre, il tomba frappé de trente et un coups de pistolet et d'épée, et mourait le lendemain; le duc de Mayenne commandait, paraît-il, les exécuteurs. La douleur de Henri III fut extravagante; il voulut voir le corps, l'embrassa; lui fit couper les cheveux qu'il garda comme relique, étala un deuil ridicule et lui fit dresser dans l'église Saint-Paul un mausolée magnifique à côté de ceux qu'il avait déjà fait élever à Maugiron et à Quelus. Dix ans plus tard, après l'assassinat des Guises, la foule exaspérée anéantira ces monuments.

Mais cette leçon ne suffisait pas au duc Henri, il lui fallait une certitude de la fidélité de sa femme, et pour savoir à quoi s'en tenir, il la soumit à une épreuve aussi inattendue qu'impresionnante. Une nuit, il entra chez elle, alors qu'elle était endormie et, la réveillant brusquement, avec cet air terrible qu'il savait merveilleusement prendre, il lui dit que, connaissant sa trahison, il avait résolu sa mort, et lui donna le choix entre le poignard ou le poison. La duchesse crut sa dernière heure venue; elle choisit le poison et but la liqueur que son mari lui présentait. Pendant une heure, il la tint ainsi, dans cette épouvante, avec la certitude d'une mort inévitable et prochaine, exigeant d'elle la vérité, vérité qu'elle n'oserait farder, en prononçant un serment à un moment aussi solennel. Puis, quand il eut obtenu les affirmations qu'il voulait et que ses soupçons furent éteints, il lui avoua la supercherie. Saint-Mégrin n'était donc qu'un fat, mais aussi quel mari c'était ! comme dit Brantôme.

Les années passent et de jour en jour la faiblesse du roi, l'audace des protestants et l'insolence des mignons augmentent « les mignons demandent tout, le roi donne tout, le chancelier scelle tout, le Parlement enregistre tout, le d'Epernon prend tout, la reine-mère conduit tout, le duc de Guise résiste à tout, l'âne rouge brouille tout, le diable emporte tout » (1), et voilà que la Ligue acquiert une force inattendue ; elle devient un mouvement national ou plutôt celui-ci épouse sa forme, c'est un moyen pour lui d'exprimer enfin sa colère et d'imposer sa volonté.

Le duc de Guise en devint le chef naturel ; son beau-frère, le duc de Nevers, sera un des premiers adhérents. Il avait été poussé pour un autre motif que celui de la religion, nous dit Gomberville : « On rapporte que le juste ressentiment que Madame de Nevers avait de l'insolence de ces jeunes gens, qu'on appelait les Mignons du roy, l'avait portée à détacher son mary du service

(1) Papiers de Simancas.

du roy et à se venger par les armes de l'injure qu'elle avait reçue. Cela peut être vraie, cela peut être faux ; mais sans entrer dans des intrigues, qui ne peuvent être desmêlées, je laisse croire au lecteur ce qu'il voudra. »

Enfin le duc de Nevers en est, il est bien, car il écrit à Guise, le 25 août 1585, une lettre significative : « Monsieur. Je ne m'étais pas moins promis de la grandeur de vostre courage et de la fermeté de vos resolutions, que les choses que vous avez exécutées, depuis que vous êtes parti de Chalons. Vous avez humilié l'orgueil de ces mignons de Cour qui, appuyés de la faveur du roy, ont osé tant de fois oublier ce qu'ils devaient à votre naissance et à votre mérite. Vous leur avez fait sentir ce que vous pouviez, et toute leur insolence étant abattue, ils ont été contraints de se venir mettre à votre discrétion et de vous proposer un accomodement et mesme de vous envoyer la reine mère, qui est leur ordinaire ressource pour vous demander votre amitié et la paix... »

Le 27 mai 1585, le duc de Guise écrivait de Reims à la duchesse de Nevers :

« Je revins hier de Verdun que j'ay prins le jour de Pasques. Je verray demain la Reine ou Monsieur le cardinal de Bourbon qui est icy ; pour la dernière fois le suppliant s'en retourner à Paris. Je ne sçay quel visage elle nous fera... Nos affaires vont toujours de mieux en mieux et montrent Dieu à toutes heures favoriser la justice notre cause... ».

Et le 28 mai, dans une autre lettre :

« J'ay fort heureusement pris Verdun et si à propos que, quand j'y entrai avec 40 ou 50 chevaux, 400 huguenots ramassés de Sedan et Jametz estpient deça la rivière mandes du gouverneur pour les mettre dedans. Guitaut entra seul dedans et fut assilly de façon que son lieutenant et deux hommes des compagnies y ont été tues ? Enfin le peuple joint à nous reduit le gouverneur en son logis... je vous supplie de mander de nos nouvelles à Entragues. »

Le 23 mai 1585, le cardinal de Bourbon écrivait de Châlons à la duchesse de Nevers : « Nostre querelle est pour l'honneur de Dieu, encore que la pluspart pensent que c'est pour nostre ambition. Je vous dirai qu'on verra, si Dieu plaist, la plus belle armee qu'on ait veue depuis cinq cens ans, en ce royaume. La Reine nous parle de la paix, mais nous demandons tant de choses pour le bien de nostre religion, que je ne croi qu'on accorde nos demandes. Cependant, nous avons tant de moyens que, j'espere qu'il n'y aura plus qu'une religion en ce royaume et que ce sera la religion catholique. Ma niepce, j'ai vu avec tres grande joie ce que vostre mary m'a escript de la bonne volonte qu'il nous porte ; je sçay bien que vous n'y estes pas contraire, dont je vous baise les mains a tous deux. »

(*Bibl. Nat. Ms Dupuy 59, F° 41*).

La duchesse, de son côté, suit les phases de la guerre et du mouvement, se fait renseigner exactement ; son oncle, le cardinal de Bourbon, son beau-frère Henri de Guise la tiennent au courant (note *a* et *b*).

Mais faut-il rendre hommage à la sagacité de Louis de Gonzague ; a-t-il deviné que, malgré tout, la royauté triompherait ; est-ce sa vieille sympathie pour sa compatriote, Catherine de Médicis ; ou bien est-ce encore le résultat de son voyage à Rome et de ses observations ? Il va revenir à Henri III, combattre cette ligue, qu'il accueillait hier avec enthousiasme.

En effet, il est revenu de Rome assagi ou plutôt désillusionné, il l'écrit, en août 1586, au cardinal de Guise, avec amertume et tristesse. « La politique, dit-il, est la seule science qui a cours. Si vous estiez le plus fort, vous seriez le plus saint et le plus catholique. Mais si vous ne pouvez subsister par vous-mesme et, si vous ne cessez d'envoyer icy des demandeurs et des supplians, vous aurez moins de crédit que les hérétiques mesmes. »

Aussi sa femme ne pourra-t-elle plus rien ; à son grand éton-

nement, elle restera impuissante. Il fera son raccommodement avec le roi qui, l'embrassant plusieurs fois, le conduira lui-même chez Catherine de Médicis et celle-ci fera le plus chaleureux accueil à son vieil ami, à son compatriote qui est en même temps un allié de premier ordre. Mais la duchesse était autrement difficile à gagner. Elle n'oubliait pas les injures (1). Aussi, comme elle était la maîtresse de la maison et qu'elle disposait absolument de toutes choses, elle ne rompit nullement avec les Guise ; bien plus, elle les assura qu'elle porterait M. de Nevers à faire ce qu'elle voudrait, quand il en serait temps. Elle entretient des intelligences avec eux et avec Rome, écrit même plusieurs fois au nom de son mari.

Tout fut essayé auprès du duc, dont on connaissait le caractère dévot et timoré, mais rien n'y fit ; les ligueurs en vinrent même à mettre la duchesse en demeure de prouver qu'elle était « la maîtresse de l'esprit de son mari », cela réussit aussi peu que le reste.

Du reste, la duchesse elle-même devait finir par céder et par se raccommoder avec la Cour ; une personne, qui se connaît en caresses et en flatteries, saura la décider, elle va l'entreprendre ; c'est la plus grande comédienne du temps, Catherine de Médicis, qui a compris de quelle importance est l'amitié d'une famille comme celle des Nevers, famille qui dispose de la plus belle fortune du royaume et des plus puissantes alliances.

Pendant les mois de juin, juillet, août, septembre 1586, elle ne cesse d'adresser à sa chère cousine les lettres les plus pressantes, lui affirmant qu'elle est et demeure la meilleure parente et amie qu'elle puisse jamais avoir ; elle l'invite à Chenonceaux ; elle la décide enfin. La duchesse consent à rejoindre la reine-mère (2) ; elle fera même avec elle le fameux voyage de Saint-

(1) Gomberville.

Maixent, Cognac et Saint-Brice ; déléguée par elle, Catherine de Clèves ira voir son cousin germain Henri de Navarre, qui la recevra de la plus galante façon du monde ; elle préparera l'entrevue de la belle-mère et du gendre.

A la journée des Barricades, elle sera auprès de Catherine.

Celle-ci fait du reste tout au monde pour conserver son duc et sa duchesse. Les défections se multiplient autour du trône ;

La situation devient angoissante et cependant la vie de Cour ne cesse pas d'être une fête presque constante, ces fêtes continuent même au lendemain de la mort de Claude de France, la duchesse de Lorraine, sœur du roi ; elles continuent tandis que l'armée protestante est victorieuse dans le Midi, qu'au Nord menacent les reîtres allemands, tandis que monte de plus en plus le flot de la Ligue. La vieille reine, qui sent son influence décroître, sa puissance diminuer, veut tout faire encore pour défendre la couronne de son fils bien-aimé ; de nouveau, malgré ses soixante ans passés, elle se transporte, écrit, séduit, promet, négocie, n'oublie aucune vanité.

Elle prendra grand soin de plaire aux deux époux dont elle a reconquis les sympathies, de ne pas les mécontenter, d'autant plus qu'alors il n'est bruit que des doubles fiançailles de leur fille aînée, Catherine de Gonzague, avec le prince de Joinville, Charles de Guise, et de leur fils Charles de Gonzague, duc de Rethel, avec Catherine de Lorraine-Guise. Ce double mariage unirait les enfants des deux sœurs Henriette et Catherine de Clèves et confondrait définitivement les intérêts et l'ambition des Nevers et des Guise. Quelle menace dans ce projet qui mettrait à la disposition des cadets lorrains l'énorme fortune des Gonzague et des Clèves ! Pour que cela ne soit pas, le duc et la duchesse de Nevers auront ce qu'ils voudront : ils veulent le gouvernement de Picardie, on l'enlèvera à Condé (1) pour le leur donner.

(1) Jean de Clèves épousa en 1481 Elisabeth de Bourgogne, comtesse

Et comme le roi tarde, le duc ne cache pas son mécontentement, la duchesse s'en va en personne insister auprès de Henri III (2), sa démarche n'ayant pas de résultat immédiat, l'ordre est donné de dresser les clauses matrimoniales de la double union (mars 1587) ; aussi le mois suivant (avril 1587) le roi s'exécute et le duc prend possession de son gouvernement. L'alliance avec les Guise n'est plus à craindre et nous voyons Catherine de Gonzague épouser bientôt Henri d'Orléans, duc de Longueville, fidèle royaliste, qui va succéder à son beau-père, dans ce même gouvernement de Picardie.

Ce mariage est fort habile, car le dévouement du duc de Longueville ne peut être soupçonné ; il conduira les armées du roi avec audace et courage ; il sera un vrai patriote, qui finira sa vie en soldat, tué d'un coup de mousquet au siège de Dourlens.

Il était en effet grand temps pour le roi de s'assurer ces dernières fidélités, les événements vont se succéder, comme dans toutes les crises suprêmes, avec une rapidité effrayante.

de Nevers et d'Eu, fille de Jean de Bourgogne et de Jaqueline d'Ailly ; ils eurent pour fils Engilbert.

Engilbert de Cleves, comte de Nevers, naturalisé en 1486, épousa Catherine de Bourbon, fille de Jean de Bourbon-Vendôme et d'Isabelle de Beauveau ; ils eurent pour fils Charles.

Charles de Cleves, comte de Nevers, épousa Marie d'Albret, dame d'Orval, fille de Jean d'Albret et de Charlotte de Bourgogne ; ils eurent pour fils François.

François de Cleves, né le 2 septembre 1516, fut créé duc de Nevers par François I^{er}, le 17 février 1538 ; il mourut à Nevers, le 13 février 1562, il était duc de Nevers, comte d'Auxerre, d'Eu, de Rethel, et de Beaufort, marquis d'Isles, baron de Douzy et de Rozoy, souverain de Château-Regnault et de Boisbelle, seigneur d'Orval de Coulommiers, de Saint-Amand et de Lesparre, gouverneur de Champagne, de Brie et de Luxembourg.

(1) Marguerite de Bourbon, fille de Charles de Bourbon-Vendôme et de Françoise d'Alençon, née le 19 janvier 1538, décédée le 20 octobre 1589 au château de la Chapelle Dam Gilon en Berry, enterrée à Nevers.

François de Clèves meurt le 10 janvier 1562.

Jacques de Clèves meurt le 6 septembre 1564.

Duc et duchesse de Nevers, duc et duchesse de Longueville ont entrepris la conquête morale de la province picarde, mais ils se heurtent à l'évêque, à la noblesse et se voient forcés « de ployer une partie des voiles pour faire tête à l'orage » (1).

Ils vont au peuple, font fête à la bourgeoisie, ils essaient tous les moyens pour gagner la confiance des Picards ; le duc de Nevers traite à l'Hôtel de Ville, mayeur, échevins et autres officiers ; la duchesse, le lendemain, offre un autre solennel banquet aux dames de la ville, avec danses et réjouissances multiples ; et quand le duc, quelque temps après, s'en va en Poitou et la duchesse à Nevers, laissant leur fille à Amiens, ils croient la laisser dans un milieu sympathique, dans une ville dont ils ont gagné l'affection ; l'avenir les détrompera.

Ils n'ont pas, d'ailleurs, tenté seulement la conquête de la Picardie, en payant ainsi de leurs personnes et de leur bourse ; la duchesse de Nevers, d'accord avec son mari, choisit également la date du mariage de sa fille, pour se rappeler à l'attention des Rethelois et des Nivernais, au moyen d'une réelle générosité ; le 14 février 1588, ils instituent une fondation à perpétuité ayant pour but de marier et doter tous les ans soixante pauvres filles, « lesquelles n'ayant aucuns moyens se peuvent oublier et abandonner à vices ».

Mais ces louables efforts ne leur réussiront pas plus dans leur duché de Rethel que dans leur gouvernement de Picardie. Le duc est en Poitou, la duchesse, revenue à la Cour, se retire à Nevers, après les journées des Barricades ; le Louvre n'a plus rien de tentant pour le moment, le roi est en fuite.

Puis tout à coup voici soudainement l'annonce du meurtre des Guise, Paris et la plupart des grandes villes qui se soulèvent, rien ne peut arrêter cette fureur, ni cette révolte. Elle éclate terrible et les personnages du drame sont dispersés au vent de sa

colère. Catherine de Médicis meurt, Henri III se réfugie à Tours, Amiens se levant tout entier arrête les duchesses de Longueville, mère et belle-fille, les emprisonne et les garde ; le maréchal de Saint-Paul va s'emparer du Rethelois, et Gonzague, retombé dans ses indécisions, s'en va à Nevers retrouver la duchesse « pour y attendre en repos la nouvelle face qu'il plairait à Dieu donner aux affaires de l'Etat et de la religion ».

Pendant ce temps, la duchesse de Guise, Catherine de Clèves, est à Paris, emportée dans l'effervescence populaire : elle va devenir la sainte Veuve ! La capitale que fanatisent la duchesse de Montpensier et les Seize va vouloir être la marraine de son fils posthume, François-Paris, né un mois après le décès du Balafré. Le baptême sera triomphal.

Catherine de Clèves sera et restera vraie Guise, veuve fidèle et indulgente, ignorante volontaire du dernier caprice de son mari, de cette fameuse nuit passée avec la marquise de Noirmoutiers, l'ancienne Madame de Sauve, la dénonciatrice de La Mole et de Coconnas. La marquise, cette beauté tant recherchée et si accueillante, semble d'ailleurs avoir gardé pour le séduisant duc de Guise, une affection particulière ; elle l'avertira du piège qu'on lui tend ; mais le duc répondra, imprudent et superbe, à ce suprême avis, par une chanson légère.

Voilà donc les deux sœurs, Henriette et Catherine, occupant plus que jamais les premiers rangs, dans les camps opposés, avec cette même conséquence, que leurs enfants, les deux anciens fiancés, Charles, fils de l'une, est prisonnier du roi à Tours et Catherine, fille de l'autre, prisonnière des ligueurs à Amiens. Elles ne se retrouveront que plus tard, au Louvre, après la mort de Henri III, après la conversion et le couronnement de Henri IV, leur cousin germain.

Elles vont assister à la crise épouvantable qui suit la mort des Guise et le meurtre de Henri III. Fidèle à son parti, Catherine entretient la guerre à Paris, elle veut et demande vengeance ;

suivie d'un long cortège de dames en deuil, elle va présenter requête au Parlement (cour souveraine des pairs de France), porte plainte au Saint-Siège, demande justice au pape, écrit au duc de Nevers des lettres suppliantes, essaye d'en faire le libérateur de son fils.

L'autre, Henriette, voudra, au contraire, rallier son mari à Henri IV qu'elle a toujours aimé. Connaissant l'influence de la duchesse et son autorité, celui-ci s'est d'abord efforcé de la gagner, très aidé du reste en la circonstance par leur gendre, le duc de Longueville.

Pressé par sa femme, pressé par son gendre, qui lui écrit la fameuse lettre : « si tout le monde avait voulu suivre votre temporisation et votre désintéressement, les ennemis nous tiendraient aujourd'hui le pied sur la gorge et nous empêcheraient de délibérer », sollicité par le roi, retenu par ses convictions religieuses et par les supplications de sa belle-sœur, la duchesse Catherine, Louis de Gonzague, indécis, temporise, attend que la fortune décide et ne prend opinion qu'après la victoire d'Ivry ; il passe à Henri IV, lui apportant, avec le secours peu efficace de « son pas de plomb », celui, plus appréciable, de son nom, de son argent et de sa diplomatie. Il sera son ambassadeur auprès du Pape.

La duchesse aidera du reste, elle aussi, à la diplomatie royale, et d'ailleurs d'une façon plus féminine que chevaleresque. Un jour qu'elle donnera l'hospitalité au nonce, elle fera soustraire la correspondance romaine dans la malle du prélat et la fera remplacer par des feuillets blancs, procédé qui fit bien rire Henri IV.

Nevers, encore cette fois, a su habilement se conduire, adroitement naviguer dans ce dernier orage ; il abordera tranquillement aux rives hospitalières du Louvre.

IV

HENRI IV

La duchesse de Guise se rendra compte bientôt du peu d'espoir qu'elle peut fonder sur sa famille, comme sur celle de son mari du reste; chacun tire à soi et les ambitions de Mayenne paralysent les efforts de son fils Charles.

Ce dernier s'est évadé de Tours, mais son évasion, qui devait donner un nouveau chef à la Ligue, ne lui apporte que de nouvelles dissensions; Mayenne, les duchesses de Nemours et de Montpensier « ne l'assistent en aucune façon ». Bientôt Charles de Guise n'est plus que le roi des Seize et le protégé de l'Espagne. Sa mère commence par tendre l'oreille aux propositions de Montmorency, envoyé de Henri IV, elle ménagera enfin un accommodement avec le roi, accommodement très acceptable, que sa bonne grâce facilitera.

Henri IV fera plus que pardonner, c'est lui qui, le premier, rendra visite aux duchesses, saluant, à l'entrée de leur hôtel, le portrait du Balafré; il accueillera le jeune duc Charles, l'évadé de Tours, avec beaucoup d'honneurs et lui donnera le gouvernement de Provence.

Et voilà les deux sœurs de nouveau à la Cour de France, à la Cour plus calme de leur cousin Bourbon, au premier rang, toutes proches du trône, mais l'âge est venu, elles ont 51 et 47 ans.

Elles s'éloignent déjà et rentrent dans le passé; l'année suivante, le duc de Nevers mourra à Nesles le 23 octobre 1595, âgé

(1) Le 15 août 1591, Charles de Guise s'était enfui du château de Tours par une fenêtre haute de cent pieds, il avait désarçonné un cavalier de rencontre, pris son cheval, était parti au galop, avait traversé le Cher à la nage et était arrivé à Bourges où un *Te Deum* l'accueillait.

de 56 ans ; le 29 avril de la même année, son gendre, le duc de Longueville avait été tué à Dourlens (1).

Vers la même époque, Mademoiselle de Bourbon, la fille de Marie de Clèves, terminait à 22 ans son existence malingre et souffreteuse. Elle laissait de grands biens à ses deux tantes, qui se trouvaient réunir ainsi, entre leurs mains, l'immense fortune de la famille de Clèves ; cette fortune allait se disperser au hasard des alliances.

Veuves toutes deux, les deux sœurs ne seront plus maintenant que deux spectatrices à la Cour, mais tandis que la duchesse de Guise atteindra ses 85 ans, la duchesse de Nevers ne survivra que six ans à son mari ; elle aura le temps de voir un double mariage unir ses enfants à la famille des cadets lorrains, son fils Charles et sa fille Henriette épouser en 1599, l'un Catherine de Lorraine et l'autre Henri, duc d'Aiguillon, fils et fille de Mayenne, frère du Balafré.

Malheureusement la duchesse d'Aiguillon mourait l'année suivante sans laisser d'enfants, et la duchesse de Nevers suivait de près sa plus jeune fille ; elle s'éteignait le 24 juin 1601, âgée seulement de 60 ans ; on l'enterrait à Nevers, auprès de son mari, dans la cathédrale.

Catherine de Clèves, qui survit à tous, vivra trop d'années ; elle va passer encore trente-deux ans à la Cour de France, jusqu'au 11 mai 1633 : elle aura le temps d'assister à la déchéance de sa famille. En effet, les Guise ont joué leur rôle, leur histoire prend fin. Les circonstances ne feront plus naître l'occasion que leur offraient les guerres de religion ; puis il ne se trouvera plus parmi eux d'hommes comparables, ni au grand François de Guise, ni même au Balafré ; ils ne sont plus que des grands seigneurs.

Pendant le règne de Henri IV et la régence de Marie de Mé-

dicis, Catherine de Clèves tient cependant une des premières places à la Cour, son nom évoque encore tant de choses ; puis le souvenir du passé s'en va s'atténuant ; d'autres ambitions et d'autres intérêts vont occuper les esprits, qui n'auront plus le temps de regarder en arrière.

La duchesse de Guise va vivre à Paris avec sa fille Marguerite ; toutes deux amies du roi, toutes deux confidentes de la reine. Marguerite de Guise épousera le prince de Conti, en 1605, mari peu gênant, bègue et sans caractère, qui la laissera de bonne heure veuve consolable.

Mademoiselle de Guise était jolie, spirituelle et audacieuse, ne craignant pas les aventures, elle espéra même un instant fixer l'attention du roi ; mais le volage et royal galant est trop capricieux dans ses amours et surtout trop répandu ; il ne se fixe pas. Il en fit tant que nous ne pouvons citer toutes ses conquêtes (l'histoire en a relevé quarante-six), mais nous pouvons rappeler son échec auprès de la jeune duchesse de Nevers, la fille de Mayenne, qui sut sans affectation le fuir ou le tenir à distance, qui même, pour couper court à une poursuite qui lui déplaisait et qui se faisait trop pressante, quittera Paris et la Cour pour suivre son mari dans son ambassade à Rome.

Mais combien qui n'eurent pas cette adresse et cette vertu ! que de conflits à la Cour autour des maîtresses du roi, que d'efforts pour obtenir ou garder leurs faveurs ! quelles complaisances les plus grandes dames ne montrent-elles pas pour les caprices du souverain et quelle déférence pour ses favorites déclarées ou éphémères !

Catherine de Clèves et ses enfants sont trop près du trône pour n'être pas constamment mêlés à toutes ces aventures ; un moment le jeune Claude de Guise, le duc de Chevreuse, sera le rival du roi, auprès de la comtesse de Moret ; et comme Henri IV s'en plaint à la mère, celle-ci lui fait une réponse hautaine, à la Guise ; l'aventure et la réponse nécessiteront pour le jeune

homme un voyage en Hongrie, d'où il ne reviendra qu'après la mort du roi.

La princesse de Conti, dans *Les Amours du grand Alexandre* (1), nous fera naïvement connaître les passions et les passionnettes du Béarnais ; elle nous contera même ses propres aventures. Elle nous apprendra son penchant pour Bellegarde, Bellegarde que sa mère elle-même regardait d'un œil tendre ; Bellegarde, qui aurait mené de front ses intrigues et ses galanteries avec la mère, la fille et la belle Gabrielle d'Estrées, celle qu'en reconnaissance de sa beauté, le roi fera duchesse de Beaufort. Du reste la liberté du temps s'étonne à peine de cette triple aventure et la princesse, comme la duchesse, ne semblent pas pour cela se brouiller, ni garder rancune à la belle Gabrielle.

Au contraire, la princesse de Conti nous dit sa sympathie pour elle : « on peut ne pas l'aimer, nous dit-elle, mais on ne peut pas la haïr ». La princesse et sa mère, la duchesse de Guise, seront peut-être même les dernières personnes, qui auront vu Madame de Beaufort le soir qui précède sa mort et qui lui auront causé. Elles ont, toutes deux, assisté le Vendredi Saint, aux Ténèbres, avec la favorite ; elles l'ont reconduite en son logis, au doyenné Saint-Germain ; quand tout à coup, quelques heures après, cette beauté se meurt « dans mille souffrances atroces, hideuse, méconnaissable à tous domestiques et parents ».

Le mort de celle que Henri IV avait pensé faire reine, stupéfiait bien des gens (nous ne disons pas tout le monde) ; et pourtant, trois semaines après, que les choses et les gens passaient vite à la cour de France ! Ce même Henri IV devenait amoureux de Henriette d'Entragues, la marquise de Verneuil ; cette impertinente marquise, qui, plus tard, grosse en même temps que la reine Marie de Médicis, logera au Louvre, si près de cette dernière, dira la princesse de Conti, que l'on ne s'en pouvait cacher : « ce qui occasionnait bien des brouilleries ».

IV

MARIE DE MÉDICIS ET RICHELIEU

Après la mort du roi, un instant les Guise auront l'espoir de reconquérir leur prépondérance ancienne, de capter la confiance de la Régente ; toute la famille va se ressaisir et se resserrer, Catherine de Clèves et sa fille seront les meneuses de l'intrigue, l'âme de la tentative.

Marie de Médicis ne pouvait pas donner de réjouissances publiques, son veuvage lui interdisant tout éclat ; mais comme elle n'était ni d'âge, ni d'humeur à abandonner tout divertissement, après les affaires, après avoir tenu sa Cour jusqu'à sept ou huit heures du soir, elle admettait chez elle une compagnie de gens aimables et de personnes choisies ; on jouait, on soupait, on dansait même. Catherine de Clèves, duchesse de Guise, avec la princesse de Conti, avait la direction de ces divertissements ; et seuls pouvaient en faire partie ceux qu'elles avaient désignés ou qu'elles autorisaient. On peut deviner de quelles ambitions et de quelles jalousies étaient l'objet ces réunions. Parmi les privilégiés ne figuraient presque que les membres de la famille de Guise ou ceux à leur dévotion : c'étaient le duc Charles de Guise, son frère le prince de Joinville, le cardinal de Guise, la maréchale de La Châtre, Monsieur le Grand, le maréchal de Bassompierre, l'ami particulièrement intime de la princesse de Conti, ami qu'elle épousera secrètement plus tard, affirme-t-on. Et puis enfin François-Paris, le chevalier de Guise, l'enfant posthume, le filleul de la capitale. Beau cavalier, entreprenant et brave, la reine semblait le prendre en affection, tellement que bientôt l'espoir naîtra de l'opposer au maréchal d'Ancre, à Concini ; et les soirées se passaient ainsi gaiement, en famille ; il est vrai que, tout le monde parti, entraient alors la femme de ce

même Concini, la sœur de lait de la reine, Leonora Galigai; et seule à seule causaient combien intimement les deux Florentines.

Toute la cour tournait autour de la coterie lorraine et de la maréchale d'Ancre, quand un drame inattendu vint tout bouleverser. Le baron de Lutz, autre familier de Marie de Médicis, qui était admis dans le parti des Guise, les trahissait au profit de Concini ; de plus il osa se vanter d'avoir empêché Brissac de donner au Balafré l'avertissement du guet-apens de Blois, contribuant ainsi à l'assassinat.

Le chevalier de Guise, excité par le duc son frère, « dont il était l'épée et qui le nourrissait au sang », attend le baron de Lutz dans la rue Saint-Honoré, l'arrête et le tue. La reine Marie était à dîner, quand on vint lui donner la nouvelle, sa colère fut des plus violentes ; elle jeta sa serviette sur la table et se retira dans son appartement, appelant aussitôt les princes et les ministres ; elle fait décider le procès du meurtrier, interdit même au duc de Guise l'entrée du Louvre. « C'est une copie de Saint-Paul ! » s'écrie-t-elle. La princesse de Conti et Bassompierre eurent toutes les peines du monde à calmer la régente, d'autant plus que Catherine de Clèves, loin d'excuser son fils, avait cru devoir le prendre de haut et répondre en duchesse de Guise : « Quand il est né, il avait les mains jointes et j'avais les miennes au ciel pour que Dieu lui permette de venger son père, et si j'avais été homme, il y a vingt ans que je me serais donné ce contentement ».

Malgré tout, on apaisait la reine et tout semblait devoir rentrer dans l'ordre, quand le chevalier recevait du jeune baron de Lutz, le fils du mort, le cartel suivant que lui apportait du Riol : « Monseigneur. Vous devez être le plus fidèle témoin de ma juste douleur. Pardonnez-moi donc, je vous en supplie très-humblement ; si je vous demande par ce billet que je puisse me voir l'épée à la main avec vous, pour tirer raison de la mort de

mon pere. La bonne opinion, que j'ai de votre bravoure, me fait espérer que vous ne vous excuserez pas sur votre qualité de m'accorder une chose que l'honneur exige de vous. Ce gentilhomme (du Riol) vous conduira à l'endroit où je suis avec un bon cheval. J'ai deux épées dont vous choisirez celle qu'il vous plaira. Si vous ne voulez pas y venir, j'irai partout où vous me commanderez. »

Le chevalier de Guise ne pouvait refuser satisfaction, il était couché, il se lève aussitôt, prend comme second le chevalier de Grignan et tous quatre se battent à cheval et à l'épée. Guise fut blessé à la première passe, mais à la troisième, Lutz fut percé de part en part. Le chevalier de Guise alla de suite dire à du Riol qui venait de grièvement atteindre son second, le jeune de Grignan : « Va trouver ton maître et parle-lui de Dieu, il en a grand besoin », puis fait porter le chevalier de Grignan aux religieux du tiers-ordre de Saint-François pour le confesser, enfin le carrosse d'une dame le ramène à l'hôtel de Guise où sa blessure le force à s'aliter.

Presque toute la Cour alla féliciter le chevalier François-Paris, et la reine qui, peu de jours avant, avait donné ordre au Parlement de lui faire un procès pour le meurtre du père, envoyait visiter le meurtrier du fils, faisait prendre de ses nouvelles et le nommait lieutenant du roi en Provence.

A quoi était dû ce changement ? A l'influence de la duchesse Catherine, de la princesse de Conti, de Bassompierre ou à la prudence de Concini, que le bouillant duelliste avait menacé du même traitement ? Peut-être à tout cela ; malgré tout, les Guise étaient atteints. A partir de ce moment leur étoile pâlit et la décadence se poursuit irrémédiablement.

L'année suivante, le chevalier François-Paris était tué au château de Baux, en Provence, où il essayait un canon ; celui-ci éclatait et il mourait des blessures horribles que l'explosion lui causait.

La duchesse Catherine assistait ainsi à la mort de son dernier né ; que n'allait-elle pas encore voir et quels deuils lui réservait l'avenir tout prochain ?

Ce seront d'abord les questions de préséance ou d'intérêt, qui vont bien vite dégénérer en discussions âpres ou haineuses, entre ses fils et son neveu le duc de Nevers ; ainsi la dispute entre ce dernier et le cardinal de Guise, au sujet du prieuré de la Charité, dispute qui faillit finir tragiquement. Le cardinal accompagné de son frère Claude, le duc de Chevreuse, n'alla-t-il pas, un beau jour, surprendre et souffleter le duc de Nevers. C'était le duel à mort, le cardinal allait abandonner la robe et même les bénéfices qui y étaient attachés pour se battre (le pays se couvrait déjà des nobles prêts à soutenir la querelle de la famille à laquelle ils avaient des obligations) quand on fit intervenir le roi. Louis XIII envoya le duc en Champagne et le cardinal à la Bastille ; mais il fut bien difficile de raccommoder les deux maisons.

Elles allaient suivre, du reste, des routes bien différentes. Tandis que les Guise s'attachaient à la fortune de Marie de Médicis, Nevers allait grossir les mécontents ; l'un sera le protégé de Richelieu, les autres seront frappés et dispersés par lui.

Quand Concini tombe frappé à la porte du Louvre, les princesses lorraines sont avec la reine dans sa chambre, avec la reine qui perd la tête à la nouvelle de l'exécution, et se promène à grands pas, échevelée, se tordant les mains ; ensuite, quand tout le monde fuit son appartement, que toute la Cour se transporte chez le roi et chez Luynes, seule, la princesse de Conti osera solliciter, en personne, de Louis XIII lui-même, une entrevue pour la reine Marie.

Pendant que les dames de la maison de Guise entouraient ainsi la régente, toute puissante ou vaincue, le duc de Nevers au contraire, rebelle à son autorité, était réfugié à Mézières, tenu en échec par une armée royale que Guise commandait, et la

duchesse sa femme résistait seize jours, assiégée dans Nevers. Une vieille inimitié sépare du reste ce duc de Marie de Médicis ; n'a-t-il pas osé dire, un jour, que les Gonzague étaient princes, alors que les Médicis n'étaient même pas pentilshommes ; la grosse banquière de Florence n'a pas oublié cette boutade.

Aussi quelle revanche, pour le fils de Henriette de Clèves, après le coup d'état de Luynes ! Sa femme voudra même se donner le cruel plaisir de voir exécuter Eleonora Galagai ; elle se rendra sur le lieu du supplice, mais quand elle verra passer la maréchale d'Ancre si superbement résignée, si simplement courageuse, il faut rendre à la jeune duchesse cette justice qu'elle ne pourra retenir ses larmes.

Bientôt des intérêts plus importants vont occuper sa vie et celle de son mari ; la branche aînée des ducs de Mantoue s'est éteinte en Italie, ne laissant qu'une fille, Marie, nièce du dernier prince régnant. Charles, duc de Nevers, est son plus proche héritier ; il le fait tester en sa faveur ; et comme survient l'agonie, pour mieux confirmer ses droits, en hâte, il dépêche à Mantoue son fils, le duc de Rethel qui, cinq heures avant la mort de l'oncle, épouse la nièce.

Malgré l'énergique opposition de Marie de Médicis, Louis XIII et Richelieu aideront le duc de Nevers, iront eux-mêmes au delà des Alpes, feront tout le possible pour lui assurer le trône de Mantoue. Il finira par obtenir l'investiture de l'empereur et, plus tard, nous verrons même sa petite-fille monter sur le trône autrichien.

Marie de Médicis, tenace comme elle était, n'était pas femme à se réconcilier si vite. Elle profitera de l'absence du roi pour faire arrêter et emprisonner à Vincennes Marie de Gonzague, fille du duc de Nevers, dans la crainte que sa beauté, qui tentait l'amour du duc d'Orléans (son second fils), ne décide celui-ci à l'épouser ; ce sera cette princesse qui deviendra reine de Pologne.

Mais tandis que la rancune de Marie de Médicis, loin de

nuire au duc de Nevers, contribue à lui assurer la sympathie de Richelieu, les enfants de la duchesse de Guise vont au contraire subir sa disgrâce.

Voici la Journée des Dupes, et voici les représailles. La pauvre princesse de Conti, qui a loyalement servi la reine-mère pendant toute sa vie, l'accompagne encore à Compiègne ; mais là, elle reçoit l'ordre de se retirer à Eu. Elle quitte Marie de Médicis, elle quitte sa mère, elle quitte aussi son tendre ami, le maréchal de Bassompierre, Bassompierre, que Richelieu fait mettre à la Bastille et qui va y rester douze ans. La princesse ne pourra pas supporter tant de chagrins, elle meurt à Eu quelques semaines après, le 30 avril 1631.

Quant au duc de Guise, le gouverneur de Provence, il est exilé en Italie, où il finira ses jours.

Ainsi, par le jeu inattendu de circonstances, les fils aînés des deux sœurs se retrouvent à la même époque, tous deux en Italie, l'un sur le trône de Mantoue, l'autre à Florence en exil.

Le cardinal de Guise est mort en 1621, le 21 juin, d'une fièvre gagnée à l'armée ; il n'était pas fait pour être d'église. La femme de son frère Claude, la fameuse duchesse de Chevreuse, va bientôt se voir obligée de fuir en Lorraine et de là en Angleterre. Les cadets lorrains qui, moins de cinquante ans auparavant, tenaient si grande place dans le monde, ne sont plus que l'ombre d'une puissance. Catherine de Clèves survit à tout, spectatrice impuissante, elle se réfugie dans la piété : la vie ne lui avait ménagé ni les émotions, ni les drames, ni les peines. Elle aura vu tomber autour d'elle tous les chefs de parti ; assassiner son mari, son beau-père ; mourir à la guerre ses deux oncles, Antoine de Bourbon à Rouen et Louis de Condé à Jarnac, son frère François de Clèves à Dreux et combien d'autres ! Elle aura vu s'éteindre tragiquement la brillante lignée des Valois ; contemporaine de six rois et de sept reines de France, elle aura vu poignarder deux rois et, sur ces sept reines, décapiter Marie Stuart sa cou-

sine germaine, la douce Louise de Vaudemont finir sa triste vie dans la retraite, Elisabeth d'Autriche fuir ce Louvre maudit et retourner à Vienne s'enfermer dans un cloître, répudier Marguerite de Valois, Marie de Médicis mourir en exil ; elle aura vu la Saint-Barthélemy, les Barricades, Blois, le siège de Paris, régner Henri IV, exécuter Concini, commencer Richelieu, exiler ou mourir presque tous ses enfants (1).

Comme alors devaient lui revenir en mémoire les paroles d'effroi dites par elle, à Catherine de Médicis, au lendemain de la Saint-Barthélemy : « Je ne doute point que Dieu ne nous extermine de tout pour les cruautés et inhumanités qui s'exercent. »

Elle aura la pitié de faire recueillir dans une boîte de plomb les quelques ossements de son mari que l'on put retrouver, après le meurtre et l'anéantissement du corps ; elle les fit enfermer dans un tombeau à Eu, où elle devait elle-même être inhumée (1).

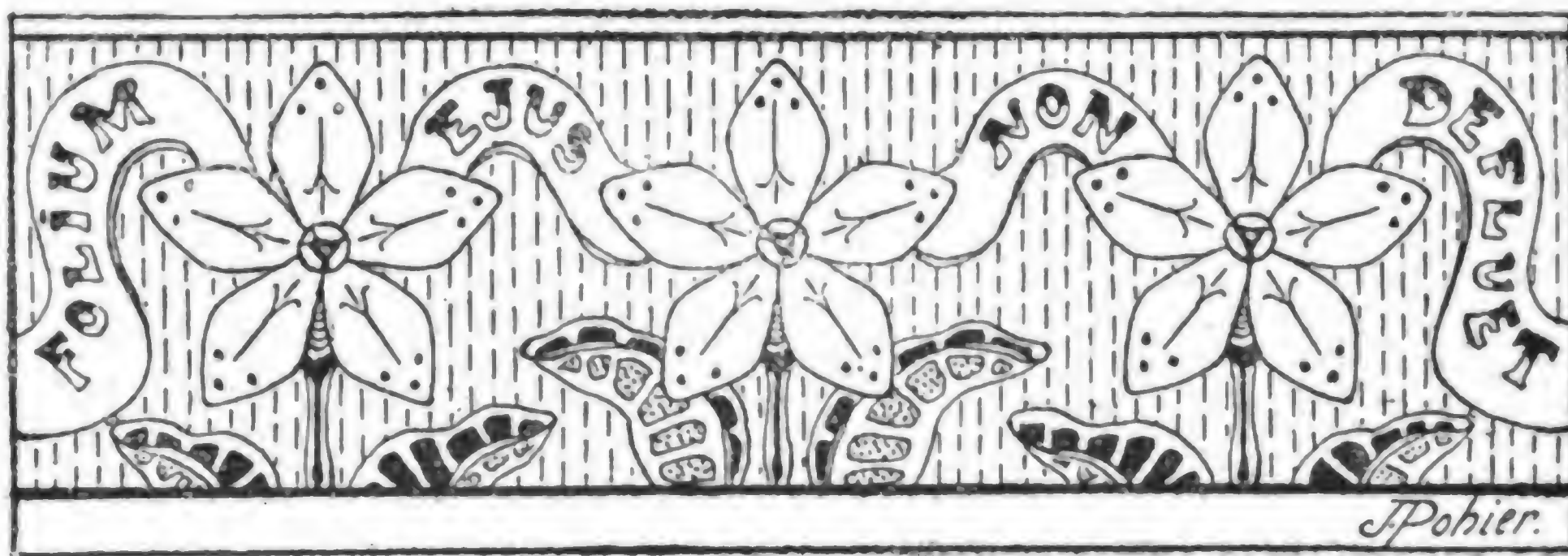
Sans bruit, elle y rejoindra le Balafré, son mari, dont la mort fut un coup de tonnerre dans le monde. Sa mort discrète mettra en deuil toute la Cour ; car elle est, avec sa sœur Henriette, la belle-mère ou la tante de toutes les familles princières ; et ce sera tout.

Ses filles, belles-filles ou nièces, audacieuses, brouillonnes et séduisantes, vont se perdre dans le dédale des intrigues, affronter les tempêtes de la politique, se jeter bientôt dans la Fronde ; c'est d'elles que Mazarin dira, s'adressant à un prince d'Espagne : « Vos femmes ne se mêlent que de faire l'amour, mais en France, ce n'est pas de même et nous en avons trois qui seraient capables de gouverner ou de bouleverser trois royaumes : la duchesse de Longueville, la princesse palatine et la duchesse de Chevreuse. »

Elles avaient hérité certes de la beauté et du courage de leurs grand'mères, mais autre chose était l'époque des guerres de Religion. Les princesses de Clèves appartenaient à un monde déjà lointain, à une époque autrement sanglante, terrible et tragique ;

leurs filles et leurs nièces allaient vivre une vie différente, une vie où l'amour et l'intrigue tiendront autant, sinon plus de place, mais où ne se retrouveront plus ni l'horreur des guerres de religion, ni le romanesque extravagant de la cour des Valois; les passions ne pourront plus avoir semblable allure, ni le même relief, puisque la mort ne sera plus là, derrière chaque porte, au coin de chaque rue, constamment menaçante. La dernière survivante des trois sœurs, la vieille duchesse de Guise, du haut de ses quatre-vingts ans, devait le souvent penser, en comparant les complots des mécontents et les aventures de celles qui allaient être les belles frondeuses, avec les drames de son existence.

HENRI DACREMONT.



“ Les Essais ” de Montaigne

La Société des amis de Montaigne, qu'a fondée le docteur Armaingaud et que préside Anatole France, n'a pas encore un an d'existence ; elle est donc à l'âge heureux des étrennes. Aussi va-t-elle en recevoir, et de fort belles. La maison Hachette, fidèle aux traditions des grands éditeurs humanistes, aime à gratifier le monde des lettres de cadeaux princiers. Nous lui devons déjà la publication du manuscrit des *Pensées* de Pascal. Aujourd'hui elle nous donne, en trois cartons majestueux, la reproduction phototypique du « Montaigne de Bordeaux », exemplaire illustre, relique vénérable entre toutes, dont nul n'ignore l'histoire. Mais est-ce une raison, pour un chroniqueur, de ne pas en parler une fois de plus ?

« Les autres, a dit Montaigne, sont toujours ailleurs ; moi, je me roule en moi-même. » Les quatre dernières années de sa vie, il les voulut passer à réjouir et augmenter son moi. Il avait demandé à son imprimeur L'Angelier toutes les bonnes feuilles de la dernière édition des *Essais*, celle de 1588 ; sur les marges du beau papier in-quarto, il a tracé, comme un scribe minutieux,

le magnifique tumulte d'idées qui s'élevait en lui pendant qu'il revisait son œuvre. Ces additions marginales traduisent sa suprême méditation; elles s'entre-croisent, elles se contredisent, elles se bousculent au gré de la recherche la plus libre et la plus diverse qui fût jamais. C'est, à première vue, pour bien des pages, un fouillis dont le secret échappe. Un certain chaos apparent n'était pas pour déplaire à Montaigne : « Je n'ai point d'autre sergent de bande à ranger mes pièces que la fortune. »

Cet incessant enrichissement du dernier texte imprimé de son livre, était-ce chez Montaigne plaisir solitaire, habitude de lecteur, manie de griffonner dans les gardes, ainsi qu'il avait fait pour son exemplaire de *César* et pour d'autres volumes de sa librairie? Il est impossible de le supposer, si l'on regarde un peu attentivement l'une de ces feuilles; l'indication des renvois, les ratures, les signes conventionnels, tout atteste, dans cette marqueterie de caractères imprimés et manuscrits, le souci d'un scrupuleux correcteur d'épreuves. C'est bien un texte définitif auquel l'infatigable douteur laissait attendre le bon à tirer. Il faisait ainsi la dernière toilette de son esprit, celle dans laquelle il avait résolu d'apparaître devant l'avenir. Voilà l'étape où s'arrêtait à la fin de ses courses cette intelligence en perpétuel mouvement.

Nous n'avons pas de bonne effigie de Montaigne, en tout cas point de peinture digne de l'un des pénétrants portraitistes qui furent ses contemporains. Mais en feuilletant ces mille feuillets que la phototypie vient de reproduire, nous avons mieux que la ressemblance physique du Sage, nous nous trouvons face à face avec « son pensement ». C'est l'image du génie de Montaigne surpris en ses ébats; l'on croit voir courir et respirer devant soi cette pensée volubile, et il n'est point de plus émouvant délice pour un montaigniste digne de ce nom.

Impression inoubliable, qu'il fallait hier encore aller chercher, aller surprendre entre les pages du précieux volume que conserve la bibliothèque de Bordeaux. Depuis quelques années, les muni-

cipalités bordelaises rivalisent de dévotion pour la mémoire de leur ancien maire. Elles ont compris que la possession d'un trésor crée le devoir d'en faire jouir tout le monde. De là tout d'abord l'excellente édition des *Essais*, dite l'édition municipale, dont MM. Fortunat Strowsky et Pierre Villey publieront bientôt le troisième volume. Ce n'était pas assez : il fallait encore opposer au texte imprimé le vivant commentaire de ces pages qu'a illustrées l'écriture même du maître. Ainsi contrôlée et ranimée, la lecture des *Essais* devient pathétique comme une évocation.

Tel est l'apport de la piété bordelaise. Mais on a trop d'esprit dans la ville de Montaigne pour vouloir rétrécir, aux dimensions d'une célébrité locale, la gloire de celui que Sainte-Beuve nommait « le Français le plus sage qui ait vécu ». Deux groupes de travailleurs rivalisent parallèlement d'ardeur et de savoir en l'honneur de Montaigne. Se distinguent-ils quant à la doctrine ? Je n'en dois rien croire, puisqu'il est interdit à de vrais montaignistes de s'enfermer en des prisons dogmatiques ; tout au plus, d'aucuns, m'a-t-on dit, seraient tentés de rattacher au Portique le penseur qui a exalté si bellement le stoïcisme, alors que les autres ne peuvent imaginer sa sagesse qu'en promenade aux jardins d'Epicure. Libre à chacun de trouver les raisons de ses préférences secrètes en un livre où rien n'est défendu. Lorsqu'il a béni avec une onction presque sacerdotale notre premier banquet corporatif, dom Anatole a dit excellemment : « Ce que j'admire le plus en Montaigne, c'est le don de se contredire dans tout ce qu'il dit. A ce signe, on reconnaît un esprit heureux et bienfaisant. » Ne nous divisons jamais entre disciples ; sachons nous contredire en toute grâce et cordialité.

Zèle égal des deux côtés. Cependant que la maison Hachette faisait procéder à cette édition phototypique de l'exemplaire de Bordeaux, l'Imprimerie Nationale achevait en perfection le fac-similé typographique de l'illustre recueil. Là éclatera la piété savante de ces bénédictins du montaignisme, M. Courbet, M. Ar-

maingaud, M. Prost. Voici plusieurs années que le chef-d'œuvre de leur ferveur est en préparation dans les ateliers du vieil hôtel Rohan. Ce que cette édition a demandé aux érudits d'héroïque labeur, de méthode et de goût aux chefs des travaux, M. Héon d'abord, M. Mouton aujourd'hui, il faut le signaler aux bonnes gens qui croient que ces grandes entreprises s'accomplissent toutes seules. J'ai parlé des étrennes accordées à la Société des amis de Montaigne. MM. Courbet, Armaingaud et Prost lui réservent des œufs de Pâques; l'Imprimerie Nationale nous laisse, en effet, espérer que le premier volume des *Essais* ira à l'exposition de Gand défendre le renom des ateliers parisiens et dire la gloire des parfaits montaignistes...

Ainsi s'achèvera l'œuvre qu'ont préparée et souhaitée ces maîtres disparus, Villemain, Victor Leclerc, Guillaume Guizot et surtout ce cher initiateur, notre exemple à tous, le docteur Payen... Le jour où MM. Courbet et Armaingaud nous apporteront l'édition nationale, il y aura fête, et le dessert s'achèvera en nobles propos. Après les toasts, je propose d'avance que l'on procède à deux libations. La première sera, comme il convient, dédiée à notre vieille et docte amie Marie de Gournay. La fille d'alliance de Montaigne, qui fut la première à s'inspirer pour son édition de 1595 de l'exemplaire de Bordeaux, désespérait de trouver jamais des imprimeurs et des libraires capables d'éditer dignement son père spirituel. Ceux auxquels elle s'adressait refusaient d'apporter à leur travail la correction nécessaire. « Deux raisons, dit la bonne vieille sibylle du montaignisme, causaient ce refus : la première, c'est qu'ils veulent communément tout prendre et ne rien mettre; la seconde que ce livre est, en vérité, d'une correction très particulièrement difficile; en sorte qu'un compositeur et un correcteur y perdent leur ourse. » Excellente Marie de Gournay, ses mânes vont être enfin apaisés !

Une libation encore, celle-là en l'honneur de Mme Montaigne. Il semble élégant de la négliger, sous prétexte que son mari ne

nous a que très peu parlé d'elle. On a voulu voir là du dédain, alors que cette pudique réserve n'était qu'un hommage. Ne soyons points ingrats. Sans cette honnête dame, qui fut si habile ménagère, le seigneur de Montaigne n'aurait jamais trouvé le loisir de mettre aux *Essais* tant « d'alongeails ». Et l'exemplaire corrigé de la main du Sage aurait été mangé par des rats périgourbins, si sa digne veuve n'avait pris soin de le confier aux religieux Feuillants de Bordeaux. Elle assura ainsi à son époux deux sépultures, l'une pour son esprit, en la bibliothèque des révérends pères, l'autre, dans la crypte de leur chapelle, pour sa dépouille. Elle lui survécut trente-cinq ans. Lorsque après sa mort on fouilla dans ses papiers on trouva, parmi ses reliques, le collier de Saint-Michel qu'avait porté Montaigne. Elle était fière que son mari eût été décoré. Montaigne s'en était réjoui pareillement. Si ce fut de sa part une faiblesse, elle doit nous être chère, puisqu'elle le fait en cela encore semblable à l'un de nous. « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. »

HENRY ROUJON.



LETTRES & ARTS

I. — LE 4^e CENTENAIRE DE LEFEVRE D'ETAPLES

Les organisateurs des conférences de « Foi et Vie » ont eu l'heureuse pensée de commémorer hier le 4^e centenaire d'un petit livre bien ignoré à présent, mais qui a eu l'honneur, au mois de décembre 1512 de provoquer un mouvement passionné, et de contribuer pour beaucoup au rayonnement du nom français. C'est le *Commentaire sur les épîtres de saint Paul*, de Lefèvre d'Etaples, auquel Rabelais a consacré tout un long chapitre du tiers livre de son *Pantagruel*.

M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, un des rénovateurs des études du seizième siècle, présidait. « Le nom glorieux de Lefèvre d'Etaples est bien inconnu aujourd'hui, a-t-il dit. Mais combien d'autres sont victimes de l'injuste oubli des hommes ! Il y a quelques jours, dans cette magnifique cathédrale de Bâle où les socialistes s'étaient réunis afin de célébrer les bienfaits de la paix, et où reposent les restes d'Erasme, aucun orateur a-t-il songé à évoquer le souvenir du premier des pacifistes, l'auteur de la *Querela pacis*?... »

C'est M. N. Weiss, un des hommes qui connaissent le mieux la Réforme, qui a retracé l'intéressante physionomie de Lefèvre d'Etaples.

Il y a exactement quatre siècles, a-t-il dit en substance, dans la vieille abbaye de Saint-Germain-des-Prés — alors sous la crosse abbatiale de Guillaume Briçonnet, — paraissait un petit livre qui allait émouvoir les plus pures âmes de France. Ce livre c'est le *Commentaire sur les épîtres de saint Paul*. L'auteur, Jacques Lefèvre d'Etaples, un Picard comme Calvin, était humaniste et

maître d'humanistes, et les premiers « lecteurs du Collège de France, et l'élite des réformateurs français, et les meilleurs de la cour de François I^{er}, la reine-mère, l'exquise Marguerite d'Angoulême surtout, sœur du roi, reine de Navarre et poétesse, le bon génie de la Renaissance française, l'eurent comme inspirateur et comme ami, et le vénèrent comme un saint. Dans ce rude temps de controverses où chacun avait le verbe prompt et dru, jamais aucune injure ne sortit de ses lèvres. Il était vif pourtant ; il avait de l'esprit et du meilleur ; mais tout en lui était soumis à la profonde charité de son cœur.

Ce petit homme, frêle — il vécut cependant cent un ans — dénué de toute ambition, mais dévoré du zèle des âmes et tout rayonnant de vie intérieure, était le centre de toute l'intelligence du temps : le bénédictin Briçonnet, évêque de Meaux, qui s'efforçait vainement de réformer son ordre et son diocèse ; de Budé et Vatable, les fondateurs du Collège de France ; Cop, le futur recteur de la Sorbonne ; Reuchlin, le maître de Luther et plus illustre peut-être que Vatable comme hébraïsant ; Amerbach, dont Holbein a immortalisé les traits ; Guillaume Farel, de Gap, le plus ardent de tous, qui allait émigrer en Suisse et y introduire la Réforme ; Guillaume Petit, grand bibliophile et futur confesseur de François I^{er}, enfin Gérard Roussel, Poucher et tant d'autres.

Cette aube du seizième siècle, encore si mal connue, fut splendide. Le génie français, essentiellement humain et universel, y éclate dans toute une phalange de maîtres. Quant au petit livre qui paraissait à Paris le 15 décembre 1512 — alors qu'aucune pensée de réforme n'avait encore effleuré l'esprit du moine augustin allemand, — renfermait toutes les pensées réformatrices qui allaient émouvoir l'Europe entière.

II. — PALINODS, CHANTS ROYAUX...

C'est une page curieuse et peu connue de notre littérature qu'a exhumée la commission des monuments historiques, en classant la ballade gravée sur une dalle de pierre et conservée dans l'église d'Eu, dont le *Temps* a récemment parlé. Pierre Apvril, un poète oublié, qui était d'Eu, y célèbre les souffrances du Christ sup-

plicié, et dans une langue pleine, nombreuse et musclée — la langue de Villon, — convie les pêcheurs au repentir. L'œuvre est belle en soi, malgré quelque rudesse; elle fournit de plus un précieux document. Pierre Apvril en effet fut l'un des triomphateurs du concours des Palinods de Rouen. De 1496 à 1524, les ballades, les rondeaux et les chants royaux qu'il y présenta obtinrent souvent la palme ou le laurier d'argent. Et ce n'était pas un mince honneur que de vaincre, dans ces combats courtois, des poètes qu'on appréciait, comme Andry de la Vigne et Richard Bonne Année.

La « confrairie des Palinods de Rouen » était l'une des plus anciennes compagnies littéraires. Elle était née d'une légende, et se réclamait d'une antiquité lointaine. Et de fait, depuis le douzième siècle, la coutume voulait qu'en assemblée publique, le jour de la fête de la Conception, les poètes vinssent disputer la récompense promise au meilleur ouvrage composé à l'honneur de Notre-Dame. C'était une fête brillante. Le clergé, en grande pompe, y présidait, salué d'une belle harangue latine; après quoi, au son des instruments, l'on distribuait le pain bénit, puis l'on ouvrait le concours.

Cependant, les règles de la confrairie s'élargirent bientôt. En 1486, sous Pierre Daré, premier Prince des Palinods, elle ajouta à ses pieux exercices une véritable joute littéraire. Ce fut le Puy des Palinods; il se tint jusqu'en 1513 dans l'église Saint-Jean de Rouen. Mais celle-ci se trouva trop étroite pour contenir l'immense affluence qu'attirait le concours. Sous le principat de dom Jacques des Hommets, abbé de Saint-Wandrille, en 1515, le puy fut transféré à l'église des Carmes, plus vaste; et la cérémonie s'acheva par un banquet dont Baptiste Le Chandelier écrivit la relation en vers élégiaques.

Un tel succès devait éveiller des rivalités ardentes. Les Palinods de Dieppe, fondés en 1445, feignaient d'ignorer leurs confrères. Un conflit éclata bientôt. Jehan Munier, de Rouen, s'était vu préférer le Picard Arnoul Jacquemin. Un tel affront appelait vengeance : Munier engagea la querelle, et non sans verve comique, en accusant son heureux émule de torturer la langue, d'en ignorer les subtilités, de cultiver le solécisme et le « cacephaton ». Raillant le dialecte des rives de la Somme, il l'accable de sobriquets : tantôt il l'appelle *bahoua* et tantôt le *turelupin d'Abbe-*

ville, à quoi Jacquemin riposte en qualifiant Munier de *Maistre pantoufle*, ce qui est une cruelle injure. Munier n'était-il pas l'auteur de cette admirable *Ballade des cinq lettres de Paris*, dont chaque mot commençait par la même initiale ?

Par plusieurs points peult Paris précellence
Partout porter par puissance prouvée...

Il triomphait aux Palinods de Rouen. Ces laborieux chefs-d'œuvre étaient hautement prisés des connaisseurs; leur obscurité n'était qu'un attrait ajouté à tant d'autres. Les plus beaux d'entre eux, au goût du temps, furent recueillis en 1525 par Pierre Vidoue, sous le titre suivant : *Palinods, chants royaux et ballades en l'honneur de l'Immaculée-Conception de la toute-belle mère de Dieu Marie, composés par scientifiques personnages...* Scientifique, il fallait l'être aussi pour déchiffrer les énigmes rimées que contient le recueil. Qu'il s'agisse du

...Droict baston rendant force à vieillesse,
du

Luth rendant souveraine harmonie,

ou de quelque autre emblème décrit dans la ligne palinodique terminant chaque strophe, le poète s'évertue à l'appliquer aux vertus virginales. C'étaient là jeux d'esprit vains, souvent niais, mais parfois animés d'une vraie poésie : la Pléiade, le succulent Ronsard et sa langue généreuse allaient venir.

Jehan Marot, qui célébrait

La porte close où pesché n'eust entrée...

Clément Marot, avec ses deux allégories sur

La digne couche où le roy reposa...

et la

Forte amazone aux tournoys courageuse...

Guillaume Crétin — « le bon Crétin au vers alambiqué », — ne craignirent pas d'affronter le jugement des Palinods. Mais si tortillés que fussent les poèmes qu'ils y lurent et qui nous ont été conservés, ils n'approchent point d'un rondeau dû à M^e Ni-

colle du Puy, qui est bien le chef-d'œuvre du genre. M^e Nicolle en révèle lui-même les déconcertantes beautés :

Ce rondeau à double couronne
Est faict à trois coupes planières.
Et si est la sentence bonne
En le lisant en six manières.
Aussi sont, qui gardent leur rang,
Six rondeaux contenus en ung.
Et qui sait les mettre à l'envers
Peult veoir douze rondeaux divers.

L'éclat de la confrairie s'éteignit pendant les troubles civils et religieux du seizième siècle. Le Puy, énervé par la censure ecclésiastique, languissait. En 1595, Claude Groulard, premier président au Parlement de Rouen, lui rendit quelque vie en fondant de nouveaux prix, auxquels s'ajoutèrent, en 1614 le laurier d'argent destiné à la meilleure épigramme latine, en 1624 la ruche d'argent qui devait récompenser, selon le vœu de l'archevêque François de Harlay, l'ode pindarique latine, en 1627 le miroir d'argent, que messire Hallé d'Orgeville offrait à la meilleure ode française. Les statuts de la compagnie venaient d'être modifiés et adaptés « au génie d'un siècle plus poli ». Malgré tant de zèle, l'« académie » des Palinods, car elle n'était plus confrairie, ne devait plus connaître les glorieuses journées d'antan ; les mœurs avaient changé. Il fallait aux poètes nouveaux une scène plus sonore que la tribune de l'église des Carmes. Cependant, les concours des Palinods, par une rare fortune, restent intimement liés à notre histoire littéraire. Les frères Corneille, en effet, s'y produisent tour à tour.

Pierre, l'aîné, y prit part en 1633, deux ans après qu'il eut fait jouer *Mélite*, l'année même où fut représentée la *Veuve*. Les stances à la Vierge qu'il y lut ne figurent que depuis peu d'années dans ses *Œuvres complètes*. Elles méritaient d'être arrachées à l'oubli : le parallèle qu'établit entre Eve et Marie celui qui sera le grand Corneille ne manque pas de piquant : c'est l'Écriture en *concetti*.

L'une à peine respire et la voilà rebelle ;
L'autre, en obeïssance, est sans comparaison.

L'une nous fait bannir ; par l'autre on nous rappelle ;
L'une apporta le mal, l'autre la guarison.

Corneille reçut le prix. Ce furent pourtant d'autres travaux qui justifèrent les lettres royales du 24 mars 1637, conférant des armoiries au poète. Elles étaient d'azur aux trois étoiles d'argent : n'étaient-ce pas les étoiles qui récompensaient, aux Palinods de Rouen « la meilleure pièce composée en l'honneur de la Conception » ?

Antoine Corneille, qui prit l'habit des Génovéfains et devint chanoine du Mont aux Malades, concourut à son tour. En 1641, Thomas remporta le miroir d'argent. En même temps, Antoine lut un poème à la gloire d'une jeune fille de quinze ans.

La seule fille en ce puy triomphante,

qui l'année précédente avait obtenu le prix : Jacqueline Pascal, sœur de Blaise. Au cours du « siècle poli », Desmarets de Saint-Sorlin, plat écrivain, qui fut de l'Académie française ; Fontenelle, qui, à treize ans, présenta une allégorie sur le *Melon*, sont les seuls dont l'Histoire ait gardé souvenir.

Jacqueline Pascal avait donné l'exemple à ses consœurs. Elles tardèrent à le suivre, mais le firent avec éclat. Au dix-huitième siècle, les femmes prennent une part active aux puy des Palinods. En 1771, Mme de L'Etoile obtient le prix d'idylle ; sans doute était-il mérité. En 1774, Mme de Coucy emportait le prix d'éloquence avec un discours sur les Passions dont les juges furent tout émus. Et la même année, le prix d'honneur allait à Mme de Laurencin, pour une épître en vers d'une femme à son amie « sur l'obligation et les avantages qui doivent déterminer les mères à allaiter leurs enfants, *conformément au vœu de la nature* ». Jean-Jacques avait tourné les têtes.

Ce fut le dernier acte de la compagnie expirante. L'heure n'était plus favorable aux paisibles joies de la poésie. L'académie des Palinods fut dissoute en 1789, et plusieurs de ses membres, engagés dans le mouvement révolutionnaire, allaient trouver sur l'échafaud une mort héroïque : ils poursuivaient leur rêve.

III. — LA BIBLIOTHEQUE DE MATHIAS CORVIN

Mathias Corvin, roi de Hongrie de 1458 à 1490, était arrivé en matière de lettres et d'art à une compétence égale à celle de Laurent de Médicis et des plus grands amateurs de son temps. Il avait créé dans son château de Bude une somptueuse librairie. Mais dès la mort de ce prince cette bibliothèque subit de grands dommages. Et quand les Turcs s'emparèrent de Bude, en 1526, ils envoyèrent une grande partie des manuscrits de l'ancien roi de Hongrie en guise de trophées au vieux sérail de Constantinople. Ces manuscrits ne furent pas bien gardés, et de disséminèrent peu à peu dans toutes les bibliothèques de l'Europe. En 1877, 35 manuscrits, qui restaient dans le trésor du sérail, retournèrent en Hongrie grâce à la libéralité du sultan, qui donnait ces reliques à l'université de Budapest, pour la remercier d'un sabre d'honneur offert par les étudiants hongrois. De longues et patientes recherches ont permis à un jeune érudit, M. de Hevesy, de reconstituer la fameuse bibliothèque de Mathias Corvin. Il a, rapporte-t-il à l'Académie dans une intéressante communication, relevé 141 manuscrits qui proviennent indéniablement de cette collection, auxquels il faut en ajouter 47 non retrouvés, mais dont les témoignages écrits attestent qu'ils faisaient partie du cabinet de Bude. Cet ensemble de 188 volumes ne constitue qu'une bien mince épave de cette bibliothèque, qui fut une des plus remarquables de l'époque, car elle renfermait, en dehors de livres latins, hongrois et orientaux, un fonds grec considérable. M. de Hevesy s'étend aussi sur l'intérêt artistique que présentent les décorations dont les manuscrits de Mathias Corvin sont si riches. Ses recherches l'ont amené à les classer en deux groupes : les volumes dus aux enluminures de l'école florentine, et les manuscrits italo-hongrois, exécutés vraisemblablement dans les ateliers de Bude.

Le plus remarquable parmi les manuscrits enluminés à Florence pour Mathias est une Bible conservée actuellement à la Laurentienne. Sur son frontispice on aperçoit Mathias, un second personnage, peut-être son bâtard Jean Corvin; enfin le portrait d'un troisième prince, qu'on a tout lieu de croire Charles VIII,

roi de France. Il est possible que Mathias ait commandé ce livre pour son allié, le roi de France. Le plus bel échantillon du second groupe, celui des manuscrits italo-hongrois, est le *Cassianus* de la Bibliothèque nationale, copié pour Mathias par le scribe Pierre de Bordeaux, et enluminé probablement dans les ateliers de Bude, où le roi de Hongrie, selon le témoignage des contemporains, entretenait une trentaine de copistes et d'enlumineurs. Ce style se retrouve dans de nombreux manuscrits exécutés en Hongrie vers la fin du quinzième siècle.

Enfin M. de Hevesy a soumis à l'Académie les photographies des plus beaux manuscrits de Mathias Corvin.

IV. — UNE COPIE ANCIENNE DU PUIT DE MOÏSE

La commission des monuments historiques vient d'adopter le classement d'un monument fort curieux et très peu connu : c'est un groupe en pierre d'Asnières, sculpté au début du seizième siècle, et reproduisant le piédestal de la croix du puits Moïse, chef-d'œuvre de Claus Sluter, érigé dans l'ancienne chartreuse de Champmol, à Dijon. La copie a été transférée en 1840 dans le jardin de l'hôpital général; elle se trouvait auparavant dans l'ancien cimetière, devant la chapelle dite de Jérusalem, qui fut la chapelle des Morts. Le monument est à peu près intact. Il a été seulement restauré au cours du dix-neuvième siècle par les soins du sculpteur Jouffroy et d'un autre artiste dijonnais, Forey, qui lui ajouta une double croix fleuronnée.

V. — LES VIEILLES MAISONS DE LISIEUX

Le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts vient de prononcer le classement de deux anciens « logis » de bois, les plus intéressants de ceux qu'a conservés le vieux Lisieux, pittoresque et touffu, où la rue de la Paix, la rue des Boucheries, la Grand'Rue, surtout la rue aux Fèvres, possèdent encore une soixantaine de maisons de bois infiniment curieuses.

C'est dans la rue aux Fèvres que se trouvent les deux « logis »

classés. Tous deux ne formaient jadis qu'un seul immeuble, desservi par un escalier commun. Décorées sur les façades en encorbellement de piliers torsés portant des statues de sauvages et de singes et de potences sculptées, les deux ailes sont construites selon le système dit d'*empilage*, regardé par Viollet-le-Duc comme l'un des modes primitifs de l'emploi du bois. Parmi les motifs utilisés dans la décoration des façades, on crut reconnaître des salamandres. Il n'en fallait pas plus pour que la double maison fût appelée le « Manoir de François I^{er} ».

L'une des deux ailes du « logis » appartient à la ville de Lisieux, et l'autre à une société savante. On espère, avec l'adhésion des établissements propriétaires, affecter le « Manoir de François I^{er} » à un musée, où seraient recueillis les souvenirs historiques et archéologiques du vieux Lisieux et de la province normande.

VI. — LE MONUMENT DES FRÈRES HUBERT ET JEAN VAN EYCK

Le comte Durrieu signale que la Belgique va élever à Gand un monument aux deux artistes géniaux que furent les frères Van Eyck, Hubert et Jean, et qu'elle veut donner un caractère international à cette manifestation, en y associant particulièrement la France. Celle-ci en effet se trouve touchée par la question. La Flandre, où les Van Eyck ont travaillé, faisait à leur époque partie intégrante du royaume des fleurs de lys ; leurs protecteurs furent des princes de la maison de France. Enfin le style de peinture dont ils furent les plus hauts représentants tient à beaucoup d'égards à notre pays soit par ses attaches, soit par l'influence qu'il a exercée.

Un comité français a été formé pour participer à l'œuvre commune en recueillant des souscriptions. Les efforts de ce comité méritent d'être approuvés et soutenus, moralement et matériellement, par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du développement des arts au moyen âge sur le territoire compris dans les limites de l'antique Gaule.

VII. -- LE CHATEAU DE BRECY

Mlle Rachel Boyer, de la Comédie-Française, vient de se rendre acquéreur du château de Brécy, dans le Calvados, à 22 kilomètres de Caen.

Le château de Brécy est un ancien édifice du seizième siècle. Il est précédé d'une porte monumentale et d'un jardin du style Louis XIV, attribué à Mansart. Il sera remis en état sous la direction de l'architecte parisien Gabriel Ruprich-Robert.

VIII. -- JOACHIM DU BELLAY A ROME

Par arrêté du 21 février dernier, le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts vient de charger M. Léon Séché d'une mission à Rome à l'effet d'étudier sur place le séjour de Joachim du Bellay dans la Ville Eternelle et de rechercher des documents qui s'y rapportent.

AVIS A NOS LECTEURS

D'accord avec l'auteur, nous suspendons la publication des *Nouvelles recherches sur Ludovico Canossa* que nous avons commencé dans notre numéro d'octobre-décembre.

LE LISEUR.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION. — *Une chaire nouvelle de langue et de littérature françaises à l'Université d'Amsterdam. Programme et méthodes.* — Discours prononcé le 21 octobre 1912 à l'occasion de son installation en qualité de professeur titulaire par Gustave Cohen.

L'Université d'Amsterdam vient de fonder une chaire de langue et de littérature françaises et l'a confiée à M. Gustave Cohen. C'est un excellent choix, et le discours que le titulaire de cette chaire a prononcé à l'occasion de son installation, nous est un gage qu'il l'occupera avec autorité.

M. Gustave Cohen a débuté par rendre hommage au regretté Van Hamel qui fut le fondateur de l'enseignement supérieur du français en Hollande.

« Nul n'aima davantage notre langue, nul ne fit plus pour elle. Ce serait de l'ingratitude de notre part que de ne pas nous en souvenir et il me plaît de reproduire ici, comme en épigraphe à ce discours, une phrase qu'il prononça à sa leçon inaugurale et qui, pour la beauté de la forme et la justice de la pensée, devrait être dans toutes les mémoires.

« J'aime donc à me dire, s'écriait-il, que l'étude artistique du français mérite sa place à côté de l'étude philologique, qu'on ne connaît pas la langue française à moins d'être devenu sensible à son admirable clarté, à son élégance exquise, à cette diction simple et naturelle, qui n'exclut pas l'élévation, mais qui est surtout inséparable de l'esprit, qui appelle l'éloquence, mais qui repousse la déclamation pompeuse. — à toutes ces qualités de pensée, de forme, de timbre, d'accentuation rapide, qui font du français la langue de la diplomatie et celle des confidences, la musique bruyante des foules et le chant discret des cœurs tendres, un murmure dans l'intimité, un éclat de rire dans les salons et un tonnerre à la tribune. »

Puis, M. Gustave Cohen, s'adressant aux étudiants, ses élèves, leur a dit :

« Cette union intime de l'esthétique et de la philologie, de la synthèse et de l'analyse, j'aimerais que vous la retrouviez à chaque détour de la route que nous allons parcourir ensemble. Vous ne verrez en votre nouveau maître, ses goûts s'accordant en cela avec ses devoirs, aucun exclusivisme, aucun parti pris. Il ne lui arrivera point de mépriser la

linguistique au nom de la littérature, ni la littérature au nom de la linguistique. Il vous dira qu'il n'est pas de jugement littéraire solide qui ne soit appuyé sur une connaissance approfondie de la langue d'un auteur et de son époque, mais il s'efforcera de vous démontrer aussi qu'elle n'est pas vivante, la philologie qui ne repose pas sur la connaissance des hommes, de leurs mœurs, de leur esprit, de leur conscience collective.

.

« Mais ne vous y trompez pas. Je n'entends nullement rétablir ici la critique de l'enthousiasme, la critique par exclamation et prosopée, ce que j'appellerais volontiers la critique jaculatoire. « *Inventeur d'odes étincelantes, vous qui lancez au loin la double flèche des rimes d'or* », fait dire Catulle Mendès à la stéphanophore devant la statue de Théodore de Banville et, ayant ainsi couvert de fleurs le poète, il passe à côté de son talent qu'il étouffe sous ses guirlandes, au lieu de nous le révéler dans son habileté rythmique et son impeccable mais un peu sèche perfection.

« Avant de nous enthousiasmer sur un homme ou sur une œuvre, il importe d'établir soigneusement quel est cet homme et quelle est cette œuvre. Avant de camper en pied mon modèle, de rendre ses lignes harmonieuses et souples et les jeux de la lumière autour de son galbe, je fouille ses muscles, je reconstruis par la pensée son squelette de telle sorte que ma toile trahisse ses tendons et ses os sous leur revêtement de chair et de beauté.

« Or, savoir quel a été l'homme en réalité, la terre qui a nourri son enfance, l'école qui a fait éclore son esprit, les premières passions qui ont agité son cœur, les lectures qui ont nourri son intelligence, ses premiers contacts avec la vie, qui façonnèrent son talent, tout cela, question de fait, est matière d'histoire et doit être établi d'après le document, selon la méthode critique de l'historien.

« Où trouver les documents ? Question de bibliographie ou recherche d'archives. Quelle est la valeur du document trouvé ? Est-il authentique ? Est-il véridique ? Quelle en est la date exacte ? Question de critique, dont la solution est subordonnée à un processus rigoureux, parfaitement connu, que les historiens, les chartistes surtout, nous ont appris, et que nous n'avons plus qu'à appliquer avec adresse.

« L'œuvre étant là sous nos yeux, manuscrite ou imprimée, des questions identiques se posent. Est-elle authentique ou est-elle un faux ? Est-ce un pastiche ou est-elle vraiment attribuable à l'auteur qu'on lui assigne d'ordinaire ? L'authenticité une fois assurée, quel est le texte véritable que l'auteur, parvenu à la maturité de son talent ou de son génie, a, pour la dernière fois, revu et approuvé ?

Quelle est la version primitive ? Dans quelle mesure a-t-elle été modifiée ? Questions capitales, nécessaires à la compréhension vraie et totale d'une œuvre, et que seule la critique historique peut résoudre.

« Voici le Montaigne posthume, édité par Mademoiselle de Gournay, sa fille intellectuelle, sur les notes manuscrites de l'auteur des *Essais* ? C'est la version que j'appellerais volontiers la vulgate et que vous avez tous entre les mains. Or, ne sentez-vous pas l'intérêt prodigieux qu'il y a à conférer la dernière pensée de Montaigne aux états successifs de ce fuyant et mobile esprit ou, pour ainsi parler, le legs philosophique de ses derniers jours aux premiers testaments qu'il rédigea, encore dans la plénitude de son âge.

« Au chapitre xxiv du Livre premier des *Essais*, publiés en 1580, l'édition de 1588 n'ajoute que quelques citations, mais celle de 1595, que Montaigne avait préparée lui-même par des additions marginales sur son exemplaire, montre un auteur tout imprégné de ce Platon qu'il avait lu dans la traduction de Marsile Ficin. On y note aussi un aveu sur sa propre méthode, lequel n'est pas sans saveur : « *Je m'en vay escornifflant par-cy par-là, des livres, les sentences qui me plaisent ; non pour les garder, car je n'ai point de gardoire, mais pour les transporter en cettuy-cy ; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes, qu'en leur première place.* »

« Voici d'autre part la première ébauche des *Confessions* dans le manuscrit de Neuchâtel. Lisez cette longue introduction de douze pages, comme elle est gauche, lourde : « Mais que chaque lecteur m'imite, qu'il rentre en lui-même comme j'ai fait et qu'au fond de sa conscience, il se dise, s'il l'ose : « *Je suis meilleur que ne fut cet homme-là* ». Et voici maintenant la refaçon définitive en quelque vingt-cinq lignes. Elle est majestueuse, ramassée, puissante, éclatante comme la fanfare du Jugement Dernier, qu'elle évoque : « J'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Etre éternel. Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : « *Je fus meilleur que cet homme-là* ». Rousseau n'est plus humble et suppliant. Son orgueil grandissant, il ose penser ses péchés dans la balance même de Dieu. Sa phrase, devenue période, se fait vengeresse comme celle de Bossuet. Nierez-vous encore l'intérêt des variantes ?

« Tout cela, voyez-vous, Messieurs, est matière de critique, unique ment matière de critique et ici, pour la généalogie des familles de manuscrits, comme pour le choix des variantes, comme pour élaguer les interpopulations ou introduire des conjectures, c'est à notre aînée la

philologie classique, au *Manuel de Critique verbale* de Havet, par exemple, que nous irons demander les plus salutaires leçons.

« Mais, la biographie de l'auteur étant faite et le texte étant établi, si c'est possible, dans sa pureté primitive et tel que l'auteur l'a ou l'eût réellement accepté, notre tâche n'est pas finie.

« Nous avons à dégager l'originalité véritable d'une œuvre, à « *distinguer*, comme écrit M. Lanson, *l'individuel du collectif et l'original du traditionnel* », c'est-à-dire à faire le départ de ce qui est conforme au genre, au style moyen d'une époque et de ce qui est l'apport du génie.

« La tragédie avant Corneille est une formule déjà constituée par les nombreux essais qui ont précédé et les polémiques théoriques qui ont accueilli et favorisé l'éclosion des œuvres. Il faut dégager la part de Corneille dans l'épanouissement du genre.

« De plus il est nécessaire de distinguer l'invention propre de l'auteur de ses emprunts à ses prédécesseurs. C'est ce qu'on appelle la recherche des sources. Recherche difficile, délicate, qui exige autant de patience et d'érudition que de goût et de discernement, mais recherche nécessaire, car nous voulons que notre admiration soit éclairée et nous ne nous soucions pas de louer un écrivain de l'invention qui appartient à autrui.

« C'est affaire de justice que de rendre grâce à Cyrano de la scène qui nous égaye dans Molière, puisque *les Fourberies de Scapin* la tiennent du *Pédant joué*. Je ne veux pas féliciter Montaigne d'une profondeur qui appartient à Sénèque.

« Si Rabelais raconte l'histoire du mouton jeté à la mer par Panurge et que suivent à la file toutes les autres « *âmes moutonnières* », symbole à jamais durable de l'esprit d'imitation et de l'instinct grégaire des foules, j'entends ne pas vanter le curé de Meudon pour le trait que, selon M. Plattard, il prit à Folengo, mais comparer avec soin les deux récits, et, ayant vu combien celui de Rabelais a plus de mouvement, de vivacité, combien le dialogue entre Panurge et le marchand a de verve dramatique, je saurai véritablement que le conteur français est supérieur à son modèle italien et j'aurai contribué à étudier l'art d'un des plus grands fondateurs de la prose française et d'un des premiers stylistes de notre langue.

« Ne croyez pas que mon admiration en puisse être diminuée. J'apprendrai par mille autres exemples analogues que ce n'est pas toujours dans l'invention mais dans le traitement d'une invention que se manifeste le génie. Du même marbre arraché au même sol est faite la statue de Michel-Ange et la banale pleureuse du Campo Santo.

« Mais qu'on ne s'égare point. Que la recherche des sources, l'établissement des variantes, des corrections, des premiers états d'une œuvre,

la mise au jour des mille brouillons informes que l'écrivain a rejetés comme indignes de lui, la collection des petits faits, des menues aventures sentimentales ou sensuelles de sa vie, ne nous fasse pas oublier *l'œuvre et l'écrivain*.

« Qu'importe que Flaubert, « âgé de cinquante-huit ans », se soit « fracturé la malléole externe » ! Qu'importe que Frédérika ait eu un enfant plus ou moins naturel et que cet enfant figure ou non parmi les œuvres de Goethe ! Qu'importe qu'un petit os du métacarpe de Jean-Jacques Rousseau soit enterré à Ermenonville, comme il résulte d'une polémique récente, tandis que le reste de son squelette est enfermé au Panthéon ; laissons donc à l'éternel inquiet au moins la paix de son cercueil !

« Ce sont là les excès de l'histoire littéraire et qu'on veuille bien remarquer que ceux qui s'en rendent coupables sont moins ces universitaires souvent décriés, que les francs-tireurs de l'érudition, les fureteurs de papiers inédits qui mettent au jour des fragments souvent insignifiants ou odieux que la volonté de l'homme de lettres était de laisser à jamais dans l'ombre.

« *Retournons au texte*, voilà la bonne doctrine. Les études préparatoires une fois faites, soumettons-le à l'épreuve d'une lecture en quelque sorte vierge et naïve, pour l'entendre véritablement et en ressentir l'impression dans sa plénitude.

« Repenser et ressentir une œuvre, telle doit être notre formule.

« *Nous ne menaçons pas*, a écrit aussi M. Lanson, *la volupté du lecteur qui ne demande à la littérature qu'une récréation délicate, où l'esprit s'affine et se nourrit. Il faut que nous soyons d'abord ce lecteur-là, que nous le redevenions à tout moment.* »

« J'irai même plus loin et je dirai : « Ne soyons pas seulement le lecteur intelligent, soyons aussi le lecteur *sensible*. »

« A propos d'œuvres qui, le plus souvent, visent à provoquer l'émotion, il est naturel que celle-ci ait sa part dans notre jugement. Pourvu qu'elle ne soit viciée dans son essence, ni par les passions politiques, ni par une foi religieuse exclusive, pourvu aussi qu'elle sache se faire assez générale et se dégager des contingences personnelles, notre sensibilité éclairée est l'instrument le plus fin, le plus délicat qui soit au monde.

« C'est une méthode aussi que l'intuition ou connaissance irrationnelle et directe de la réalité, surtout s'il s'agit de la vie et des impressions qu'elle produit sur nous. Les poètes le savent bien et il n'est pas rare que l'intuition spontanée des plus grands d'entre eux serve plus à la connaissance de l'univers que l'effort trop conscient et trop volontairement philosophique d'un Lucrèce ou d'un Sully-Prudhomme. Et les philosophes ne l'ignorent pas non plus, puisque l'un d'entre eux.

et non des moindres, a, de nos jours, fondé tout un système sur cette intuition directe de la vie.

« Sachons donc, à certaines heures, oublier notre science et notre méthode et n'être plus que le miroir limpide où l'œuvre belle, avec la variété de ses couleurs et le flottement indistinct de ses contours, vient se réfléchir dans notre solitude. Observons les déformations étranges ou gracieuses que le souffle du dehors peut lui faire prendre. Regardons cette image de toute la puissance de notre regard intérieur et que cette contemplation prenne, elle aussi, sa place dans notre jugement esthétique... »

En vérité, on ne saurait mieux dire, et j'engage fortement les étudiants de nos universités à lire et à méditer ce substantiel discours.

M. E. RENART, libraire-expert, 2, rue de Lorraine, à Maisons-Alfort (Seine), vient de faire paraître un *Supplément* aux divers Répertoires de Collectionneurs français et aux Listes d'amateurs étrangers qu'il publie depuis 1893.

Cette nouvelle publication forme un volume de 600 pages contenant environ 8.500 adresses d'amateurs, dont plus de 2.450 adresses de collectionneurs américains et 1.300 adresses de commerçants en antiquités de tous genres et de toutes nationalités.

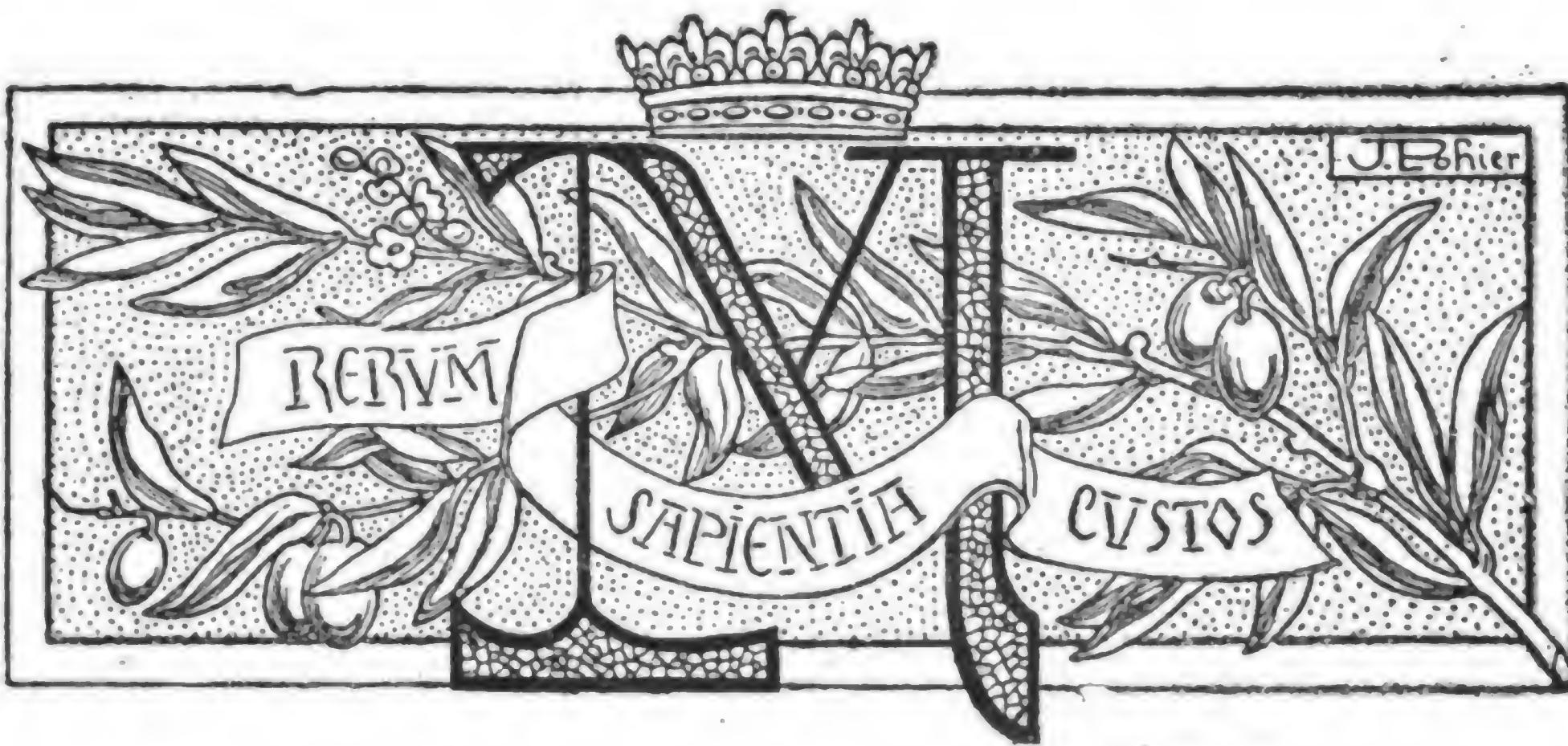
La nature des collections étant indiquée par des signes figuratifs, dispense le lecteur de la connaissance de la langue française.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

AVIS A NOS LECTEURS

Nous terminerons dans notre prochain numéro le tome IV des Œuvres françaises de Joachim du Bellay et nous commencerons immédiatement après la publication de ses Œuvres latines, avec la traduction française en regard.

Le gérant : LÉON SÉCHÉ.



LE MARÉCHAL DE SAINT-PAUL

et le Duc de Nevers

I

LA LIGUE

Aux environs de juin 1584, dans une maison proche de Nancy, appartenant au sieur de Bassompierre, se réunissaient avec le duc de Lorraine, Charles III, les ducs de Guise, de Mayenne, de Nevers, le cardinal de Guise, le baron de Seneçai et d'autres personnages moins considérables ; il y avait aussi des agents du roi d'Espagne.

Le duc de Guise représenta la situation ; Henri III laissait le gouvernement à la disposition des mignons, le peuple était épuisé, les protestants étaient prêts à se lever ; en outre, le duc d'Anjou allait mourir. C'était le dernier frère de Henri III, le seul fils survivant de Henri II et de Catherine de Médicis, le dernier descendant des Valois ; sa mort laissait l'héritage du trône au roi de Navarre, au chef des Huguenots. Il était temps, grand temps d'employer, de faire agir cette ligue existante de-

puis huit ans et peu utile jusqu'alors ; c'était le moment de soulever les peuples, d'en finir avec l'oppression de la royauté, la tyrannie des favoris, l'insolence des protestants.

Tous étaient d'accord ; le duc de Lorraine, qui, probablement, entrevoyait d'autres destinées, proposait même son fils, le marquis de Pont, comme chef de la ligue ; le marquis de Pont était né de son union avec Claude de France, la sœur de Henri III, il était par conséquent le seul petit-fils de la famille actuellement régnante ; mais le duc de Guise n'était pas homme à abandonner ce titre, ni cette direction. La révolte est décidée, et de suite on prépare le soulèvement des provinces ; elles allaient répondre en masse à l'appel des princes lorrains.

En effet l'anarchie est à son comble ; depuis plusieurs années, les massacres se perpétuent, leur horreur devient familière, leur épouvante une habitude ; protestants et catholiques exterminent, pillent et brûlent.

« Nul ne fait cruauté en la rendant, les premières s'appellent cruautés, les secondes justice », écrit Montluc. « Nous avons juste raison de bruler le pays de celui qui nous a bruslé entièrement tout le nostre, écrit La Noue, le Bayard huguenot, et quand ceux-ci ne feroient que cella, toujours seroyt ung moien de diversion. »

Le Nord et le Midi se heurtent et s'entretuent ; Condé, Coligny, Henri de Navarre appellent les Allemands et les Anglais ; les Guise appellent les Espagnols et les Italiens. La France devient le champ de bataille où va combattre l'étranger ; le génie français se divise, se morcelle, s'éteint, il va disparaître de la scène du monde.

En 1584, à la mort du duc d'Anjou, la situation s'aggrave si possible, cette longue crise touche à son point culminant. Henri III n'a pas d'héritier direct, la race des Valois s'éteint ; seule de tous les enfants de Catherine, la duchesse de Lorraine a été mère, la vieille reine va concevoir l'espoir chimérique de voir régner son petit-fils, le marquis de Pont.

Mais le conflit est définitif, le roi prochain doit être un roi protestant, Henri IV, le peuple n'en veut pas.

Depuis trente ans, on combat, on se terrorise, on se décime ; la lutte va cependant reprendre plus violente, plus impitoyable, à la guerre civile la peste se joint ; ce sont des temps atroces.

Les champs sont en friches, les paysans meurent par troupeaux ; c'est l'incertitude quotidienne, la mort à chaque pas, les cruautés sans nom, les sauvageries ricanantes d'une soldatesque effrénée ; tant mieux quand la bête humaine lâchée se livre aux seuls excès de la violence, du meurtre et du pillage et quand elle n'ajoute pas à sa brutalité les raffinements voulus des lentes tortures, les sacrilèges réfléchis, la jouissance infâme des supplices ignobles.

« On cherchait partout à prendre son ennemi à son avantage et on le tuait, l'assassinat avait remplacé le duel, le peuple était mangé et rongé jusqu'aux os, en la campagne par les gens de guerre et aux villes par nouveaux offices, impôts et subsides. Tout était permis en ce temps. Il n'y avait plus de vérité, plus de miséricorde et la science de Dieu n'était plus sur la terre » (L'Estoile).

Cette anarchie, cette misère, cette lutte désespérée, les prédications des moines et des prêtres, la terreur de voir anéantir la religion, détermine dans les pays catholiques le mouvement populaire et religieux, qui va marcher avec la ligue.

La paix de Beaulieu, qui démembre la France, la mort du duc d'Anjou, mettent le comble à l'exaspération, amènent la déclaration publique de la Ligue.

La Lorraine est prête, Guise soulève la Champagne, Aumale la Picardie, d'Elbeuf la Normandie, Mercœur la Bretagne ; Paris, la Sorbonne, Lyon, Bourges, Orléans, Rouen, Angers, Reims, Soissons, Péronne, Amiens, Abbeville, Caen, Dijon, se déclarent ligueuses.

Les Guise, qui ont créé l'Union, voient le flot monter et s'enfler, gagner les provinces, emporter Paris, emporter le roi ; la force, qu'ils ont déchaînée, dépasse leurs espérances.

Mais une ville, une principauté, un petit territoire, gêne particulièrement le duc de Lorraine et ses cousins de Guise, cette ville qui depuis longtemps excite leurs convoitises, c'est Sedan.

Cette principauté indépendante occupe la Meuse aussitôt Verdun ; elle coupe la route entre la Lorraine et la Champagne gouvernement des Guise, nuit aux communications ; elle peut d'autre part servir de passage aux troupes allemandes.

Enfin c'est un nid de huguenots, c'est la ville refuge des protestants en fuite, une petite Genève ; Catherine de Bourbon, femme énergique et zélée protestante, y gouverne ; elle a livré les églises aux pasteurs, s'est emparée des biens ecclésiastiques, les a donnés aux temples.

Bientôt Théodore de Beze, Duplessis-Mornay apporteront à la principauté l'appui de leur éloquence et de leur savoir. La Noue, dit bras de fer, Henri de la Tour, capitaines habiles et protestants convaincus, la défendront avec tout leur courage et toute leur science militaire ; eux aussi vont attaquer et combattre.

Cette ville est pour la Lorraine, comme pour les Guise, un danger constant, une menace, un défi ; dans la grande lutte, elle sera une gêne qui les empêchera d'avoir le geste libre, une entrave à leur marche ascendante ; il faut donc la rendre impuissante. C'est la première préoccupation de Charles III et de Henri de Guise, c'est contre elle d'abord qu'ils vont porter leurs efforts communs.

Mais comme le Balafré ne peut s'immobiliser sur la Meuse, que d'autres intérêts l'appellent, qu'il doit être partout ; il lui faut choisir un homme, quelqu'un qui le supplée et le remplace, quelqu'un, qui réunisse les qualités de bravoure, d'audace, d'intelligence et de fidélité nécessaires.

Son choix s'arrête sur un petit gentilhomme de Brie, Antoine de Saint-Paul ; il est bon. D'un courage indiscuté, d'une intelligence certaine, d'une endurance connue, d'une valeur militaire éprouvée, ce capitaine est dans la dépendance absolue de la

famille de Lorraine, c'est d'elle qu'il tient son commandement, les fonds qu'il peut espérer, elle est sa raison d'être, il est sa créature.

Du reste, nous pouvons ajouter qu'il n'entendait pas nier sa dette de reconnaissance et qu'il était au surplus convaincu de l'excellence d'une cause, qu'il confondait avec celle du catholicisme, dont il était un fidèle croyant.

Il était donc l'homme nécessaire dans la circonstance, il devait longtemps justifier ce choix et cette confiance (1).

II

LES BARRICADES

Saint-Paul allait trouver bien des ennemis en face de lui et non des moindres ; le comte de Grandpré et tous les siens, Yvernaumont, Dinteville, gouverneur de Châlons; Lavieuville, gouverneur de Mézières, mais surtout les princes de Sedan et le duc de Nevers.

Ce dernier sera son adversaire irréconciliable et nous les verrons combattre jusqu'au dernier moment ; la correspondance du grand seigneur nous dira et redira, sous mille formes, la haine et le dépit, que lui inspire ce petit soldat de fortune. Prince italien, Louis de Gonzague duc de Nevers et de Rethel était le troisième fils de Frédéric de Gonzague, duc souverain de Mantoue et de Marguerite Paléologue ; son mariage, l'avait placé

(1) Antoine de Saint-Paul était fils de Antoine de Saint-Paul, seigneur de Villers-Templeux en Brie, et de Jeanne de Pradines.

Il épouse Gabrielle de Poisieux, fille de Michel de Poisieux baron d'Anglure et de Catherine d'O.

Celle-ci était fille de Charles d'O et de Jacqueline Gérard (elle épousa en seconde nocces, Robert de Vieuville, gouverneur de Mézières).

Gabrielle de Poisieux avait deux sœurs.

Isabelle qui épouse Antoine de Drac, seigneur de Beaulieu.

Diane qui épouse René du Plessis-Chatillon, baron de Courcières.

Les de Poisieux portaient : de gueule à la face d'argent mise à la place du chef et deux chevrons de même en pointe. (O. DE GOURGEAULT, *Revue de Champagne et de Brie.*)

parmi les plus riches seigneurs de France, il avait épousé Henriette de Clèves, qui lui avait apporté les duchés de Nevers et de Rethel ; de plus il se trouvait être par ce mariage le beau frère du Balafré, Henri, duc de Guise, et du prince de Condé.

Il saura demeurer dans cette époque de fourberie, de galanterie et d'assassinat, l'Italien intelligent, adroit, ne quittant pas le chemin de la fortune. Il saura constamment s'attacher les bonnes grâces royales et avec une souplesse vraiment remarquable, suivre à travers les fluctuations d'une politique déconcertante la seule voie, qui offrait toute sûreté à son intérêt et à son ambition. Il sera du conseil de Catherine de Médicis, il sera de ceux qui prépareront la Saint-Barthélemy, et nous le voyons près de Nancy en 1584, avec le duc de Lorraine et le duc de Guise, son beau-frère, organiser la ligue et préparer le soulèvement des provinces. Il ne restera pas longtemps de l'Union, il tourne, il se rallie au roi, il suit Henri III, et les deux beaux frères vont être adversaires.

Saint-Paul, dont la principale mission est de ruiner la principauté de Sedan et d'occuper la Champagne, va bientôt s'emparer du Rethelois, confisquer le duché de Gonzague et ce dernier ne pourra pas le reprendre, tant que le chef ligueur sera vivant.

Mais on exécute d'abord les décisions prises, lors de la conférence tenue dans la petite maison du sieur de Bassompierre, et surtout celle qui tient le plus à cœur à Charles III et à ses cousins ; on concentre tous les efforts contre Sedan.

Avec le duc de Guise, Saint-Paul surprend Verdun et se porte à Mouzon à quelques lieues de Sedan. La principauté est envahie, et Saint-Paul commence le pillage des villages, des récoltes, des bestiaux ; ceux qui le peuvent se réfugient dans la ville, les autres dans les bois ; les ligueurs sont maîtres de la campagne, il ne reste plus au prince souverain, Guillaume Robert, duc de Bouillon, qu'un poste fortifié à Douzy, le 25 février 1586, Saint-Paul le surprend et l'enlève vers trois heures du

matin. Ruinée, sans secours, sans communications avec personne, la principauté tombe alors dans la misère la plus effrayante, puis survient la peste qui ne connaît ni vainqueurs, ni vaincus.

Le duc de Lorraine déclare le duc de Bouillon, Guillaume Robert, déchu de son fief et fait assiéger Jametz, seule ville, qui avec Sedan reste encore à ce prince ; Schélandre va la défendre pendant 14 mois.

Mais pendant que la victoire semble sur toute la Meuse sourire aux ligueurs, la lutte s'élargit ; Henri de Navarre s'avance, venant du Midi ; les Allemands descendent du Nord ; ils vont au devant les uns des autres. L'armée de Henri III, sous les ordres de Joyeuse, est battue à Coutras (octobre 1587) ; les Allemands, que le duc de Bouillon a rejoints, traversent l'Alsace, gagnent la Bourgogne, atteignent le nord de la Loire, la France est envahie, le danger est immense ; quand le duc de Guise accourt avec un petit nombre de cavaliers, et quelques hommes à pied que commande Saint-Paul. Il rencontre les Allemands, les attaque et les bat à Vimory et à Aulneau (novembre 1587). Saint-Paul, qui conduisait les arquebusiers, les entraîne superbement, ses troupes plient, il les exhorte, les ramène, enlève les barricades allemandes ; c'est bien le soldat de hasard, que la guerre consacre, que les événements mettent en relief, que la bravoure, le sang-froid, l'initiative et l'esprit de décision désignent à Guise. Sa renommée se justifie, s'établit, elle s'impose aux troupes ; elle va naturellement s'imposer aux Guises ; de simple capitaine, il va devenir un de leurs chefs fidèles, un de leurs alliés puissants, une de leurs forces. Il va devenir aussi leur ami, leur confident, leur familier.

Après avoir poursuivi les Allemands jusqu'à Genève, Henri de Guise retourne à Nancy continuer avec le duc de Lorraine la conversation commencée trois ans auparavant, dans la petite maison du sieur de Bassompierre. Quel chemin parcouru depuis, et que n'osera-t-on pas ? On lance un manifeste et on décide plus

que jamais de s'emparer des états du duc de Bouillon, prince de Sedan.

L'occasion est unique ; vaincu d'Aulneau, le duc de Bouillon, Guillaume Robert, s'est enfui à Genève presque seul ; son frère, le comte de la Mark, est mort de fatigue ; lui-même s'éteint (le 1^{er} janvier 1588) à 25 ans, il ne reste plus comme héritière de la principauté envahie, décimée et saccagée, qu'une enfant de 14 ans, la princesse Charlotte. Mais de quelles convoitises cette princesse et son héritage ne seront-ils pas l'objet ? le duc de Lorraine y pensera pour son fils, le marquis de Pont ; le duc de Guise les désirera pour le sien, le prince de Joinville, et ce sera Henri IV qui, plus tard, la mariera.

En tous cas, au milieu de toutes ces ruines, Sedan résiste ; il reste malgré tout, en même temps que le refuge des protestants fugitifs, le chemin par où peuvent passer les reitres de Casimir, la menace constante d'où peut, à tout instant, venir le renfort inattendu, l'attaque soudaine ; bientôt La Noue y viendra commander, relever les courages, organiser la défense.

La victoire de Henri de Guise avait enthousiasmé les pays catholiques, il devient le libérateur, le sauveur envoyé par Dieu ; sa renommée grandit encore ; elle grandit de toute la comparaison, qui s'impose avec la défaite de Joyeuse, le beau frère du roi ; elle grandit de tous les succès déjà remportés par son père mort, le grand François de Guise, il hérite de sa gloire ; le prince est de plus doué de tous les dons de la nature, grand, beau, élégant et brave, il a l'audace et le geste, le mot et le sourire (auprès de lui les autres princes sont peuple).

C'est le roi qui est le vrai vaincu, vaincu des huguenots, vaincu de la ligue, il se rend aussitôt à Paris, son entrée est saluée par les cris : « Saül en a tué mille, David en a tué dix mille », et la Sorbonne décide qu'on peut ôter le gouvernement aux princes, qu'on ne trouve pas tels qu'il faut, comme l'administration aux tuteurs qu'on tient pour suspects.

Henri III sentait autour de lui le vide se faire, son pouvoir chanceler ; les huguenots maîtres du Midi, les Guise maîtres du Nord, Paris bouillonnant et prêt à la révolte. Le roi prend peur, défend aux Lorrains de venir à Paris, s'apprête à cantonner 4.000 Suisses et plusieurs compagnies de gardes dans les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin, c'est l'acte qui va tout déchaîner.

Saint-Paul sera non seulement un des spectateurs, mais un des acteurs. (Il jure qu'on ne jouera pas la partie sans lui.)

Il va suivre partout le duc Henri, il sera son confident, son conseiller, il sera celui qui tout à l'heure par son intelligent courage, son habileté, son audacieux à-propos, aidera le Balafré, le sauvera peut-être, fera en tous cas hésiter le roi et troublera son entourage.

Malgré la défense du roi, le duc de Guise appelé par les seize, quitte Soissons (le 1^{er} mars 1588), après s'être fait recommander aux prières des couvents de la ville, le lendemain matin, il entre dans Paris par la porte Saint-Martin.

L'accueil enthousiaste, de la rue, où descend en personne sa sœur la duchesse de Montpensier, la fièvre de cette journée ont été maintes fois racontés.

Saint-Paul est auprès de lui, il assiste aux ovations ardentes, aux cris de joie, au délire d'un peuple entier.

Le duc se rend d'abord auprès de Catherine de Médicis, en son hôtel, aujourd'hui la halle aux blés, il semble n'avoir pas osé affronter d'abord le Louvre et la colère du roi, et l'impression, qui domine ces journées, sera que le Balafré a perdu l'occasion, qu'il a manqué d'audace.

Au lieu de se confier au flot populaire, de se laisser emporter par lui, il va, au contraire, calmer son effervescence ; il semble croire que son heure n'est pas venue, enfin il laisse échapper le roi.

Catherine a prévenu son fils et quand Henri de Guise se dirige vers le Louvre ; dans le cabinet du roi, on délibère sur les moyens de le tuer.

Vêtu d'un pourpoint de damas blanc, chaussé de bottines de buffle, la taille cambrée, les cheveux blonds et bouclés, les yeux perçants, il marche tête nue, près de la chaise de la reine-mère, sa balafre souligne son air martial, les ovations de la foule touchent au délire, on le vénère comme un saint, on veut baiser ses habits, on l'accueille « comme un Messie » nous dit Saint-Paul.

Ce même Saint-Paul, entré avec lui dans Paris, ne le quitte pas d'un pas, il est avec lui dans la rue, il est avec lui au Louvre, il est avec lui chez le roi, il couche à l'hôtel de Guise, dans la chambre, qui est immédiatement au-dessus de celle du duc, il est son ombre.

Il va vivre, comme son prince, des heures inoubliables de popularité grisante, ces heures, où Guise tient entre ses mains la destinée du pays ; Paris, la capitale, est à ses pieds, à sa dévotion, le roi est son prisonnier ; Saint-Paul vivra le même vertige, participera aux mêmes audaces, aux mêmes actes de bravoure, d'impertinence, de provocation.

Avec le duc, seul, sans armes, il traversera la cour du Louvre, entre deux haies de soldats, entre les archers de la salle et les quarante cinq de Gascogne, au milieu de la foule des courtisans.

Il verra la stupéfaction que cause cette entrée chez le roi, l'entrée d'un chef ennemi, d'un chef rebelle, venu à Paris contre l'ordre royal, d'un chef que la capitale acclame et acclame frénétiquement, du chef de la ligue plus puissant que le roi.

Il sera, comme tous les assistants, envahi par cette appréhension du drame prochain, il sentira passer le souffle mortel dans le silence tragique qui se fera sur le passage de son maître.

Il se rendra compte que le Balafré joue sa vie sur un coup d'audace, sur cette visite au Louvre qui ne trompe personne, qui n'est nullement la visite déférente d'un courtisan, mais le défi d'un adversaire qui semble dire : « On n'osera pas ».

Aussi quand Henri de Guise sera dans le cabinet d'Henri III, Saint-Paul alors, sentant l'immense danger que court son maître,

sentant que l'ordre d'arrestation ou de mort menace d'un instant à l'autre, voudra faire croire le duc mieux accompagné ; on ne peut pas admettre en effet tant d'audace, ni tant d'imprudence on ne peut pas supposer que le duc soit venu seul, on le croit suivi, gardé, surveillé, et pour enlever le doute qui plane à ce sujet, tenir en respect la vengeance royale qui se déchaînera avec d'autant plus de vigueur et de brutalité, qu'elle sentira moins de résistance et qu'elle saura les représailles plus éloignées. Saint-Paul dira aux seigneurs de l'antichambre : « Vous nous tenez pour peu advisez de penser, que nous soyons venu en si petite compagnie, que nous n'ayons plus de 1.200 soldats en ceste ville, sans comprendre mon régiment, qui n'est esloigné que de quatre lieues d'ici. — Aussy seroit, lui répond-on, s'embarquer sans biscuit, que de se rendre au filet, sans avoir de quoy le rompre. »

L'entrevue fut relativement courte, Guise est reçu dans la chambre de la reine Louise de Vaudemont, alors alitée, le roi ne peut dompter sa colère. Ses premiers mots furent : « Qui vous amène ici ? »

Mais le rapport qu'on lui fait des propos de Saint-Paul, qui est là dans la chambre attenante, les mots chuchottés par la reine-mère qui le met au courant de l'enthousiasme de Paris, et de l'effervescence populaire, le font hésiter sur le parti à prendre, il se maîtrise et dans l'incertitude, laisse se retirer le duc, qui sort, comme il est entré, sans que personne de la Cour n'ose l'accompagner, dans le même silencieux étonnement, lourd de haine, gros de menace, pour revenir dans la rue trouver la même foule qui l'attend aussi bruyante, aussi follement ardente.

Puis ce sont les faits connus : l'édit du roi ordonnant vainement à toute personne non domiciliée à Paris de quitter la capitale sur le champ.

Guise qui de son hôtel, faubourg Saint-Antoine retourne au Louvre, mais cette fois accompagné de 400 gentilshommes bien plastronnés et armés sous leurs manteaux.

L'entrée des 4.000 Suissés que le roi va recevoir lui-même en personne, à la porte Saint-Honoré et qui vont occuper le cimetière des Innocents, la place de la Grève, le Marché neuf, le Petit-Pont et le pont Saint-Michel. Enfin, le tocsin qui sonne à toutes les églises, les chaînes des rues qui se tendent. On empile derrière tonneaux et pavés, les barricades s'élèvent à vue d'œil, jusqu'à trente pas du Louvre ; les troupes royales sont cernées sur la place ; le roi est à la merci de Guise. Celui-ci, sans être accompagné, en simple pourpoint, sans armes, descend dans la rue, apaise la foule ; il s'en va sauver le reste des gardes françaises et charge Saint-Paul de les ramener à leur maître, d'exécuter pour lui cette outrageante générosité.

Seule, Catherine ne désespère pas, ne s'avoue pas vaincue ; elle multiplie ses négociations, elle est la seule qui agisse. C'est elle qui va permettre au roi de quitter Paris. Elle se fait à nouveau conduire à l'hôtel de Guise, on porte sa chaise au-dessus des barricades ; elle arrive vers quatre heures, elle trouve le Balafré, elle discute, supplie, promet, négocie, semble céder sur toutes choses, mais elle reprend et discute encore, prolonge l'entretien, gagne du temps, si bien qu'elle donne à son fils la possibilité de prendre ses ultimes dispositions et quand le duc comprend enfin, quand prévenu par Maineville il s'écrie : « Madame, pendant que Votre Majesté m'amuse ici, le roi s'en va de Paris pour me poursuivre et me perdre ». Henri III équipé en hâte, son éperon à l'envers, sort par la Porte Neuve, prend la route de Saint-Cloud, et va se réfugier à Chartres, jurant de ne rentrer à Paris que par la brèche.

Il n'y rentrera pas ; le premier roi, que cette même Porte Neuve verra passer, sera Henri IV.

Guise reste le roi de Paris, mais il ne retrouvera plus une telle occasion, l'astucieuse Catherine a pu cette fois encore permettre à son fils de s'échapper, on va recommencer les négociations, on se retrouvera à Blois. C'est là que le roi Henri III, reprenant dans le cabinet du Château la conversation interrompue au Louvre, décidera l'assassinat du Balafré.

III

BLOIS. — MORT DU BALAFRÉ.

Les quelques mois qui suivent se passent en négociations, le roi cède aux Guise sur tous les points et les Etats généraux se réunissent à Blois à la fin de l'année.

Les présidents des trois ordres appartiennent aux Guise, le cardinal de Lorraine, Brissac le héros des Barricades, La Chapelle Marteau prévôt de Paris, tous les Guise sont là, escortés de leurs amis, le Balafré, suivi du fidèle Saint-Paul, qui ne le quitte pas d'un pas.

Ce qui fait dire méchamment au duc de Nevers : « Il est bien vrai que le régiment de Saint-Paul, maître de camp de l'Union, alla paisiblement audit Poitou, mais luy n'y voulut aucunement d'aller, aimant mieux se seoir à la table au bout près de M. de Guise et demeurer à Blois ainsi que firent tant d'autres de l'Union qui y étaient, parce qu'ils attendaient la prise de la personne du roi, qui leur était beaucoup plus en affection que la guerre contre les huguenots ».

Ceci n'est que la boutade d'un ennemi rancunier ; mais comment se fait-il que Saint-Paul si habile, si bon politique à Paris, ne devine pas la situation à Blois, ne voie pas monter l'orage, se laisse comme son maître tromper et endormir ? Comment se fait-il qu'il puisse le quitter sans appréhension ? quelle idée ou plutôt quelle superbe confiance en l'audace du Balafré, en son autorité, en sa présomption souriante a pu ainsi l'aveugler étrangement ? Comment Saint-Paul peut-il consentir à quitter Blois et Henri de Guise, à laisser celui-ci seul en face d'Henri III ?

Il est vrai que tout semblait devoir entretenir sa quiétude, l'enthousiasme de Paris, la veulerie du roi, cédant sur tous les points, la présence des ligueurs en majorité aux états généraux, l'audace inouïe, irréalisable, que demande l'exécution d'un acte tel que l'assassinat de Guise.

L'étreinte se resserre autour du roi, on parle tout haut de créer Guise connétable, d'enfermer le dernier Valois dans un couvent. A Paris la duchesse de Montpensier se promène avec les fameux ciseaux d'or qui doivent le tonsurer.

Mais la rage impuissante d'Henri III va croissante, comme tous les faibles, il court aux extrémités ; au Louvre il n'a osé ni frapper, ni arrêter ; il reste rongé d'hésitation, maintenu par sa mère qui déconseille l'assassinat, poussé par la jalousie des courtisans qui sont prêts à toutes les exécutions.

A quelle pensée obéit la vieille reine ? à une prudence politique ? à son affection pour Guise ? à l'espoir de ménager le trône à son petit-fils, le marquis de Pont, fils de sa fille la duchesse de Lorraine ?

Henri III ne la consulte plus, il échappe à son influence. Du reste la reine mère a 69 ans, elle a la goutte, elle est couchée ; celle qui fut Catherine de Médicis, cette experte manieuse des passions et des vanités, la patiente négociatrice, garde le lit et la chambre, elle ne jouera plus aucun rôle dans le drame.

Le roi dresse son piège, il fait le vide autour des princes lorrains, la noblesse qui leur est fidèle est éloignée sous différents prétextes.

Saint-Paul est l'un des premiers désigné par la suspicion royale ; on n'a pas oublié les journées des Barricades et son rôle au Louvre.

Le prétexte trouvé est bien pauvre, mais il réussit cependant Saint-Paul est envoyé auprès de la duchesse de Bouillon, chargé d'une négociation ; on espère « que sa grande ennemye ne le laissera pas échapper de ses mains, car la haine invétérée que ceux de Sedan ont contre lui, fera, sans attendre plus grand commandement, mettre fin à sa vie ».

L'étrangeté de ce choix n'étonnera pas Saint-Paul, il partira, il partira gagné par la belle confiance d'Henri de Guise, il partira, sans penser qu'il va chez un adversaire, dont il a ruiné la principauté ; il semble que des forces obscures emportent les

gens vers leurs destins et paralysent leur clairvoyance pour les sûrement conduire vers le triomphe ou la mort.

C'est seulement quand il sera arrivé en Champagne, que le soupçon pénétrera dans son esprit, il n'attendra pas la fin des pourparlers ; n'étant plus sur place, dans la foule, dans la fièvre des débats, le doute va naître, l'inquiétude grandir.

Il se souvient des avis donnés, des craintes sourdes, des bruits qui couvent, des méfiances qui circulent ; les prétextes à l'aide desquels on le retient, les réponses qu'on ajourne, lui font pressentir la terrible vérité ; il n'y tient plus, il n'attend pas davantage, il part ; il gagne Paris ; il y apprendra l'assassinat des princes.

« Prévoyant, écrit son gendre de Montbeton, que la longueur en laquelle on le tirait, tendait à quelque pernicieux dessein, s'en partit peu de jours avant la mort desdits princes et arriva à Paris où, peu après, on eut certaines nouvelles du décès des deux frères. »

Pendant ce temps, à Blois, la tragédie s'est déroulée. Tout le monde, cependant, appréhendait le drame ; les avertissements arrivaient de toutes parts ; mots griffonnés à la hâte, paroles murmurées à l'oreille, gestes muets ; mais rien ne devait arrêter Guise ; et c'est de sa même belle allure que, le 23 décembre 1588, au matin, il montera l'escalier du château, traversera les antichambres, arrivera au cabinet du roi.

C'est là que les gardes attendent, tandis qu'Henri III entend la messe ; là qu'ils poignent leur victime, le héros catholique qui s'en va tomber près du lit royal en criant : « Mon Dieu, miséricorde ! »

Cette mort va retentir dans le monde comme un coup de tonnerre ; la ligue exaspérée conquiert une nouvelle force ; Paris, les villes du Nord se soulèvent.

Autour du roi tout est confusion, une partie de ses gardes passent aux ligueurs ; le duc de Nevers, reflet de la stupeur générale, arrive de la Gamache, presque totalement abandonné

des siens, hésitant sur le parti à prendre ; bientôt il se retirera à Nevers pour réfléchir.

Le roi aura beau poursuivre son œuvre de brutalité audacieuse, profiter du désarroi subit que cause le meurtre, faire hallebarder le cardinal de Lorraine, emprisonner la mère des Guise, Anne d'Este, le duc d'Elbeuf, le prince de Joinville, le duc de Nemours, le primat de Lyon, Brissac, Bois-Dauphin ; son prestige tombe, il n'est plus qu'une ombre de roi, que guette un meurtre prochain.

Le duc de Mayenne, frère de Henri de Guise, est nommé lieutenant général du royaume ; on supprime le nom du roi de tous les arrêtés ; la Sorbonne déclare le peuple délié du serment vis-à-vis de Henri III et l'autorise à s'armer contre lui. De jour et de nuit, des processions blanches sillonnent Paris et les grandes villes ; l'une d'elles réunit dans la capitale cent mille personnes qui, portant des cierges allumés, les éteignent en criant : « Dieu, éteignez ainsi la race des Valois ! »

Henri III doit s'allier avec Henri de Navarre ; ils se rejoignent à Plessis-les-Tours et marchent sur Paris ; (le 18 mai 1589 le Béarnais écrivait à la belle Corisande : « Il y a cinq mois, on nous condamnait comme hérétiques et comme indignes de succéder à la couronne, j'en suis asteur le principal pilier ». (1)

(1) « Après le coup de Blois, écrira La Noue, le 7 février 1589, les prescheurs des villes excitent le peuple non seulement à médire, mais à maudire le roi et c'est chose horrible de ce qu'il dit, comme si les conjurations estoyent sans crime et lui criminel... Et plusieurs ligueurs nous ont dit, qu'ils se accomoderoient plustot avecques nous qu'avecques luy, tant ils sont passionnez ».

IV

ST-PAUL LIEUTENANT GÉNÉRAL AU GOUVERNEMENT DE CHAMPAGNE.

Revenu de Sedan, l'esprit plein de soupçons, « prévoyant quelque pernicieux dessein » Saint-Paul a appris à Paris l'assassinat des Princes. Mais les survivants de la famille savent de quelle confiance le Balafré l'honorait ; ils connaissent sa bravoure, sa prudence, sa fidélité ; ils vont lui confier la double et délicate mission de conduire leurs enfants à Saint-Dizier et d'aller obtenir l'aide du duc de Lorraine.

Il sera à la hauteur des circonstances si inattendues, si tragiques soient-elles ; celles-ci vont, comme un torrent irrésistible le porter au sommet des honneurs. Henri III, lui-même, ne l'a-t-il pas distingué ? N'a-t-il pas au lendemain de la mort de Guise, demandé à Beauvais-Nangis, d'essayer de le ramener à lui, ne lui a-t-il pas fait adresser par Dinteville une lettre lui offrant d'oublier le passé et d'entrer à son service ? Mais Saint-Paul dédaigne le roi, il reste fidèle à la ligue ; celle-ci du reste va faire de lui, de cet inconnu perdu dans la foule obscure des combattants, un maréchal de France, un lieutenant au gouvernement de Champagne, un chef assez puissant pour oser se titrer duc du Rethelois.

Mais il accomplit d'abord sa double mission ; il fait monter à cheval la duchesse douairière de Montpensier, il confie à ses cavaliers, qui les tiennent sur des coussins devant eux, le deuxième fils de Guise, et le comte de Sommerive fils de Mayenne ; puis à travers un pays sauvage, décimé, incendié, par des routes infestées de troupes vagabondes et pillardes « en peu de jours » il les conduit à Saint-Dizier.

Enfin il donne à son beau-frère Mutigny le gouvernement de Vitry et ramène de Lorraine, les capitaines Verdel et Mandricart.

Chalons, Sainte-Menehould, Langres, Château-Thierry tien-

nent pour le roi ; Saint-Dizier, Troyes, sont pour la ligue ; Reims Epernay, Vitry, Mézières, Villefranche, Chaumont, voudraient rester neutres.

Cependant l'agitation grandit, l'effervescence augmente, les prédicateurs se font de plus en plus violents, à Reims l'Abbesse de Saint-Pierre, Renée de Lorraine, sœur de François de Guise, tante des victimes, excite les passions populaires, le theologal Morus fait entendre sa parole vibrante dans la cathédrale, il proclame le martyre des princes lorrains « grands par leur race, grands par leur vie, grands par leur mort, frappés dans la chambre du roi, qui devait être respectée comme un sanctuaire, comme un maistre autel « maudit Henri III » il n'y eut jamais si cruel tiran au monde, surpassant en barbarie, tous le Antiochus, Phalaris, Busiris, Hérodes, Néron, Decius, Héraclius, Léon L'Iso-rien, et autres semblables pestes du genre humain ».

Reims, dès février 1589, entre définitivement dans la ligue, avec Epernay, Fismes, Cormisy, Château-Porcien, Ponfaverger, Rocroy, Maubert-Fontaine ; Mais Chalons chasse de Rosnes, reprend son gouverneur Dinteville et reste au roi.

Henri III a nommé Charles de Gonzague, fils du duc de Nevers, gouverneur de Champagne et de Brie, à la place de Guise son oncle.

De son côté Mayenne crée Saint-Paul lieutenant général du même gouvernement et voilà Saint-Paul et Gonzague qui tiennent même pouvoir de deux autorités différentes et ennemies

Nous allons voir le duc de Nevers, hésiter longtemps avant d'autoriser son fils à accepter cette nomination, il vacille d'une idée à l'autre, n'ose porter atteinte aux droits de son neveu le jeune Guise, veut être fidèle au roi, mais ne veut pas combattre sa religion.

Pendant ce temps Saint-Paul se met en campagne avec une activité, un courage et une intelligence qui ne se démentiront point. Il fait son entrée à Reims « avec toute la magnificence que les malheurs du temps permettaient. Il y est harangué par le lieu-

tenant de ville, Gouin », il occupe le Rethelois « d'où provient le meilleur et le principal des rentes et autres commodités » fait voir toute la noblesse du pays, se rend en Argonne, ruine les châteaux, lève des troupes, coupe les communications entre la Noue et Dinteville, isole Sedan, occupe notamment Landres, Montfaucon, Neuchâtel; peut enfin communiquer avec la Lorraine d'où les capitaines Mandricart, Geoffroyville, Castigneau, de Panges et Verdel lui amènent des renforts. Le duc de Nevers est déclaré mauvais catholique ; enfin le même mois (avril 1589) il fait saisir Mézières par Geoffroyville et installe Castigneau à Rethel « vraie nourrice de Reims ». Saint-Paul est définitivement maître des trois villes de Reims, Rethel et Mézières, il les gardera.

Se poursuit alors entre lui et la noblesse restée royaliste une lutte incessante.

Ses principaux adversaires seront le comte de Grandpré avec Tourteron-Joyeuse, Renéd'Aspremont, de Vandy, ses fils et gendre, Africain d'Agglure, de Soppes, de Therme, de Pouilly, Netancourt et surtout Yvernaumont et Lavieuville.

Ce dernier, alors gouverneur de Mézières était le second mari de la belle-mère de Saint-Paul, Catherine d'O ; deux ans auparavant les Macériens (26 août 1587) lui avait juré d'employer leurs vies et leurs biens à la défense de sa personne et de sa charge, aujourd'hui révoltés, ils l'ont fait prisonnier et il faudra l'intervention de Saint-Paul pour le délivrer. Il est vrai que le marquis de la Vieuville lui en conservera peu de reconnaissance, car il restera son adversaire acharné.

« Les affaires de Champagne se trouveront lors fort brouillées, écrit de Montbeton, surtout les villes à la persuasion de ceux qui y avaient autorité, rangé du parti que les grands d'icelles avaient embrassé du roy ou des princes ».

Ce serait du reste une nomenclature longue et fastidieuse que d'énumérer toutes les courses, toutes les escarmouches, les embus-

cadés, les succès, les défaites, les prises et les reprises des divers châteaux ou maisons fortes.

Les petites armées ou plutôt les troupes de chaque parti sillonnent incessamment le pays, se suivent et se poursuivent et comme leur nombre est insuffisant pour tenir et garder leur conquête au fur et à mesure qu'elles sont acquises, comme les garnisons qu'elles y laissent sont trop faibles, sauf pour les villes importantes, c'est un continuel chassé-croisé, d'assauts de redditions, de sièges, de conquêtes éphémères. Fismes, Vitry, Biseuil, Yvernaumont, Guignicourt, Omont, La Cassine, Sy, Le Francieu, Tarpigny, Rozoy, Monthermé, Rocroi, Maubert, Château-Porcien sont pris, ruinés ou réduits à l'impuissance. Jametz assiégé depuis janvier 1588 par les Lorrains va se rendre ; c'est l'anarchie, la terreur et la misère.

V

AVÈNEMENT DE HENRI IV. — COMBAT DE SAINT-AMAND. — PRISE DE VITRY. — SIÈGE DE PARIS.

Quand le 1^{er} août 1589, Henri III tombe poignardé par Jacques Clément au milieu d'une armée de 40.000 hommes, aux portes de Paris, Henri de Navarre prend le titre de roi et fait de ses troupes trois armées ; l'une qu'il commande, l'autre qu'il confie au duc de Longueville, gendre récent du duc de Nevers, pour tenir la Picardie, la troisième qu'il donne au maréchal d'Amont pour envahir la Champagne : « Voulant saouler de guerre les villes et les peuples des provinces, qui en avait montré tant d'appétit ».

Voici la situation, à la fin de 1589 : Sont en présence Henri IV avec les protestants, aidés des Allemands et des Anglais, les catholiques ralliés ; Mayenne avec les Guise survivants, les ligueurs, les Espagnols, les villes catholiques et Paris. Il y a aussi les hésitants, les craintifs, les politiques qui voudraient rester

neutres, prêts à apporter l'appui de leur foule moutonnaire au vainqueur de demain. Le duc de Nevers en est.

Henri IV, qui désirait surtout lui emprunter de l'argent, ne ménage rien pour le ramener à lui, il commence par gagner la duchesse et met tout en œuvre pour convaincre le duc. Celui-ci poussé par sa femme, supplié par la Vieuville, mis en demeure par son gendre le duc de Longueville, réfléchit, pèse et attend que Dieu décide pour lui. Sa fille, la duchesse de Longueville est prisonnière des ligueurs à Amiens, en but à mille injures, cela même ne le détermine pas, un seul argument le convaincra, la Bataille d'Ivry. Henri IV est vainqueur, il est donc juste d'être royaliste.

Nous allons enfin le voir entrer en Champagne et combattre Saint-Paul, mais avec quelles plaintes ! Quelles récriminations ! Que de fois le verrons-nous offrir sa démission, proclamer son impuissance, appeler au secours. Sa volumineuse correspondance toujours désespérée se plaint de tout, des hommes, du roi, et de sa santé.

De quelle autre envergure est Saint-Paul ! Tout est maintenant contre lui ; comme il va résister ! Le comte de Grandpré, Robert de Joyeuse, rassemble au Chesne Populeux la noblesse royaliste ; De Tays marche contre Vitry-le-François ; le gouverneur de Chalons, Dinteville, toujours fidèle au roi, est prêt à s'élancer sur les ligueurs ; le maréchal d'Aumont s'avance, il va prendre Chatillon, brûler Champfleuri, menacer Reims ; les protestants enfermés dans Sedan sont impatients de se venger ; Saint-Paul fait face à tout ; il commande, paie de sa personne, combat lui-même les armes à la main, conduit à l'assaut, écrit, promet, parlemente ou menace, enfin reste maître de Reims, Rethel et Mézières. Tous ses efforts, toute sa diplomatie vont d'abord se porter sur Chalons, il sait qu'il parle à des bourgeois, à des commerçants, dont la prospérité dépend en grande partie d'une entente commune ; en même temps qu'il fera valoir la question religieuse, qu'il agitera l'épouvantail huguenot, il plaidera auprès des patriotes la

question du pays champenois, sa liberté, son repos ; il rappellera surtout la communauté d'intérêt qui réunit Reims et Chalons, leur solidarité de vie, de prospérité et de bonheur.

Mais sa diplomatie échoue, elle se heurte à cette autre habileté du maréchal d'Aumont, qui, pour dix mille écus, vend à ses voisins les vendanges de Reims ; on ne résiste pas à l'appât d'un profit immédiat, l'avenir est chose si lointaine !

La réponse de Saint-Paul sera énergique, il devance ses ennemis, sort de la ville et « vendange, ainsi qu'il le dit, ceux qui le voulaient vendanger » récolte de raisins verts plus militaire que productive. En octobre il fait tête à la noblesse conduite par Grandpré. Il envoie assiéger Vitry qu'il brûle. Mais Vandy et Thermes accourent et le 6 octobre font aux ligueurs 540 prisonniers, et leur tuent 250 assiégeants ; Saint-Paul les poursuit, les rejoint le huit, dans la plaine de Saint-Amand entre Vitry-le-François et Chalons, le combat dura trois jours et chaque parti s'en attribua la victoire.

Dès le premier engagement, Robert de Joyeuse, comte de Grandpré, atteint de 18 blessures est mis hors de combat et meurt quelques jours après. Thays est tué, Tourteron, Nettancourt, La Thour sont faits prisonniers ; le comte de Thermes ramène les royaux à Pringy.

Saint-Paul attaque Pringy avec 1.500 hommes et 500 chevaux, il se heurte à des barricades, lui-même la pique à la main combat en tête de ses troupes, il enlève le village, en est repoussé, le reprend. On combat pour une ruelle, pour une maison, une haie et les adversaires couchent à un quart de lieue les uns des autres.

Le combat reprend le lendemain, aussi acharné, déjà Saint-Paul écrit qu'il tient les hérétiques en ratière, quand de Chalons Dinteville, Vandy, Thomassin ramènent des renforts ; Saint-Paul plié, recule, bat en retraite.

Il se retire plutôt, ayant perdu 1.200 hommes, dont 800 à Pringy et revient à Vitry, marchant en tête de ses troupes, tam-

hour battant, n'ayant perdu ni jugement ni courage, regardé par tout ce peuple d'un œil d'admiration ».

Cette défaite lui était plus utile qu'une victoire, le comte de Grandpré était mort, son frère Tourteron (qui va devenir comte de Grandpré) était prisonnier ; la noblesse royaliste, avait perdu ses meilleurs chefs.

C'est ainsi du reste que sera considéré le résultat et Paris fêtera cette bataille, qui grossie par l'imagination, deviendra une victoire remportée par Saint-Paul sur le comte et ses furies.

Saint-Paul fait conduire son prisonnier Tourteron, comte de Grandpré, à Vitry que garde Mutigny, son beau-frère ; il y restera 8 mois.

Le prisonnier est de marque, il faut tirer de cette capture le meilleur profit possible, on discute sa rançon, Saint-Paul exige 10.000 écus et la liberté de Tremblecourt. La comtesse de Grandpré discute, la somme est forte, surtout par ces temps de luttes constantes et de misères ; elle offre 7.000 écus.

Mais pendant ces négociations la comtesse de Grandpré, Philiberte de Sceaux (1), à force de prières, obtient de loger dans la ville, de visiter son mari. Elle prolonge les pourparlers promet de verser la somme et en même temps s'entend secrètement avec Yvernaumont.

Tandis que ses promesses endorment les défiances, dans la nuit du 7 au 8 mai, Yvernaumont se glisse par une casemate, surprend la citadelle.

Mutigny s'élance hors de son lit, et sans prendre le temps de s'habiller, court au rempart, ramasse la lance d'un gendarme, essaye de ramener les soldats en fuite, à moitié nu, en chemise, se fait bravement tuer les armes à la main.

Yvernaumont s'empare de la citadelle, s'y installe, délivre Grandpré.

(1) Claude de Joyeuse-Tourteron avait épousé en 1588 Philiberte de Sceaux, fille du gouverneur d'Auxonne et de Françoise d'Anglure, sœur du prince d'Amblize, tué à Beaumont.

A cette nouvelle Saint-Paul accourt ; quatre jours après, le 12 mai, il est devant Vitry. Il lui faut à tout prix la victoire et la ville. Il appelle quatre capitaines, dont l'audace lui est connue, Bocquillers, Baron, Garaut et Beaumont, leur promet à chacun une compagnie à Mézières, s'ils montrent le chemin aux autres, et en plein midi, fait donner furieusement l'assaut, reprend Vitry, emporte la citadelle, tue presque tous les défenseurs, saisit Yvernaumont et installe Brignicourt comme gouverneur.

Mais les quatre capitaines, qui conduisirent l'assaut, devaient jouer à leur chef un bien vilain tour, après avoir attendu trop longtemps à leur gré l'exécution des engagements pris devant les remparts de Vitry, et les voyant rester à l'état de promesses, ils décident de passer au roy et trahissent Saint-Paul.

Ils s'en vont trouver de Peymaut, (1) gouverneur de Maubert, qui les accueille, ignorant tout.

Saint-Paul est avec le duc de Parme au siège de Paris. Averti de la défection, il envoie au plus vite un avis à Peymaut, mais cet avis arrive trop tard.

Les quatre capitaines l'ont devancé, ils tuent, au cours d'une partie de quilles, le malheureux gouverneur trop confiant et s'emparent de Maubert.

Grandpré qui depuis sa liberté reconquise n'attend que le moment de se venger, accourt avec 1.200 hommes et 500 chevaux, s'empare d'Aubenton et des forts de la Tiérache, ferme à Paris la voie des Pays-Bas.

Henri IV dépêche LaVieuville et Vandy qui entrent dans Maubert. Saint-Paul essaiera vainement de reprendre cette place.

Il est alors au siège de Paris, où du reste il réussira à faire passer un convoi important. Le roi qui investit sa capitale, l'affame depuis des semaines, mais les Parisiens se défendent avec un courage surhumain, loin de les abattre, la famine « ne fait que les

(1) Odet de Nepoux, seigneur de Peymaut, il avait épousé Isabeau Carbonnières.

élever, dit d'Aubigny, à un degré de vengeance qui sentait le juste et le glorieux ». La détresse est à son comble, on a tout abattu, chevaux, mulets, bêtes immondes ; les hommes d'armes font la chasse aux petits enfants ; les prédicateurs commencent à devenir impuissants à galvaniser le peuple.

Quand enfin le duc de Parme, venu des Pays-Bas, par une tactique habile, réussit à ravitailler la capitale et à faire lever le siège (23 août 1590).

VI

BATAILLE DE POIX. — SIÈGES D'OMONT. — SAINT-PAUL SE TITRE DUC DE RETHÉLOIS.

Après ce siège de Paris, la fortune semble revenir aux ligueurs, la duchesse de Montpensier, qui a soutenu le courage des Parisiens avec une énergie d'homme et une constance vraiment héroïque, s'en va trouver en personne le duc de Lorraine et le décide à intervenir ; le beau-frère de Henri III n'a plus les hésitations, de jadis. N'ayant plus les espérances que la reine-mère pouvait lui faire entrevoir de son vivant, il marche sur Sainte-Menehould et assiège Villefranche défendu par Flamainville.

De son côté le duc de Nevers manifeste le désir d'aller secourir Villefranche, mais il arrive trop tard pour sauver Flamainville, la reddition est opérée (16 octobre 1590) et le malheureux gouverneur sera jugé et exécuté à Chalons.

Saint-Paul qui vient de ramener à Reims le légat Gaétano, occupé du siège d'Osches, se préparait à aller secourir les Lorrains, mais s'attarde à faire bâtir une citadelle à Mézières.

L'annonce de cette décision soulève une émeute ; le château est en effet pour les bourgeois une menace constante, la perte de leurs libertés, leur mise en tutelle, la suprématie, l'autorité donnée au gouverneur et à ses gens d'armes.

Devant l'effervescence que cause cette nouvelle, Saint-Paul

n'ose quitter la ville, de plus la dysenterie le cloue à la chambre

Nevers apprend ces ennuis, il aura l'habileté d'en profiter ; il va pouvoir châtier le ligueur détesté, qui détient le gouvernement de son fils et confisque les revenus de son duché de Rethel.

La rencontre a lieu à Poix sur la Vence à quelques lieues de Mézières (24-25 octobre 1590).

La bataille fut d'abord indécise ; mais les ligueurs plient, reculent et, après deux jours de lutte, se cantonnent dans le cimetière autour de l'église. Ils sont là, encerclés, sans secours, ni fuite possible, « la faim les prenant aux dents ». Un seul espoir les soutient. Saint-Paul ! Saint-Paul, qui est à Mézières, tout près. Tout à coup on aperçoit une troupe qui accourt, ce ne peut être que lui. Ils avaient obtenu une trêve, ils la rompent et le combat reprend avec tout l'acharnement, que donne l'espoir du succès, après la crainte de la défaite.

Mais ce n'était pas Saint-Paul venant de Mézières, c'est la garnison de Sedan avec une couleuvrine ! Alors ce n'est plus la défaite, c'est le massacre.

Autour de l'église, dans ce pauvre cimetière ceint de murailles branlantes, les ligueurs se défendent avec une héroïque bravoure, mais le canon les domine, toute résistance est impossible ; ils offrent alors de se rendre à la seule condition d'avoir vies à bagues sauvées ; Nevers refuse, il les veut à discrétion ; et les soldats de Saint-Paul préfèrent la lutte suprême avec la mort certaine et proche. Celle-ci reprend, mais c'est la lutte désespérée, la lutte impossible des bêtes acculées, ils succomberont tous. Du cimetière ils passent dans l'église, on les y massacre. Quarante survivants se sont réfugiés dans le clocher. Nevers ordonne de le miner, mais l'heure tardive l'en empêche. Et seuls échapperont, on ne sait comment, quelques-uns de ces malheureux, qui « aydés du manteau de la nuit » s'en iront « par le cordon des cloches ».

Le duc de Nevers fera tuer de sang-froid, affirme Montbeton, deux cents prisonniers « cruauté trop grande et inhumaine entre

chrestiens, que les barbares mesme de sang-froid n'exécuteront jamais ».

En apprenant ce lamentable échec et cette tuerie, Saint-Paul faillit retomber malade de colère, mais il n'est pas de ceux qui se laissent abattre, il fait jurer à ses troupes de venger leurs morts et reprend la campagne ; nous allons le voir redoubler d'activité.

Cependant ne pouvant plus compter sur l'appui des ligueurs, le duc de Lorraine a dû non seulement lever le siège de Sainte-Menehould, mais envoyer Chaligny à leur secours. Nevers de son côté passe l'Aisne, reprend Rozoy et s'en va vers Château-Thierry ; mais sa joie est grande, il multiplie les relations du combat, accuse son ennemi, ce goujat, ce fils de laquais, de manque d'audace, écrit qu'il n'a pas osé sortir de Mézières, venir au secours des siens et le 7 novembre, quelques jours après sa victoire, lance un manifeste flétrissant, ordonne de tuer, brûler, détruire tout ce qui est à Saint-Paul et tout ce qui le touche :

« Nous avons trouvé, dira-t-il, que quelque troupe de gens de guerre, armés contre l'autorité de la puissance souveraine constituée de Dieu, de laquelle il est seul correcteur et réformateur conduite par un nommé Saint-Paul, s'est montrée si dénaturée et a tellement effacé en elle les marques de toute humanité que d'une rage bestiale, furieuse et desbordée, elle a commencé par mettre le feu à plusieurs bourgs, villages et jusqu'aux maisons particulières de ceux de la noblesse et aultres n'épargnant même les église et tous lieux saint et sacrés ; chose plus abominable devant Dieu et les hommes et non encore remarquée des siècles passés, quelque desbordement qui y soit survenu, que les propres enfants d'une patrie, dégénérent en batardise, ayant employé des mains sanglantes et cruelles à étouffer et perdre celle qui les a si tendrement et humainement recueillis, nourris et élevés ».

« Nous avons délibéré et résolu, ajoutait-il, par la voie de tous les ordres et estats, de faire brusler et réduire en cendres toutes les places, lieux, maisons et édifices appartenant au susdict et

à tous et chacuns faulseurs, complices et adhérents, sans aucun excepter ni réserver soit des villes ou du plat pays, de quelque qualité et condition qu'ils soyent... »

A cette malédiction, Saint-Paul répond par un défi ; au prince de Gonzague, duc de Nevers et duc de Rethel, il répond en se titrant lui-même duc de Rethel. Il lui prend son titre, comme il lui a pris sa ville et son duché. Mayenne lui octroie le tout par ordonnance du 21 février 1591. Cette décision sera annoncée par cri public à Mézières et le nonce du pape, dans une harangue, daignera désigner par ce titre le chef ligueur.

L'audace de ce gentilhomme briard, de ce soldat d'aventures, était inconcevable pour l'époque, elle heurtait bien des grands seigneurs dans l'orgueil de leur naissance et la jalousie de leurs privilèges ; elle allait surtout surprendre étrangement le prince de Gonzague, allié aux maisons souveraines, beau-frère de Guise et de Condé, cousin d'Henri IV, qui voyait cet « ancien laquais, ce fils du chef des cuisines du marquis de Nangis » se titrer de son titre, se parer de la couronne ducal et répondre par un acte de cette audace orgueilleuse, par ce défi hautainement injurieux, à sa déclaration de novembre, il le fera pendre, dit-il, à quelque branche, la tête ceinte d'une couronne ducal.

Henri IV lui-même se montrera étonné d'un tel geste et nous le verrons écrire à Nevers le mois suivant du camp de Chartres le 24 mars 1591. « Mon cousin, j'ay avis que le capitaine de Saint-Pol a esté à Mézières où il s'est faict déclarer par cry public duc de Rethelois, en vertu du don qu'il dit en avoir eu du pape et publié partout que vous étiez mort. Il a faict publier ses hommages, et encore que je crois que vous en avez eu advis d'ailleurs, je n'ai voulu laisser vous le mander et combien je trouve estrange l'outrecuidance dudic Saint-Pol, j'espère que nous l'enferons mentir dans peu de temps et que Dieu me fera la grâce de le rendre aussy petit compagnon qu'il n'ait jamais esté. Je participe du tort qu'il vous faict, si tant est que vous en puissiez recevoir d'un tel homme que luy ».

Mais l'émotion que cause cette arrogance n'est pas ce qui peut suffire à Saint-Paul, il serait bien tenté de dire, comme la duchesse de Montpensier : « Tout cela c'est du papier ! »

Quelque satisfaction que son orgueil en puisse ressentir ; il ne sera pas ébloui ; il veut surtout répondre à la défaite de Poix, effacer ce souvenir par un acte équivalent ou supérieur ; il sait le parti moral que le duc de Nevers essaye d'en tirer contre lui, il connaît ses libelles, il sait même que son ennemi l'a accusé de couardise, qu'il a souligné son absence ; il sait quelle légende il répand sur lui et sur ses origines, qu'il veut faire passer son père pour un ancien cuisinier du marquis de Nangis et sa femme pour la fille d'un cardeur de laines. Saint-Paul veut donc reconquérir son autorité, frapper Nevers d'un coup retentissant, le titre de duc récemment conquis et annoncé n'est qu'un défi claironné : il reste à agir

Aussi, pendant les premiers mois de 1591, déploie-t-il une activité extraordinaire et presque incroyable ; il brûle Poix, le bourg d'Omont, Montigny, joint Mayenne, court à Verdun trouver le duc de Lorraine, passe à Mézières en mars, se rend à Chartres qu'assiège Henri IV, en mai il est auprès de Rosne, prend Vervins, Plomion, Bancigny, ruine plusieurs villages et châteaux de la Thiérache, s'empare d'Auvillers, et ramène avec lui les troupes du prince d'Ascoli à Omont.

C'est un château au duc de Nevers fort bien situé entre la Meuse et l'Aisne, sur la ligne de partage des eaux des deux bassins, au milieu d'anciennes forêts, tous près de Sy (maison au marquis de la Vieuville) et à peu de distance de la Cassinne (propriété de plaisance que le duc a fait construire dans le goût italien).

L'ancien gouverneur de Mézières, La Vieuville, occupe le château d'Omont, il ne ménagera rien pour défendre la place contre le terrible ligueur, mais tout ce qu'il pourra obtenir, ce sera de sortir vie et bagues sauvées, d'échapper vivant pour la seconde fois des mains du maréchal (9 juillet 1591). Cette capitulation

honorable et cette mansuétude ne sont probablement dues qu'à l'influence de la marquise de la Vieuville, Catherine d'O., belle-mère de Saint-Paul.

Nous la voyons intervenir en personne, écrire, se rendre auprès de son gendre, causer avec lui, pendant l'investissement. Elle nous renseigne sur la vigueur du siège et sur l'énergie avec laquelle Saint-Paul le conduit « si serré qu'il n'y avait plus que les oiseaux du ciel qui puissent entrer ». Elle verra ses « huit canons, ses 1.200 chevaux, ses 6 à 8.000 hommes de pied et les troupes du bâtard d'Espagne », elle se retirera avec cette affirmation, que le chef assiégeant fera « plutôt mourir trois mille hommes sur la brèche, mais qu'il aura Omont ».

Il l'aura, il fera même réparer les murs, mettre la place en état et la donnera en garde au capitaine Larché, mais il ne la gardera que trois mois.

S'il a voulu atteindre Nevers, il a réussi, le duc est furieux, furieux contre La Vieuville qu'il blâme, et surtout contre le maréchal, qu'il maudit ; et ses plaintes seront si violentes qu'elles décideront Henri IV ; c'est lui-même en personne qui va venir sur la Meuse.

Le roi poursuit ses succès, la ligue faiblit, elle n'a plus ce bel enthousiasme du début. Mayenne n'a pas l'envergure d'Henri de Guise, des dissensions sont nées entre les chefs lorrains. Mayenne ne s'entend pas avec Farnèse, les ambitions espagnoles se dévoilent publiquement, tandis que le roi infatigable continue sans repos sa lutte quotidienne ; la popularité de son courage, la popularité de ses mots commencent à courir le pays ; il comprend qu'il faut aller en Champagne, secourir l'impuissance du duc de Nevers, assister sa noblesse fidèle ; de Noyon il annonce sa venue.

Un autre projet a été aussi formé par lui. Il veut placer, son fidèle allié, Henri de la Tour, capitaine hardi et prince audacieux, en Champagne, l'opposer à Saint-Paul. Sedan est toujours debout, entouré de ses remparts, sous la garde des protestants ; Sedan qui ne désire qu'une chose, se venger des ligueurs par qui la prin-

cipauté a été odieusement ravagée ; puis la jeune souveraine, Charlotte de la Marck, est toujours sans mari ; Henri va fiancer La Tour, vicomte de Turenne, à la princesse.

Ce dernier vient de réussir dans son ambassade en Allemagne, il lui amène 18.000 hommes du prince d'Anhalt, Henri IV le fait maréchal de France et l'unit à Charlotte, princesse de Sedan, Raucourt et Jametz, duchesse de Bouillon, la récompense est belle.

L'armée espagnole qui assistait Saint-Paul est partie ; c'est le moment de l'attaquer ; trois ennemis se lèvent et quels ennemis ! Nevers qui entre à Beaumont et s'empare de Richecourt, Henri de la Tour qui descend d'Allemagne, enfin le roi. Devant un tel déploiement de forces, Saint-Paul s'enferme dans Rethel et abandonne Omont.

Nevers assiège son château, mais pour donner l'assaut il attend Henri IV, au bout de six semaines, celui-ci arrive, fait dresser une batterie de seize pièces qui « étrillent furieusement » la place et pointe lui-même un canon ; son boulet ira tuer le capitaine Larché, qui n'ambitionnait pas tant d'honneur. La forteresse d'Omont se rendit aussitôt (7 octobre 1591) et Nevers fit, avec quelle joie ! démolir les remparts.

Sans s'arrêter, ou à peine, le roi visitera Sedan et sa princesse, Grandpré, le vieux Foucaut de Joyeuse et ses fils, la Cassinne ou Nevers lui fit une réception magnifique pour le temps, tandis que ses lansquenets qui n'avaient pas touché leur solde pillaient l'abbaye du Mont Dieu à titre de compensation. Puis le roi, s'en ira vers la Normandie, sans inquiéter Saint-Paul enfermédans Rethel.

A peine le roi et Nevers seront-ils partis, que les ligueurs reprendront l'offensive.

« Le pays ne fust si tot deschargé de l'arme huguenote que la catholique la couvrit » (1).

(1) Saint-Paul reprend les châteaux-forts de Richecourt, de l'Aubresle près Vouziers, Rozoy-sur-Serre, et rentre à Mézières terminer la cita-

VII

SIÈGE DE ROUEN. — PRISE D'EPERNAY. — MORTS D'YVERNAUMONT
ET DE VILLIERS
1592

Retraversant toute la France, Henri IV est allé assiéger Rouen. Nous allons y retrouver les chefs de chaque parti et, leurs différents alliés ; la France est bien le champ de bataille de toutes les nationalités : Reitres de Saxe, Anglais d'Elisabeth, Hollandais du comte Maurice ; le maréchal de Biron, le maréchal d'Aumont, les ducs de Nevers, de Longueville, de Bouillon accompagnent le roi ; les Espagnols, les Italiens de Monte-Marsen, des Suisses, tous les Lorrains, accompagnent Mayenne ; le jeune duc de Guise, le fils du Balafre, évadé de Tours, où il était tenu prisonnier depuis les meurtres de Blois, est là avec Saint-Paul ; ce dernier partage sa tente et ses dangers ; il recommence avec lui ce qu'il fit avec le père.

Le siège se resserrait, quand le duc de Parme descendant des Pays-Bas, force le roi à le lever (26 avril 1592) ; mais ce grand homme de guerre mourra pendant le retour des suites d'une blessure et le roi se verra délivré de son plus redoutable ennemi.

De Normandie, Saint-Paul est revenu en Brie, il rentre à Reims ; à la demande des Remois, il enlève Epernay le 29 juin 1592 et confie la ville à son frère Villiers.

Cette prise avait enchanté Reims, qui détestait sa voisine et celle « laquelle ne peult juger aultant bonne que place de ce temps et digne d'on œuvre royal, a cause des finances qu'elle a mangé et consommé pour la mettre en l'estat qu'elle est ».

Mais Henri de la Tour veut aussi montrer sa valeur et justifier la confiance du roi, le soir même de ses noces il enlève Stenay (où il établit la première colonie de sa religion) 15 octobre 1591, il y met Pouilly baron de Cornay.

Le duc de Lorraine a cette nouvelle entre en Champagne appelle Saint-Paul, reprend Dun, mais échoue devant Stenay qui reste à Bouillon.

attachait une grande importance à sa chute. Elle fit même à cette occasion différents cadeaux à Saint-Paul ; mais Henri IV ne lui laissa pas longtemps la gloire de cette conquête, un mois après il vient en personne assiéger Epernay, reprendre la ville et la confie à Vignolles.

Après cette victoire et cet échec, aussitôt le départ du roi, Saint-Paul se remet en campagne ; il apprend que son vieil ennemi Yvernaumont, ce huguenot, ami de la comtesse de Grandpré, l'homme de Vitry, a mis à profit la liberté qu'il lui a imprudemment rendue ; Yvernaumont a levé une petite troupe et désole le Rethelois et la Thiérache. Toute la colère de Saint-Paul, tout son ressentiment se réveillent, avec une ardente promptitude, il se met à sa recherche, le poursuit et l'atteint près de Mézières à Novion-sur-Meuse.

Là, se renouvelle moins sanglante parce que moins nombreux la tuerie de Poix ; comme les ligueurs vaincus, Yvernaumont s'est réfugié dans l'église ; à l'exemple du duc de Nevers, Saint-Paul fait venir du canon et Yvernaumont se rend à discrétion. Mais comme on le ramène à Mézières avec d'autres prisonniers il essaye, dit-on, de profiter de la nuit pour s'enfuir, il est tué sur le champ.

Deux jours après, le duc de Bouillon envoyait de Sedan vers Saint-Paul pour s'enquérir de son malheureux ami, et l'envoyé du prince s'attirait cette réponse plus arrogante que vraisemblable « qu'Yvernaumont s'étant rendu à discrétion, cette discrétion avait été de le priver de la vie, à cause qu'il était huguenot, avec espérance d'en faire autant des autres ses semblables. »

Le mois suivant, Saint-Paul s'en va rejoindre à Orbais le duc de Guise ; avec le jeune homme, il se multiplie davantage encore, enlève Bar-sur-Seine (3 novembre) investit Saint-Phal, gagne une bataille à Grancey, enfin revient à Reims. D'autres intérêts l'y appellent. Cette ville est très gênée par Châlons et par Epernay, il faut les tenir en respect et pour cela se rendre maître de la Marne. Dans ce but, le chef ligueur fortifie et donne la place à

son frère Villiers, celui-là qui a dû rendre Epernay à Henri IV. Mais Villiers est loin d'avoir les qualités de son aîné, c'est un brave qui ne pense qu'à se venger sur Vignolles de son récent échec, mais c'est un imprudent, il sera tué dans une sortie (28 février 1593) Saint-Paul (qui en reçut grand deuil) le fit inhumer à Reims, dans l'église des frères prêcheurs.

Mais les événements ne lui laissent pas le temps de le pleurer, quelques semaines après, en avril, il a pris les châteaux de la Motte et de Rosnay, il a de nouveau rejoint Guise à Troyes, puis est revenu dans la ville du sacre assister à la conférence que préside Mayenne. Après une tentative inutile sur Rozoy, il se retirera en mai à Mézières, ne voulant pas affronter la lutte avec les ducs de Nevers de Longueville et de Bouillon, qui s'avancent, tous trois, vers lui.

Enfin, à la fin de juillet, il se rend à Paris recevoir la consécration officielle de ses services, Mayenne le crée maréchal. Il est arrivé au sommet des honneurs, sa puissance comme sa valeur ne sont plus discutées, il marche de pair avec les plus grands.

Que va-t-il vouloir maintenant ? ce soldat d'aventure, il tient Rethel avec Castignean, il tient Vitry avec Frignicourt, il tient Mézières par la citadelle, qu'il y a fait construire et où son père est maintenant gouverneur. Il va s'assurer de Reims, en s'emparant du château de la porte Mars (21 décembre 1593).

Quelle griserie va emplir son cerveau, quelle folie d'ambition va le saisir, voudra-t-il se rendre indépendant, comme on va l'en accuser et pressentant la prochaine débacle, s'assurer une situation personnelle ?

En effet ces luttes de 40 années touchent à leur fin, la Champagne, comme le pays tout entier, est saoulé de guerre « laquelle avait rongé toutes choses (choses notables, p. 147) », si l'on continue, la France va se désagréger et devenir la proie de l'étranger.

La misère est alors inimaginable, les villes enfermées dans leurs murailles demeurent isolées, méfiantes et menaçantes, leur com-

merce est anéanti, il leur faudra des années pour reprendre leur ancienne prospérité; là, cependant on trouve encore une certaine sécurité, on est défendu, bien qu'on vive avec la crainte constante d'une attaque, d'un assaut, d'un pillage et des horreurs qui le suivent, incendies ou massacres. Dans les campagnes, tous les châteaux ou maisons fortes, ont été pris, repris, pillés vingt fois, abattus, brûlés; les villages sont des ruines pour la plupart, il n'en reste rien, le pays est sillonné de brigands, de débris de troupes vagabondes et pillardes, qui vivent de meurtres et de rapines.

« Et ce qui fut le plus épouvantable, c'est que les loups, après s'être saoulés de corps morts qui étaient restés au environs, ne trouvant plus de quoi vivre, devinrent enragés et dépeuplèrent une partie des villages qui n'étoient pas entièrement deserts, ce qui desola toute la province et fit connaître par une funeste expérience quel malheur c'est de chercher la guerre. »

Leleu T. II p. 493.

Les paysans ont fui dans les bois, avec quelques bestiaux échappés par hasard, ils y vivent en sauvages, sans abri, nomades de la faim, dans la neige, la pluie et le vent.

Mais combien résisteront à cette misère, à la famine, à la peste, à toutes les maladies contagieuses que les passages d'armées apportent et laissent après eux ?

« La misère est si grande (adresse au duc de Bouillon) que les habitants se jettent sur les chiens et les chevaux morts après que les chiens en ont fait leur curée... Nous voyons des hommes manger la terre, arracher l'écorce des arbres, déchirer les haillons dont ils se sont couverts pour les avaler, mais ce qui fait horreur, ils se mangent les bras et les mains et meurent de désespoir ».

VIII

FIN DE LA LIGUE. — REIMS. — MORT DE SAINT-PAUL.

Henri IV a compris qu'il faut en finir, que s'il ne trouve pas le moyen, lui le roi, le pays tout entier va se désagréger et que c'en est fait de la France ; il comprend qu'il faut frapper la ligue d'un coup définitif pour mettre fin à ces luttes qui menacent de s'éterniser.

Paris surtout reste le centre de la résistance, l'effervescence contre lui a dépassé toute idée, son enthousiasme pour les Guise a touché au délire ; Anne d'Este la veuve de François de Blois est la reine-mère ; le fils posthume de Henri, la victime de Blois est né dans la capitale, il est baptisé dans les acclamations, la ville est sa marraine, on le nommera Paris.

Mais cependant la fatigue accable tout le monde, les ambitions espagnoles sont connues de tous, les divisions éclatent entre les chefs ligueurs, chacun veut imposer ses propres prétentions, on ne songera bientôt plus qu'à se sauver soi-même et retirer son bénéfice, Henri IV n'aura qu'à les acheter les uns après les autres.

Le 25 juillet 1593 au moment où Saint-Paul se verra créer marlier, Henri IV entrera dans Paris le 22 mars 1594, aux acclamations d'être, Orléans, Meaux, Bourges, Lyon, Troyes, vont se rallier, Henri IV se fera catholique, la Ligue n'aura donc plus de tions du peuple.

« Le roi fit son entrée à Paris (dit l'Estoile) aux flambeaux entre sept et huit heures du soir.

Il estoit monté sur un cheval gris pommelé, avoit un habit de velours gris tout chamarré d'or, avec le chapeau gris et le panache blanc.

Messieurs de la Cour avec leurs robes rouges l'allèrent attendre à Notre-Dame où le *Te Deum* fust chanté.

Il estoit accompagné d'un grand nombre de cavallerie et d'une magnifique noblesse.

Lui avec un visage fort riant de voir tout ce peuple crier si allègrement Vive le Roi.

Ici je ne veux oublier une particularité de laquelle je fus spectateur, c'est que, sur les quatre heures du soir, Mesdames de Ne-soient pour aller au devant du roy, desquels il y en eust de ser le grand nombre de chevaux et archers de la ville qui passont Notre Dame, furent contraintes s'arrêter pour laisser passours et de Montpensier, passantes dans leurs carrosses sur le toute ceste grande troupe, que deux ou trois qui les saluassent ; encore estoient-ils des plus piêtres et malotrus, tous les autres les regardaient au nés, sans faire semblant de les connoistre ; ce que je ne doute point qu'ils ne leur fust un grand crève-sœur, principalement à celle qu'on appeloit à Paris la reine-mère, avant sa réduction, a quoi plusieurs prirent garde aussi bien que moy, qui estoit vis-à-vis du lieu, où elles furent contraints s'arrester, et regarder avec plaisir et considération de la vanité du monde de sa roue que Dieu manie, tourne et retourne tout ainsi comme il lui plaist. (L'Estoile) .

Les ligueurs pouvaient dire, avec Henri IV « l'on dit bien vrai qu'il n'y a rien de si volage qu'une multitude de peuple ».

Reims aussi avait tenu pour la Ligue avec une constance remarquable, comme Paris, la ville du sacre ne voulait qu'un roi catholique et ne se laissait pas prendre « à l'hypocrisie de la messe ».

Saint-Paul a obtenu longtemps d'elle écus et munitions, mais à la fin les Rémois se fatiguent. Les rancunes, les dettes, les divisions augmentent, les vendanges ne se font plus et le commerce meurt.

L'enthousiasme est une fièvre qui passe, et la seule préoccupation, qui va subsister dans l'esprit rémois, ne sera plus que le souci de ses intérêts.

Impôts, rançons, deuils, emprunts, ont épuisé, ruiné, désolé la ville, les sacrifices d'hommes et d'argent ont été énormes

Aussi le conseil s'efforce-t-il de tenter des réconciliations, de conclure des trêves, de signer des traités ; il essaye de mettre fin d'accord avec Epernay et Châlon, au pillage des garnisons, de protéger labour, vignoble et commerce. De part et d'autre, on accordera des passeports, des sauf-conduits, on fera son possible pour que les gens d'armes cessent de « faire la guerre, au bon homme, à son cheval, à son bœuf, à son âne. »

Saint-Paul et le duc de Bouillon traiteront de la liberté du charroi et du trafic de Mézières et Sedan ; le duc de Nevers traite avec Troyes pour les moissons ; Reims et Châlons se mettent d'accord, grâce à l'abbesse d'Avenay pour faire leurs vendanges (octobre 1592).

Tout le monde tend vers la paix.

HENRI DACREMONT.

(*A suivre*).



LETTRES & ARTS

LES AMIS DE MONTAIGNE

Le 20 juin dernier, la Société des Amis de Montaigne donnait son second dîner annuel. Comme l'an dernier, Anatole France présidait cette élégante cérémonie, et M. Henry Roujon l'assistait. Tous deux, le repas fini, prononcèrent une courte allocution. M. Anatole France célébra l'excellence de l'humour des montaignistes, et M. Henry Roujon évoqua le temps où tous deux, chez Etienne Charavay, projetaient de fonder la meilleure librairie : « Nous échouâmes, ajouta-t-il en s'adressant à M. Anatole France, mais j'y gagnai de vous entendre et d'apprendre de vous le secret de la librairie idéale. »

Ils prièrent ensuite le docteur Armaingaud de prendre la parole. Le docte président des montaignistes se leva et porta aux dames ce toast éloquent et tout orné d'érudition :

« Parmi les marques de particulière faveur que je sens avoir reçues de Michel Montaigne, en récompense de mon amitié pour lui, celle dont je lui sais le plus de gré, c'est de m'avoir confié l'agréable mission, dans les fêtes qui sont données, de lever mon verre en l'honneur des dames. Notre maître a dit du bien, et il a dit du mal des femmes ; mais s'il était ce soir parmi nous, il vous ferait des excuses, mesdames, il retirerait certainement tout le mal et confirmerait tout le bien qu'il a dit de vous, comme exprimant seul sa vraie pensée. Une preuve que le plus spirituel des gentilshommes gascons vous a particulièrement honorées et adorées, c'est que, n'ayant fait hommage d'aucun de ses chapitres à des hommes, il en a au contraire dédié plusieurs — et ce sont les plus substantiels et les plus beaux — à des femmes.

« Remarquez en effet que l'Essai 25 du livre I « De l'institution des enfants » est offert à Diane de Foix, comtesse de Gurson ; l'Essai 8 du livre II « De l'affection des pères aux enfants », à Marguerite de Valois (Margot, femme de Henri IV) ; l'Essai 37 du livre II « De la ressemblance des enfants aux pères », à Mme de Duras. Les vingt-neuf sonnets d'Etienne de La Boétie enfin, devenus le chapitre 28 du livre I, à la comtesse de Grammont. Ces cinq femmes d'esprit, les plus exquis peut-être du seizième siècle, sont ici chacune si bien

représentées, en de multiples épreuves vivantes et rayonnantes, que si Montaigne était parmi nous, il se croirait à la cour de France ou à celle de Nérac, et même, sans aucun doute, il vous placerait bien plus haut que vos devancières, car vous avez leur culture et toutes leurs grâces, et elles n'avaient pas toutes vos vertus.

« Avec quelle délicatesse, avec quelle clairvoyance, quel sentiment des nuances les plus fines il saurait, toutes, vous distinguer, vous répartir et vous grouper autour de chacune de ses belles inspiratrices. Je vois d'ici celles qu'il placerait — peut-être pour lui faire un peu la leçon — (et après la réconciliation de 1578 avec Henri) dans la loggia fleurie de Marguerite ; j'aperçois celles qui agiteraient leurs éventails autour de Diane de Foix ; rien ne serait plus facile que de désigner du doigt celles qui se rangeraient autour de Mme de Grammont (mais seulement avant le siège de la Fère, qui eut pour elles de si grandes conséquences) ; je vois la brillante phalange dont il entourerait Mme d'Estissac et Mme de Duras.

« Parmi les supériorités que notre maître, certainement, vous aurait reconnues sur ses contemporaines, il en est une dont il aurait été particulièrement heureux de vous féliciter. Croiriez-vous, mesdames, que les femmes de son temps — du moins celles des classes élevées et des milieux lettrés — avaient quelque peine à obtenir de leurs maris, je ne dis pas l'affection conjugale, je ne dis pas même la fidélité morale, mais la fidélité absolue, la constance impeccable et jamais démentie de ces petits soins de la vie maritale, qui, avouons-le, sont si doux ? Vos maris sont tous ou ont tous été d'une constance, inébranlable, et Montaigne vous louerait de n'avoir nul besoin, pour assurer la félicité du ménage, d'avoir recours aux moyens captivants que quelques dames, même dans sa propre famille, furent obligées d'employer, et d'utiliser l'harmonieuse langue d'Homère pour écarter les mauvais et dissipants conseillers de vos maris.

« Notre maître avait une sœur, Jeanne de Montaigne, mariée à un membre du Parlement, Richard de Lestonnac, qui était, paraît-il, le parangon des maris. Les dames de la société, dans cette ville de Bordeaux, alors tout imprégnée de culture antique, participaient au mouvement littéraire. Plus d'une lisait Virgile et s'égayait à faire des vers latins. Peu d'entre elles savaient le grec ; mais Jeanne de Montaigne faisait exception à la règle et lisait couramment Homère ; mais, aussi modeste que savante, elle ne s'en était jamais vantée, et son entourage ignorait sa culture hellénique. Or, un jour, si nous en croyons le chroniqueur contemporain Gauffreteau, un autre membre du parlement, de mœurs gaies et assez libres, s'était rendu chez son collègue Lestonnac pour l'inviter à une partie galante, et se trouvant gêné par la présence de la femme de l'ami qu'il voulait ainsi débaucher, s'avisa de faire en grec sa proposition tentatrice. La ruse était savante,

dit le narrateur, mais c'était compter sans l'hôtesse : celle-ci ne perdit pas un mot du petit discours, et dès que l'impudent orateur eût fini, elle prit à son tour la vieille langue classique, et, dans le meilleur grec, le mit prestement à la porte.

« Je vous invite, messieurs, à boire à la santé, à la jeunesse perpétuelle des dames amies de Montaigne, qui sont l'ornement de notre jeune société. »

Quelques jours auparavant, les Montaignistes étaient allés, sous la conduite d'Anatole France — qui, décidément, prend son titre de président au sérieux — visiter, dans le délicieux vallon d'Ermenonville, le petit monument que le marquis de Girardin fit élever, au XVIII^e siècle, à la mémoire de Montaigne et de ses frères en divine philosophie. Ce monument, qui affecte la forme d'un temple, est situé non loin de l'île des Peupliers, où est le tombeau de Jean-Jacques Rousseau.

Et la veille de cette excursion, la Société des Amis de Montaigne tenait sa dernière réunion de l'année, à l'Ecole de Médecine.

Cette réunion fut marquée par un petit incident que nous croyons devoir rapporter.

Dans le deuxième fascicule du Bulletin de la Société, M. le docteur Armaingaud, étudiant la question de savoir s'il y eut une évolution dans les *Essais* de Montaigne, débutait ainsi :

« L'auteur des *Essais* est bien vengé des injustices de Pascal et des injures des jansénistes. Aucun moraliste, aucun écrivain peut-être n'a, aujourd'hui, autant d'admirateurs et amis ; jamais il n'a joui d'un aussi grand crédit.

« Parmi les esprits libres, qui pourrait se plaindre de cette vogue croissante ? Ce que contiennent les *Essais*, n'est-ce pas la morale des honnêtes gens ? Morale incomplète, il est vrai, mais qui invite à chercher et aide à trouver ce qui lui manque, et qui va suffire bientôt au Pascal des *Petites Lettres*, pour frapper, des seuls coups dont elle ne s'est jamais relevée (sinon dans la pratique, du moins dans l'opinion), la casuistique spéciale des jésuites. Et si les bons pères eussent mieux connu Montaigne, j' imagine qu'ils auraient pu, bien facilement, au nom même de cette morale des honnêtes gens, retourner ces terribles coups contre le principal ennemi de leur compagnie, le restaurateur de Port-Royal, père de la Grande Angélique. Ils ne pouvaient ignorer, en effet, que ce fut par des mensonges et des fourberies qui entachent quelque peu les commencements du nouveau Port-Royal, qu'Antoine Arnauld (Antoine I^{er}) prépara la scène où allait se jouer le grand drame du jansénisme, auquel il fournit ses principaux acteurs. Quelques-uns de ces acteurs furent, d'ailleurs, aussi admirables par leur caractère que tous furent odieusement terrifiants par leurs dogmes barbares, destructeurs de toute paix intérieure.

« Pour échapper à l'oppression de ces sectaires aussi cruels que

bien intentionnés, et de leurs pareils d'aujourd'hui, on sent le besoin de respirer un air plus sain, une morale plus humaine, plus claire, plus efficace ; on est ramené à Montaigne, et on y reste... »

Cette façon de venger Montaigne des attaques de Port-Royal ne fut pas du goût de tout le monde. Le président de la réunion demanda quelques explications au docteur Armaingaud, qui raconta tout au long comment le grand Arnauld était arrivé, en entassant les mensonges sur les fourberies les plus audacieuses, à faire nommer sa fille, Angélique, abbesse de Port-Royal à onze ans, et prit texte à nouveau de ces manœuvres pour faire le procès des jansénistes.

A ce moment, M. Léon Séché, qui assistait à la séance, crut devoir s'élever contre l'interprétation du docteur Armaingaud, disant que, tout en blâmant la conduite d'Arnauld dans cette circonstance, il ne voyait pas en quoi elle avait pu entacher la renaissance de Port-Royal ; qu'il convenait de ne pas juger des pratiques qui étaient courantes au XVII^e siècle, avec la sévérité dont nous les flétririons si elles se produisaient aujourd'hui ; qu'autre temps, autres mœurs (1) ; que, si le mensonge est blâmable en principe, et d'où qu'il vienne, en fait nous savons tous, pour en avoir commis quelques-uns dans notre vie, qu'il est des mensonges pieux, officieux, voire nécessaires, qui, loin de nuire à qui que ce soit, ont souvent pour but de sauver la face et l'honneur d'autrui ; que, par suite, on peut dire que les actes ne valent, en somme, que par leurs conséquences, et que, dans l'espèce, les conséquences du mensonge d'Arnauld furent si heureuses qu'on est tenté de leur appliquer le mot de l'Eglise touchant la faute d'Adam : *Felix culpa*

Là-dessus, une discussion assez vive s'engagea, à laquelle le président coupa court en levant la séance à 11 heures du soir.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

(1) Le dernier mot dans cette affaire nous semble avoir été donné par Sainte-Beuve. On lit au t. I^{er}, p. 82 de son *Port-Royal* :

« La conclusion morale à tirer de tout ceci (car il en faut une et je n'accumule point ces détails sans dessein), c'est que, dans les affaires du monde, les plus réputés honnêtes gens, fût-ce M. de Sully, (comme on l'entrevoit au passage), fût-ce M. Marion et M. Arnauld, peuvent se laisser aller à des actes, à des altérations qui ne sont pas tant s'en faut ! la justice même. Montaigne, La Rochefoucault, Molière et La Bruyère, ne s'en étonneraient pas, et volontiers sans doute ils diraient, en haussant les épaules et en souriant d'ironie amère : *L'espèce est ainsi...* »



BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Ronsard* (Collection des Grands Ecrivains français), par J.-J. Jusserand. Un vol. in-16.

Ronsard est bien vengé de l'injurieux oubli dans lequel il était tombé au lendemain de sa mort, et si Sainte-Beuve, qui, le premier, restaura ses autels, était encore de ce monde, il serait capable de dire, lui aussi, en voyant les honneurs qui lui sont rendus depuis cinquante ans : « Assez de lauriers et de roses ! Pour Dieu, n'en jetez plus ! »

Après la somme pédagogique de M. Paul Laumonier, qui représente un labeur immense et des connaissances généralement très sûres ; après le petit livre substantiel de M. H. Longnon, qui ressemble un peu trop, à l'égard de M. Laumonier, à un fagot d'épines, il ne restait plus grand'chose à dire sur Ronsard. M. Jusserand, qui l'étudiait depuis vingt ans, dans les heures de loisirs que lui laissent ses fonctions diplomatiques, a cependant trouvé moyen de nous donner, sur le chef de la Pléiade, un livre charmant et savoureux, léger de forme et de fond solide, auquel on ne peut faire qu'un reproche : c'est de ne pas être étayé de documents qui emportent la conviction quand il contre-carre l'opinion de ses devanciers. Mais, comme il en convient lui-même, c'est la règle du jeu. Les jolies conférences que sont les petits volumes de cette collection — c'est le nom que leur donnait spirituellement M. Gréard — ne comportent aucun appareil scientifique. Raison de plus pour que la vérité sorte éclatante du texte même.

La première chose que je cherchai dans le volume de M. Jusserand, c'est son opinion sur la date de la naissance de Ronsard. On sait de quelles gloses elle a été l'objet et de quelle façon ingénieuse M. Henri Longnon se flatte d'avoir résolu le problème. J'ouvre son livre à la page 83, et je lis :

« Pierre de Ronsard, le dernier des enfants de Louis de Ronsard et de Jeanne Chaudrier, naquit le samedi 2 septembre 1525. »

Pourquoi le 2, puisque Ronsard dit qu'il est né le 11 ? Attendez, voici l'explication de M. Longnon :

« Sur la date de cet événement, où ses amis et ses admirateurs virent plus tard une revanche de la défaite de Pavie, le poète lui-même

n'avait que des notions erronées qui, en son siècle même, formèrent pour ses biographes une difficulté apparemment insoluble : il prétendait être né le samedi 11 septembre 1525 : or, le 11 septembre ne tomba pas, en 1525, un samedi, mais un lundi, d'où grand sujet d'incertitude pour les érudits. »

D'abord, M. Henri Longnon s'avance trop. Ronsard n'a jamais dit qu'il était né le 11 septembre 1525, mais le 11 septembre de l'« année où le roy François fut pris devant Pavie ». Ce n'est pas la même chose. S'il avait fait suivre le 11 septembre du millésime 1525, l'objet du litige actuel n'aurait jamais fait question. Il s'agit de savoir, en effet, si Ronsard a entendu parler de l'an 1524, ancien style, ou de l'année 1525, nouveau style, — la bataille de Pavie ayant eu lieu le 25 février 1524, à compter selon l'usage de France.

M. Paul Laumonier (*Revue de la Renaissance*, t. I, p. 98), adoptant la première façon de compter, a placé la naissance de Ronsard « à minuit sonnant », dans la nuit du samedi 10 au dimanche 11 septembre 1524. Et il a expliqué l'erreur du poète sur le jour du samedi par les exigences de notre versification. « Excuse injurieuse, dit M. Longnon, pour Ronsard, qui savait écrire en vers et s'y exprimer au besoin avec précision. » Je ne vois là, quant à moi, aucune injure à l'adresse du poète, et ce ne serait pas la première fois que les fils d'Apollon en prendraient à leur aise avec les dates. Mais Ronsard a été trop précis dans la désignation du jour de sa naissance pour admettre une seule minute qu'il a mis là « le jour d'un samedi » comme il aurait mis « le jour d'un dimanche » pour les besoins du vers.

Il s'est donc trompé de jour, puisque le 11 septembre 1524 était un dimanche. Mais du samedi au dimanche, il n'y a que la distance d'une minute, et il est probable qu'il était né dans la nuit du 10 au 11 — d'où la petite erreur qu'il a commise, faute d'avoir vérifié la date sur quelque calendrier. Il est rare, comme me l'écrivait à ce propos M. Jusserand, qu'on soit bien certain du jour de la semaine où on est né, et il en était au xvi^e siècle tout de même qu'aujourd'hui.

Cependant M. Henri Longnon ne veut pas entendre parler du 11 septembre 1524 comme étant la date vraie de la naissance de Ronsard.

« Une hypothèse très naturelle, écrit-il, rendra raison de cette anomalie.

« Il y avait certainement dans la famille Ronsard, si attachée à ses souvenirs, si glorieuse de ses services, un livre de raison, un de ces mémoriaux intimes où le père de famille, en notant les événements domestiques, travaillait puissamment à fonder la solidarité des aïeux et des petits-enfants. C'est par ce cahier que Ronsard a dû connaître le jour et le quantième de sa naissance. Mais, en le feuilletant, il commit l'erreur de ne pas oublier ses habitudes d'homme moderne,

et, prenant des chiffres romains pour des chiffres arabes, il lut : *samedi 11 septembre*, là où son père avait écrit : *samedy 11 septembre* en chiffres romains.

*L'an que le roy François fut pris devant Pavie,
Le jour d'un samedy, Dieu me presta la vie,
L'onzieme de septembre, et presque je me vy
Tout aussitost que né de la Parque ravy.*

Et voilà l'explication de M. Longnon, et le mot de l'énigme qu'il nous propose.

Eh bien ! en ce qui me concerne, je n'hésite pas à me séparer de lui sur ce point. Et je trouve que M. Jusserand a été sage en se rangeant tout simplement à l'opinion généralement reçue. En matière d'histoire la tradition fait loi, tant qu'on ne peut pas la remplacer par autre chose de plus sûr. Et les hypothèses les plus ingénieuses et les plus plausibles ne sont, en réalité, que des hypothèses.

Or, voyez les conséquences de la manière de compter de M. Longnon. Nous ne connaissons pas non plus la date exacte de la naissance de Joachim du Bellay : pour les uns, il est né en 1524, et pour les autres en 1525. M. Henri Chamard admet même (sur la foi d'un homme qui n'inspire pourtant pas grande confiance — j'ai nommé Pierre Paschal) qu'il est né en 1523. Mais la tradition veut qu'il ait été du même âge que Ronsard. On connaît les deux vers des *Regrets* :

*Tu me croiras, Ronsard, bien que tu sois plus sage
Et quelque peu encor, ce croy-je, plus agé.*

On connaît également le vers du *Bocage royal*, sur la mort de Joachim :

Je pleurois du Bellay, qui estoit de mon age.

Pas d'hésitation possible : car on admettra bien, j'espère, que les deux amis savaient à quoi s'en tenir sur ce point. Quoique un peu plus jeune que Ronsard, Joachim était de la même année que lui. Mais c'est là que les choses se compliquent : s'ils étaient tous les deux de la fin de 1525, il en résulterait que Joachim avait un peu plus de vingt-trois ans quand il publia la *Deffence et illustration de la langue françoise*, puisqu'elle parut au mois d'avril 1549. Je ne dis pas que c'est impossible, puisque, d'après les uns,

*...pour les âmes bien nées
Le talent n'attend pas le nombre des années*

Cependant, cela me paraît bien difficile. On m'objectera que, de 1524 à 1525, il n'y a jamais qu'un an. Sans doute, mais, à cet âge, les années comptent doubles. On ne fait pas toujours à vingt-trois ans ce que l'on fait à vingt-quatre. Qu'on pense M. Henri Longnon ? Je lui demande donc la permission de ne pas tenir compte de son ingénieuse hypothèse, et de dire, comme M. Jusserand, que la date du 11 septembre 1524, pour la naissance de Ronsard, est la plus probable.

J'aurais eu grand plaisir à suivre ainsi tout du long, et page à page, les deux livres de MM. Longnon et Jusserand, qui s'appellent comme deux échos ; par malheur, M. Longnon s'est arrêté à la jeunesse de Ronsard, se réservant de nous donner plus tard la fin de sa carrière. Si bien que, lorsqu'il écrira les chapitres touchant le Prince des poètes français et le soir de sa vie, il aura la bonne fortune et tout ensemble la malchance d'avoir devant lui les travaux de MM. Jusserand et Paul Laumonier.

Ils sont d'une lecture bien agréable, ces deux chapitres, dans le *Ronsard* de notre ambassadeur à Washington. On sent qu'il n'y a mis que la fleur de sa pensée : mais pour qui connaît un peu le sujet, on devine le reste entre les lignes, tant cette fleur est chargée de miel. A lire tout particulièrement avec lenteur, comme on déguste un verre de bon vin, ce qui a trait aux démêlés de Ronsard avec les protestants. Ce n'est pas, certes, la plus belle page de la vie de Ronsard, et M. Jusserand a raison d'opposer à ses vers irrités les plus éloquents, la belle parole de l'Evangile : « Aimez-vous les uns les autres ! ». Mais Ronsard y trouva l'occasion d'écrire, en réponse aux prédicants et ministres de Genève, une sorte de pamphlet de onze cents alexandrins, qui est dans son œuvre ce que, toutes proportions gardées, sont *Les Châtiments* dans l'œuvre de Victor Hugo. Il attaqua ses adversaires à visage découvert et, bien loin de se défendre des reproches mérités qu'ils lui faisaient, il eut le courage de reconnaître ses défauts, et de se montrer tel qu'il était, « sans rien voiler par pudeur ou atténuer par intérêt de polémique ».

« Accusé de mal vivre, dit M. Jusserand, il va déclarer au vrai ce qu'il en est, et sans se préoccuper de concilier ses deux vies ; trouvant apparemment naturel de les mener de front, il trace, comme s'il posait devant un miroir, le portrait de Ronsard homme du monde et de Ronsard homme d'Eglise. Le Ronsard qui est du siècle donne à l'étude ses matinées, qu'il commence à l'aube, « composant et lisant « quatre ou cinq heures », et fermant sa porte aux fâcheux. Il se rend un moment à l'église, fait « sobre repas », et la partie sérieuse de la journée est finie. Dans l'après-midi, il se livre à de longues promenades « par les lieux solitaires et cois ». Ou bien, dit-il, s'il fait mauvais

*Je cherche compagnie et je joue à la prime (cartes),
 Je voltige, je saute et je lutte ou j'escrime;
 Je dis le mot pour rire et, à la vérité,
 Je ne loge chez moi trop de sévérité.
 J'aime à faire l'amour, j'aime à parler aux femmes,
 A mettre par écrit mes amoureuses flammes;
 J'aime le bal, la danse et les masques aussi,
 La musique et le luth ennemis du souci...*

« Répondant à l'accusation de paganisme et d'athéisme, il formule son Credo, et c'est encore, par sa fermeté et son accent, un morceau sans analogue dans la littérature française antérieure. Il croit en ce Christ qui vint sur terre sauver les hommes,

*Et sans péché, porta de nos péchés la peine;
 Publiquement au peuple, en ce monde prêcha...
 Et sans conduire aux champs ni soldats, ni armées,
 Fit germer l'Evangile aux terres Idumées.
 Il fut accompagné de douze seulement,
 Mal logé, mal vêtu, vivant très pauvrement,
 Bien que tout fût à lui de l'un à l'autre pôle.....
 Aux morts, il fit revoir la clarté de nos cieux.....
 Il arrêta les vents, il marcha sur les ondes,
 Et de son corps divin, mortellement vêtu,
 Les miracles sortaient, témoins de sa vertu.*

« Contre la sincérité d'un tel Credo, plusieurs fois affirmé au cours de la polémique, et qui n'était que la répétition de celui de l'*Hymne de la Mort* (1555), les protestants s'étaient élevés avec vigueur, faisant de Ronsard un athée, un païen, un sacrificateur de boue, et dénonçant le ton dans lequel il avait écrit son poème religieux le plus célèbre, l'*Hercule chrétien*, dédié au cardinal de Châtillon en 1555, où mythologie et religion sont si étrangement associées. Mais — dit judicieusement M. Jusserand — c'était oublier (et plus d'un moderne a fait de même) qu'un tel mélange n'avait rien alors de singulier, et était, au contraire, d'usage courant, en art comme en littérature, par tous pays et chez les poètes de toutes religions : c'était orner et honorer le sujet, le traiter en artiste. Les puritains anglais Giles Fletcher et George Wither prenaient des libertés tout aussi grandes. Marot, dont on sait les tendances protestantes, avait représenté le Dieu des chrétiens « sous la personne de Pan, dieu des bergers ». Si nous sommes surpris de voir Ronsard découvrir dans les travaux d'Hercule une préfiguration de ceux du Christ, il ne faut pas oublier que les mêmes travaux faisaient, aux mêmes fins, le principal ornement du célèbre jubé érigé

en 1533 par l'évêque et ambassadeur Jean de Langeac, dans la cathédrale de Limoges... »

J'ai cité toute cette page pour donner une idée de l'esprit qui anime le livre de M. Jusserand. Qu'il me permette d'ajouter cette observation. Combien de fois j'ai regretté que Joachim n'eût pas assez vécu pour être témoin de la polémique de Ronsard contre les protestants ! Ou je me trompe fort, ou Joachim n'eût pas approuvé son ami, bien qu'il fût aussi ardent que lui à partir en guerre. Se rappeler que le cardinal son cousin fit l'impossible pour conjurer le schisme de Henri VIII, et qu'en 1552, quand il emmena Joachim avec lui à Rome, il passa par Genève, avec l'idée de voir Calvin. Les du Bellay étaient de trop fins diplomates pour rompre en visière avec un parti qui, malgré tout, renfermait tant de bons Français ! La Providence fit une belle grâce à Joachim et au cardinal en leur épargnant la vue des horreurs de la Saint-Barthélemy.

Après avoir raconté le soir de la vie de Ronsard, qui ressemble à un beau coucher de soleil en automne, M. Jusserand, dans un dernier chapitre, a voulu résumer les théories du grand poète et nous dire toutes les fluctuations de sa renommée. Ce n'est pas la partie la moins intéressante de son livre, et il est plein de choses que la jeune école poétique ferait bien de méditer.

On y suit la marche du procès de réhabilitation de Ronsard, et l'on constate avec joie, mais sans surprise, que ce sont les littérateurs étrangers qui furent, au XVIII^e siècle, ses plus ardents défenseurs, parce que pareille chose arriva à Shakespeare en France et, ce qui est à noter, presque à la même époque.

Tant il est vrai que la véritable postérité des grands écrivains est en dehors de leurs frontières naturelles.

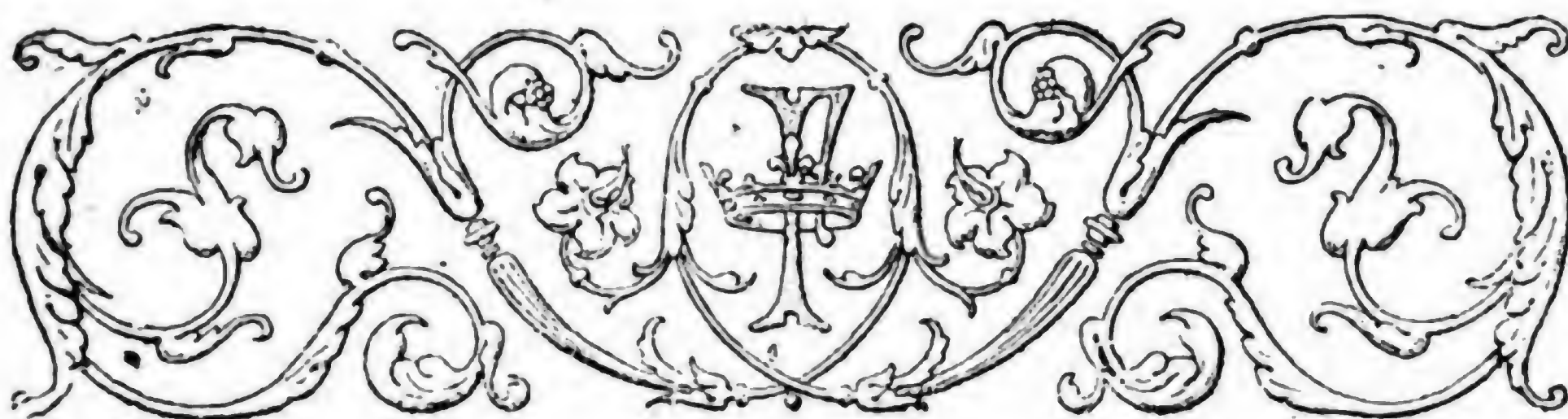
« Au moment de la pire éclipse de son renom chez nous, Southey dit M. Jusserand, écrivait à Landor : « J'ai tant de respect pour Ronsard, tout Français qu'il fût (on était en 1815), que je ne saurais aller à Tours sans m'enquérir de son tombeau... Aucun Français ne m'a jamais donné une telle impression de force. »

Et nous aussi, tout Anglais qu'il fût, nous adoptâmes Shakespeare comme un des nôtres sous la Restauration, et nous trouvâmes qu'il n'était pas si sauvage et si barbare qu'on le disait sur les bords de la Tamise.

Lamartine avait cent fois raison de dire que le génie n'a point de patrie, puisque, comme le soleil, quand il s'éclipse quelque part, il rayonne ailleurs.

L. S.

Le gérant : LÉON SÉCHÉ.



LE MARÉCHAL DE SAINT-PAUL

et le Duc de Nevers

(Suite et fin.)

Mais pas un instant Reims ne cesse d'être à la Ligue, elle reçoit les conférences de celle-ci, ses états généraux, elle accueille Landiano, nonce de Grégoire XIV, qui renouvelle l'excommunication d'Henri IV, Philippe de Segar, cardinal de Plaisance, légat de Sa Sainteté.

Malgré tout elle est sans cesse partagée entre l'obligation d'avoir chez elle une garnison et la crainte que celle-ci lui inspire.

Elle a besoin de Saint-Paul, aussi elle le flatte, le paye, lui fait des cadeaux, lui obéit, mais en même temps le traite comme le mal nécessaire, bientôt elle le détestera, ce sera la haine.

Reims ainsi que toute ville d'alors vit dans la crainte d'un siège et dans l'appréhension d'une citadelle.

Le siège, c'est le pillage, l'horreur, le joug terrible d'un vainqueur (moins pitoyable qu'un tigre).

La citadelle, c'est le coup d'Etat militaire, la liberté perdue, l'oppression, l'autoritarisme, l'insolence d'un capitaine et de ses gens d'armes.

Mézières a été ainsi surprise par Saint-Paul. Reims vivra dans cette défiance ; aussi veut-elle laisser les soldats dans les faubourgs pour les congédier dès que possible, c'est sa continuelle préoccupation. Le maréchal, de son côté, est trop intelligent pour ne pas sentir combien éphémère, combien chancelante est sa puissance, tant qu'elle ne sera pas appuyée par une citadelle ; sans le château, il n'est pas le maître de la ville, il est à sa solde.

Puis le temps marche, les villes une à une se détachent de la Ligue, l'heure presse, le roi s'impose à tous ; il va falloir se rallier à lui de gré ou de force, le maréchal le pressent ; pour traiter honorablement avec le maître futur, il lui faut le château, il s'en emparera. Pour y parvenir, il emploie un moyen bien vieux, mais qui réussit toujours, il invente un complot. D'accord avec le doyen Frizon, son ami, Pillois et douze meneurs, on annonce la découverte d'une entente, d'une trahison ; des royalistes doivent entrer dans les murs déguisés en paysans, daguer les habitants, surprendre la ville, la livrer au Béarnais.

Et, profitant de la peur, de l'indécision, du désarroi, que cause cette révélation subite, Saint-Paul obtient l'entrée pour une garnison de trois cents hommes. Le soir même, vers minuit, il va au-devant de cette petite troupe, mais il a fait cacher d'autres soldats dans les fossés, ils entrent, il en introduit six à sept cents, bientôt il trouvera moyen d'en introduire davantage. Les Rémois s'émeuvent du procédé, et malgré le pacte solennel, que le conseil a obtenu du chef ligueur, pacte où il a promis de respecter les libertés de la cité, leur imagination, à juste titre, s'énerve, une émeute éclate ; en l'absence du maréchal, le peuple s'oppose à la rentrée des

troupes, on veut même forcer le château de la porte Mars, interdire la ville à Saint-Paul. Mais celui-ci, revenu en hâte, se fait hisser dans un panier par cordes et engins avec grand péril ; il rentre au château et devient maître de la ville (décembre 1593).

Alors le drame s'accroît, la crise définitive approche.

La Vieuville et Frémin essayent de rallier le maréchal à Henri IV et de négocier avec lui.

D'autre part, les Guise prennent peur. Reims est la pièce unique de leur accord le roi, leur principal atout. La ville du sacre a toujours été considérée comme leur ville, ils sont gouverneurs de Champagne, archevêques ; ils se sont succédé dans ces deux situations sans obstacle, il les considèrent comme leur apanage. Et voilà que peut-être cette place unique va leur échapper ! De Serre, Rodhien, d'autres amis et surtout leur tante, l'abbesse de Saint-Pierre, Renée de Lorraine, les tiennent au courant de la conduite du maréchal, des soupçons qui courent sur son compte. Saint-Paul ne va-t-il pas traiter directement avec Henri IV et faire de Reims l'objet de son propre marché, leur enlever cette place.

Puis ils sentent qu'autour d'eux l'abandon s'accroît, il faut se hâter, tout le monde les quitte, il leur faut de suite traiter avec le roi s'ils veulent encore traiter de puissance à puissance, obtenir quelque chose.

En effet, Henri IV a compris la situation, il se rend parfaitement compte de l'abandon où vont se trouver les Guise, il est trop habile pour leur rendre par un traité l'apparence d'une puissance qui meurt.

« J'ayme beaucoup mieux qu'il m'en couste deux fois autant, traitant avec chacun en particulier que de parvenir à mesmes effets par le moyen d'un traicté général faict par un seul chef, qui peust par ce moyen entretenir toujours un parti formé dans mon estat (lettre à Rosny du 8 mars 1594).

Un mot de lui sera pour les princes lorrains l'avertissement

définitif. « Votre petit-fils, dit-il à la duchesse de Nemours, est important par sa personne, quant à Reims, je l'aurai quand je voudrai. » Ce mot va devenir le cri d'alarme ; toute la famille se met en campagne. Dans le but à peine voilé de l'enlever de Reims, on dépêche Mayenne auprès de Saint-Paul, pour lui demander de venir à Bar assister au conseil des chefs ligueurs.

Voilà Saint-Paul pris entre le roi et les Guise ; où va-t-il aller, que va-t-il faire ?

Il voit son beau rêve près de s'envoler, devenir inutile l'effort de sa vie entière. La Ligue le tirant de la poussière l'a emporté avec elle dans son élan formidable, l'a fait lieutenant du gouvernement de Champagne, duc de Rethelois, maréchal. Et voilà que parvenu à cette hauteur, les choses tournent de telle façon, qu'il risque de devenir plus petit compagnon, qu'il n'a jamais été.

De plus fermes caractères auraient eu le vertige ; qu'advient-il des Guise matés, déchus ; que fera de lui le roi vainqueur et peut-être rancunier ? Il sera le sacrifié, l'oublié, auquel on donnera peut-être à gouverner une maigre place lointaine.

Car, si chacun des grands seigneurs avec lesquels il marche de pair maintenant, peut, sans trop grands risques, se jeter dans les plus dangereuses mêlées, presque sûrs après la lutte, et après la défaite, s'il y a défaite, de s'en tirer à bon compte, ayant amis, protecteurs, parents surtout, qui ne permettront pas la disgrâce complète, ni l'éloignement définitif ; Saint-Paul n'a rien que lui ; le Balafre, de Mutigny, de Villiers sont morts, les Guise sont devenus ses ennemis, il n'a aucun appui, aucun refuge, aucun espoir.

Aussi, après sa mort, le verrons-nous étendu des heures près d'une borne sans que personne n'intervienne, verrons-nous sa disparition s'opérer presque sans bruit, il ne laisse qu'une veuve et des enfants, rien n'est à craindre, aucune représaille, per-

sonne même ne défendra sa mémoire ; les voix qui parleront sur sa tombe, si tant est qu'elles ont essayé de se faire entendre, seront trop faibles, perdues dans le bruit nouveau, dans l'allégresse de toutes les réconciliations, dans la joie de la paix reconquise.

Saint-Paul a-t-il pressenti tout cela ? il écoute les propositions royales, et se fortifie dans Reims, qui va devenir son refuge, et peut-être aussi à lui l'objet d'un marché particulier, la pièce capitale à échanger contre une situation digne de lui, de son passé, de son ambition. Près de lui tout l'incite à ce marché, tout l'y convie, tout le monde le fait ; deux exemples notamment lui donnent à penser, celui de Balgny à Cambrai (1), et celui de Rieux à Laon (2), l'un qui va traiter avec Henri IV et s'assurer ainsi la souveraineté de Cambrai et le titre de maréchal de France ; l'autre qui pris en Thiérache par les troupes royalistes, est pendu à Compiègne (janvier 1594). Il lui faut, quand il tient encore les principales places de Champagne, quand il est libre et encore puissant, s'empresser de traiter.

Le roi sollicite, Guise menace, Reims est prête à la révolte,

(1) « La femme de Jean de Montluc-Balgny qui avait usurpé la souveraineté de Cambrai vint trouver le roi à Dieppe pour demander la continuation de la trêve en attendant que son mary pust achever son accord qui se négocioit a ces conditions: qu'il seroist fait mareschal de France; qu'il aurait luy et les siens Cambray et le Cambrésis en toute souveraineté; que le roy le prendrait sous sa protection le maintiendrait, et luy feroit certaines pensions, et que pour cela, il reconnaitroit S. M. d'un droit de baise-main seulement ». Le Carpentier, *Hist. généalogique des Pays-Bas ou Hist. de Cambray et de Cambresis*, p. 195.

Balgny ne devait du reste conserver cette souveraineté que 15 mois.

(2) Quand fut connu à Laon, le traitement subi par de Rieux, le peuple enfiévré par le sermon d'un prédicateur, qui prononçait l'éloge du gouverneur, courut aux prisons pour massacrer les prisonniers de guerre, ceux-ci furent difficilement sauvés, grâce à l'intervention de quelques notables; de Rieux avait aussi été solliciter pour être gouverneur de Meaux.

il n'est pas le maître, il n'est pas le chef ; elle est beaucoup plus la ville conquise que la ville gouvernée.

Un fait indiquera combien l'impopularité du maréchal était générale ; un moine faisait un sermon sur l'apôtre Saint-Paul et vantait ses vertus, un malentendu comique éclata entre lui et ses auditeurs à propos de ce nom de Saint-Paul ; ils ne permettent pas l'achèvement du sermon, chassent le moine de la chaire et de la ville ; Saint-Paul est au courant de tout, il sait les ligueurs abandonnés de toutes parts, il sait Reims maintenue à grand'peine sous sa domination.

Le bel enthousiasme, les processions blanches, les délires fanatiques font place aux sarcasmes, aux colères, aux haines ; comme toutes les fois qu'un parti se désagrège et que la fortune l'abandonne.

Les événements se précipitent et marchent plus vite que toutes les prévisions. Saint-Paul n'ose refuser à Mayenne d'aller avec lui à Bar.

Il part, à contre-cœur, se sentant deviné, méfiant, observé, il comprend qu'on veut le devancer ; que, pris entre les ambitions de tous ces grands personnages, sa pauvre personne ne pèsera pas lourd ; qu'il est arrivé à l'heure décisive de sa vie, à l'heure qui doit décider de son avenir et de l'avenir des siens.

A Bar, les divisions finissent d'anéantir le parti de la Ligue, l'impossibilité de toute entente apparaît nettement au maréchal, c'est bien la désunion, la discorde, l'anarchie, le gâchis, la débandade qui s'affirment ; les prétextes qu'on emploie pour le retenir sont trop visibles, les nouvelles de Reims ne lui arrivent pas, il doit tout craindre, et craindre tout le monde, tous trahissent, tout le monde tire à soi, c'est le pillage ; toutes les convoitises tournent autour de Reims.

Saint-Paul est parti le 9 avril, le 17 il déclare s'en retourner et le dimanche de la Quasimodo, il s'achemine vers le retour, malgré les prières et les résistances.

Devant son irrévocable décision, les méfiances des princes

s'exaspèrent, les soupçons se précisent et les Lorrains décident de l'accompagner et voilà tout le monde retournant à Reims. Le jeune duc, Charles de Guise, marche en tête avec l'avant-garde, Saint-Paul est au milieu, Mayenne suit, et ils voyagent ainsi prisonniers les uns des autres.

Le jeune Guise veut d'abord user d'une surprise, il force sa marche, arrive premier à la porte Dieu Lumière et demande l'entrée, mais les consignes du maréchal sont rigoureusement observées, en partant, il a fait des recommandations détaillées et précises, ses ordres ont tout prévu.

Saint-Paul, Mayenne et le jeune duc de Guise entreront donc ensemble dans la ville, ils se quitteront peu, trop occupés à se surveiller.

Guise cependant rassemble ses amis, se concerté avec eux et l'abbesse de Saint-Pierre, sa grande tante, promet aux bourgeois de rétablir les libertés, fait espérer la paix, essaye en même temps de reprendre la confiance du maréchal, il lui parle du passé, l'appelle ma taille (il était de même taille que lui) essaye du sentiment et de l'intimidation tour à tour, l'attire à l'abbaye de Saint-Pierre, chez sa tante, où il se sent plus chez lui, c'est là que se tiennent les conversations, tantôt doucereuses, tantôt menaçantes.

Le duc, malgré tous ses efforts, voit ses tentatives échouer, son départ approche, il n'a rien obtenu, il s'énerve ; souvenirs de famille, dangers communs, reconnaissance, il a tout invoqué ; devoir, honneur, serment, pitié pour le peuple, obligations de respecter les libertés, obéissance au gouverneur de Champagne, rien n'y a fait, Saint-Paul veut rester maître de la ville et maître de la vendre au roi.

Mais les heures passent, et voici pour les princes lorrains le moment de partir. On est au dimanche 24 avril, c'est le lendemain, lundi matin, qu'ils doivent quitter Reims ; encore une nuit, un déjeuner chez Saint-Paul et tout sera fini ; le maréchal gardera la ville du sacre.

L'énervement est à son comble, déjà le drame a failli éclater ce même dimanche 24 avril, dans le jardin de l'abbaye Saint-Pierre où s'entretenaient duc et maréchal, ce dernier a même répondu à une menace du jeune homme : « Il vous prend bien de ce que vous êtes prince, car si cela n'était, il faudrait tout maintenant, nous entrecouper la gorge. »

Mais le conflit doit nécessairement avoir lieu, ces deux volontés, qui ne cèdent pas, doivent se heurter, et l'une des deux se briser.

Le maréchal, bien que prévenu, ne s'est pas rendu suffisamment compte de l'état d'esprit de son adversaire. Il ne voit qu'un jeune homme de 23 ans, le fils de son grand ami, de son vaillant chef, le Balafré, un compagnon de bataille, un camarade de tente ; il ne le soupçonne pas d'un meurtre prémédité ; puis il est chez lui, au milieu d'une troupe armée et fidèle, dans une ville dont il tient la citadelle, dont il est gouverneur et maître.

Pour le jeune duc, Saint-Paul est un traître qui lui vole une ville, qui va peut-être faire s'écrouler les restes d'une puissance chancelante, compromettre tout l'avenir de sa vie.

Comme le Balafré, Saint-Paul recevra des avis, et s'il n'a pas la même grande allure, la même élégance provocante, il affrontera le péril, sinon avec la même tranquille insouciance, tout au moins avec la même imprudence, et même comme Henri de Guise, son dernier cri sera un appel à Dieu.

Averti par l'abbesse de Chelles, le maréchal avait cependant fait passer la nuit à ses capitaines, et confié le poste de sa maison au fidèle baron du Thour.

Le lundi matin, il se rend à pied au-devant des princes logés à l'abbaye de Saint-Pierre, où, comme Henri III. attendant le duc Henri, le jeune Guise entendait la messe.

Celle-ci dite, Mayenne reste à causer avec l'abbesse sa tante, le duc et le maréchal marchent côte à côte à pied, dans la rue.

En causant, le duc tâte l'épaule du maréchal. Etait-ce pour

vérifier si ce dernier avait revêtu sa cotte de maille ? On l'a dit ; il fait monter à cheval les suisses de Saint-Paul, et les deux qui restent marchent en avant.

Ces gestes et ces précautions n'éveillent aucune défiance chez Saint-Paul, qui ne suppose pas une telle audace ; au bout de la rue Saint-Etienne, ils s'arrêtent ; Guise adjure une dernière fois Saint-Paul d'abandonner le château de Porte Mars, disant l'avoir promis lui-même aux habitants.

Comme le maréchal porte machinalement la main à son épée, le duc tire la sienne et le frappe au ventre en disant : « Tu veux m'oster l'honneur, je t'osterai la vie. »

Les gens de la suite de Guise se précipitent et Saint-Paul tombe percé de poignards en criant : « A moi, mon Dieu ! »

L'un des suisses est tué, l'autre va frapper le jeune duc, le coup est détourné juste à temps par la Pierre ; le baron du Thour sort de la maison du cloître et se précipite avec ses hommes sur Guise et ses gens, qui ne sont sauvés que par l'intervention de Mayenne.

La chose a été tellement rapide qu'elle n'occasionne pas de rassemblement ou à peine, la ville reste comme indifférente, et la procession de Saint-Marc a lieu comme à l'ordinaire.

Le corps de Saint-Paul restera huit heures étendu dans la rue, sans que personne n'ose aller le relever ; enfin sa veuve le fera reprendre vers deux ou trois heures, mettre dans un cercueil et porter aux jacobins, auprès de la tombe de Villiers, son frère.

La ville accueille avec joie la mort de celui qui avait réduit ses libertés, on célèbre son décès en vers et en prose ; cependant le 10 juin, quand on transportera son corps à Mézières, le transport se fera avec solennité, les conseillers de Reims assisteront au convoi, on lui fera des obsèques de grand seigneur.

Purtant la mort de Saint-Paul fut loin de réaliser l'espoir

de Reims, le duc de Guise maintient la garnison, augmente les troupes, installe une dictature militaire.

Ce meurtre lui a rendu la haute main sur la ville, il ne laissera plus maintenant échapper une place aussi considérable.

Et c'est grâce à Reims, Rocroi, Saint-Dizier, Fismes, Joinville, Montcornet, dernières villes fidèles ou villes conservées plus ou moins volontairement sous sa domination, qu'il traitera avantageusement avec Henri IV ; à défaut du gouvernement de Champagne que détient le duc de Nevers, il aura le gouvernement de Provence.

Reims ne désirait plus rien tant que de se rendre au roi.

Elle faillit le faire directement et appeler Henri IV qui fut averti trop tard. Aussi à la nouvelle du traité, la joie fut indicible, les garnisons furent congédiées et permission donnée au peuple de détruire le château de Porte Mars, ce qui fut exécuté promptement, dit Dom Marlot, avec tant d'affection qu'il ne reste plus aucun vestige.

Mme de Saint-Paul avait quitté la maison du cloître, qu'elle habitait avec ses deux filles, pour se retirer en la citadelle de Mézières où commandaient les capitaines Marchebault La Rigneur et La Rivière. Saint-Paul fut enterré dans l'Eglise Collégiale de cette ville, chapelle Saint-Eloi, tandis que son cœur fut placé en la chapelle de Notre-Dame du Rosaire de l'église des Frères prêcheurs ou dominicains de Reims, sous un cœur de marbre, avec cette inscription : Cy-dessous git le cœur de très vertueux seigneur Messire Antoine de Saint-Paul, mareschal de France et lieutenant général du gouvernement de Champagne qui décéda le 25 avril 1594.

La plupart des historiens ou des rédacteurs de mémoires ont été sans indulgence pour le Maréchal ; on s'est efforcé de le considérer, comme une sorte de condottière sans scrupules, une espèce de brigand ; on n'a voulu voir en lui qu'un homme de basse extraction, un individu sans naissance, fils de laquais, dont les sœurs auraient épousé des taverniers ou des tisse-

rands. L'Estoile cependant cite sur lui quelques vers, qui, à tout prendre, reconnaissent sa valeur :

*Saint-Paul, que la ligue ferroit
pour ce que trop il la ferroit,
est mort la poitrine ferrée ;
le cas de la ligue va mal ;
elle perd un grand mareschal,
et si toute est desferrée.*

Mais si l'on ne voit personne le pleurer, ni faire son panégyrique, c'est qu'étant un des derniers chefs de la Ligue vaincue et méprisée, il devient une sorte de bouc émissaire. Henri IV était vainqueur, mais on ne savait alors de lui que trois choses, c'est qu'il avait la victoire, qu'il disposait des faveurs et qu'il ramenait la paix ; c'était plus que suffisant pour blâmer, diminuer, honnir, tout ce qui fut contre lui, même lorsque simple prince de Béarn, personne ne pouvait encore savoir quel cœur battait sous son pourpoint ; ainsi va le monde, « le tribunal du vulgaire n'a pas de justice pour les malheureux ». D'une part, c'était le vainqueur incontesté et béni ; d'autre part, c'était un vaincu, un abandonné, un mort, à quoi bon le défendre ?

Cependant la vie militaire de Saint-Paul nous donne un rare exemple d'énergie, de courage et de constance, il montre une activité prodigieuse ; il sait administrer, commander, conduire les hommes, les mener au combat ; il y a quelques beaux gestes dans son existence.

Comme tous les gens de guerre de son temps, il n'avait ni plus ni moins de moralité, il ne portera pas, comme le comte de Béthune, un collier d'oreilles qu'il a fait couper à des moines ; il ne fera pas, comme Claude de Hangest, mettre quatre prêtres au pressoir pour exprimer leur sang ; mais il

laissera à l'attaque de Quincey enfumer l'église, où se sont réfugiés, pêle-mêle avec les défenseurs, les femmes et les enfants ; il laissera violer les femmes au siège d'Omont.

Et pourtant, après l'assaut de ce même Quincey, nous le verrons publier un édit défendant de piller plus longtemps la Brie et donner l'ordre de rendre les prisonniers sans rançon. Cet édit fut-il dû au remords, à la pitié ou au calcul ? en tous cas, il fut, et quand nous comparons le soldat de fortune au grand seigneur que fut son ennemi le duc de Nevers, nous sommes bien tentés de donner notre sympathie au pauvre capitaine. En somme, ce n'est pas le duc qui fut le vainqueur, malgré tout et malgré lui, Saint-Paul prit et garda le titre de lieutenant au gouvernement de Champagne, de maréchal de France, de duc de Rethel ; il osera même proposer au duc de Nevers de marier leurs enfants ! Le duc jettera les hauts cris, mais ne pourra rien contre le maréchal. Sa mort le transportera d'aise, il rentrera enfin dans Rethel, mais il ne jouira pas longtemps de la tranquillité que lui procure la disparition de son terrible ennemi ; au siège de Laon, où il accompagne Henri IV, le pauvre duc essuya un coup d'arquebuse « du moins en eut le vent près de son oreille, ou bien pensans se retirer du lieu, où il était, qui à la vérité était trop à découvert, il tomba du haut de lui dans un buisson — et se fit aussitôt ramener dedans son carrosse » en son château de la Cassinne pour soigner sa blessure et se remettre de son émotion ; Laon capitulera sans lui le 2 août.

Ce siège sera la dernière résistance des ligueurs, il n'y a plus devant le roi que des Espagnols. Ceux-ci dans quelques mois (en octobre 1595), iront surprendre Cambrai que garde son souverain Balagny et s'en rendront maîtres. Et comme Nevers conseille à Henri IV de ne pas aller secourir la ville : « C'est bien à vous à me conseiller là-dessus, vous qui n'avez jamais approché cette ville de plus de sept lieues », lui répondit le roi. C'est sur cette réponse que se clôt la vie du prince, il

mourra à Nesle quinze jours après (de la douleur que ces mots lui ont causée), dit-on.

Il est vraiment regrettable que le roi, qui tant l'avait ménagé, ait laissé échapper, quand tout était fini, cette mortelle boutade. Mais si les derniers jours du prince ne furent pas ceux d'un soldat, il eut la consolation de mourir en bon courtisan, il eut même l'élégance de refuser mourant la visite du roi, disant que celui-ci ne verrait là rien d'agréable.

Ainsi finirent bien diversement ceux qui jouèrent un rôle dans la Ligue, la plupart tués, les autres ralliés ; les plus souples, les plus habiles et non pas les plus braves, tirèrent leur épingle du jeu, firent leur accommodement « tant il est vrai que les voies de la politique diffèrent souvent de celles de la justice (1). »

D'Haussonville, Tremblecourt, passent à la solde de Henri IV, Grandpré sera gouverneur de Mouzon, La Vieuville redeviendra gouverneur de Mézières, Henri IV du reste se refuse à exercer les moindres représailles, il voulut oublier qu'ils fussent ses ennemis et ne sévit que lorsqu'il y fut contraint, contre quelques irréductibles. Il s'était élevé au principe supérieur de la liberté de la pensée et de la foi ; il voulut le garantir ; aussi le voyons-nous peu d'années après revenir sur la Meuse pour mettre à la raison le parti protestant que son ancien ami, Henri de la Tour, duc de Bouillon, essaye de ranimer, en s'en proclamant le chef.

Mais avant même l'éclosion de cette dernière et vaniteuse folie, tout le monde s'accommode et se raccommode, tout

(1) Palma Cayot. Le fruit que recueillirent ceux de la faction des Seize et tous les François, partisans de l'Espagne fut un exil en Flandre ou sur les terres de l'Ebeyssana de l'Espagne. Ils n'auront tous plus grand allègement que de se plaindre les uns des autres de leur infortune. Ils avaient été assis sur la poupe et avaient voulu manier le timon des affaires de France et maintenant ils ne pouvaient avoir bien seulement en la quille.

s'apaise, et se calme et les irréductibles finissent, exilés dans la solitude, leur existence de fièvre, comme Morus le théologal de Reims, comme Bernard de Montgaillard dit le petit Feuillant (1) qui prêchait la ligue à Saint-Jacques la Boucherie, et qui se retire à Orval, cette célèbre abbaye cachée en pleine forêt d'Ardenne, aux confins de Champagne et dont il opéra du reste le complet relèvement.

Il y retrouve cette autre épave de la Ligue, Hélène de Sarmoyse, veuve de Rieux, le gouverneur de Laon, pris en Thiérache par les royalistes et pendu à Compiègne. Elle y mena une existence de recluse et termina sa vie dans la prière.

Autre fut la fin de la dame de Balagny, épouse du gouverneur souverain de Cambrai et dont la destinée semblait si tentante, autre fut la fin de la dame de Saint-Paul.

La dame de Balagny (2), « cette sirène de terre qui faisait des naufrages sans eau (3) » avait du courage comme un homme, elle fut pour son mari, tout au moins un allié audacieux et fort habile. C'est elle qui négocie à Dieppe avec Henri IV la souveraineté de Cambrai au profit du gouverneur. C'est elle qui, pendant le siège espagnol, fait « son devoir de soldat et de capitaine et descend de la citadelle la pique à la main » et qui enfin, la reddition devenue imminente, veut se tuer ; on cache les épées, mais elle se laisse mourir de faim ou plutôt s'ouvrit les veines, « montrant bien qu'on ne manquait point d'invention pour se faire mourir, quand on ne manquait point de cœur », consolée de mourir, puisqu'elle mourait princesse.

(1) Il était issu d'une famille du Quercy, il était prédicateur de Henri III, puis devint un zélé ligueur, il reliait cette mascarade, dit de Thou, en jouant de l'espadon tantôt à la tête, tantôt à l'arrière-garde de cette infanterie monacale.

(2) De la maison d'Amboise, sœur de Bussy.

(3) Le Carpentier, p. 208.

La maréchale de Saint-Paul qui, du vivant de son mari, reste complètement effacée et ne paraît que pour recueillir sa succession, n'a pas eu la fière retraite de l'une, ni la tragique fin de l'autre ; elle semble avoir été aussi prétentieuse que maladroite.

Réfugiée à Mézières, elle se laisse mettre en tutelle par La Rivière, « individu peu scrupuleux, ancien pêcheur de son métier, dont Saint-Paul avait fait la situation », qui réussit à éloigner Marchebaut et La Rigueur.

Bientôt, il s'emparait, dit-on, de son argent et la faisait sortir de Mézières, traitant seul avec Henri IV pour la reddition de la place, moyennant 60.000 écus.

Par un second traité, la dame de Saint-Paul fit au roi l'abandon de ses prétentions contre d'assez bonnes conditions. Elle avait du reste préoccupé quelque temps celui-ci, on craignait même, que, « trop friande de doublons d'Espagne », elle ne traitât de préférence avec le roi catholique pour lui livrer Mézières.

En tout cas, elle disparaît ou plutôt rentre dans la vie, c'est-à-dire dans la banalité, dans l'ombre, elle se remarie avec un lieutenant de son mari, François de Nepoux, seigneur de Paymault et fils de ce pauvre Odet de Nepoux, le malheureux gouverneur de Maubert, traîtreusement tué, comme l'on sait : l'ancienne maréchale alla habiter Wartigny qu'elle tenait de son père Michel de Poisieux, elle survécut même trois ans à son second mari et ne mourut que 46 ans plus tard en 1649.

Ses filles épousèrent : Charlotte, Charles de Brouilly (1), seigneur de Bazoché ; elle eut pour fils François de Brouilly (2), marquis de Martigny.

(1) Il fut tué en juillet 1596, au siège de Hust (pays de Waes) le cardinal Albert lui fit faire des obsèques magnifiques à Bruxelles. La veuve reçut une pension de 4.000 écus d'or et une somme de 30.000 écus pour payer ses dettes.

(2) Fils de Charles de Balagny et de Jeanne la Fontaine.

Renée : Jacques de Montbeton (1), seigneur de Celles, et en secondes noces, Léonor de Rabutin, baron de Champigny.

Son fils Claude (2), né à Mézières, devient maréchal de camp de l'armée de Condé.

Nous ne verrons plus son nom paraître qu'une fois dans les comptes de la ville de Mézières, en 1596, où il est noté deux poules de bois qui lui sont envoyées à Wartigny, en témoignage de bonne amitié, et une autre fois dans les pièces du procès de Vitry-le-François, à qui 20.000 écus sont réclamés, au nom de la famille de Saint-Paul ; le procès dura sept ans de 1505 à 1602 et fut perdu.

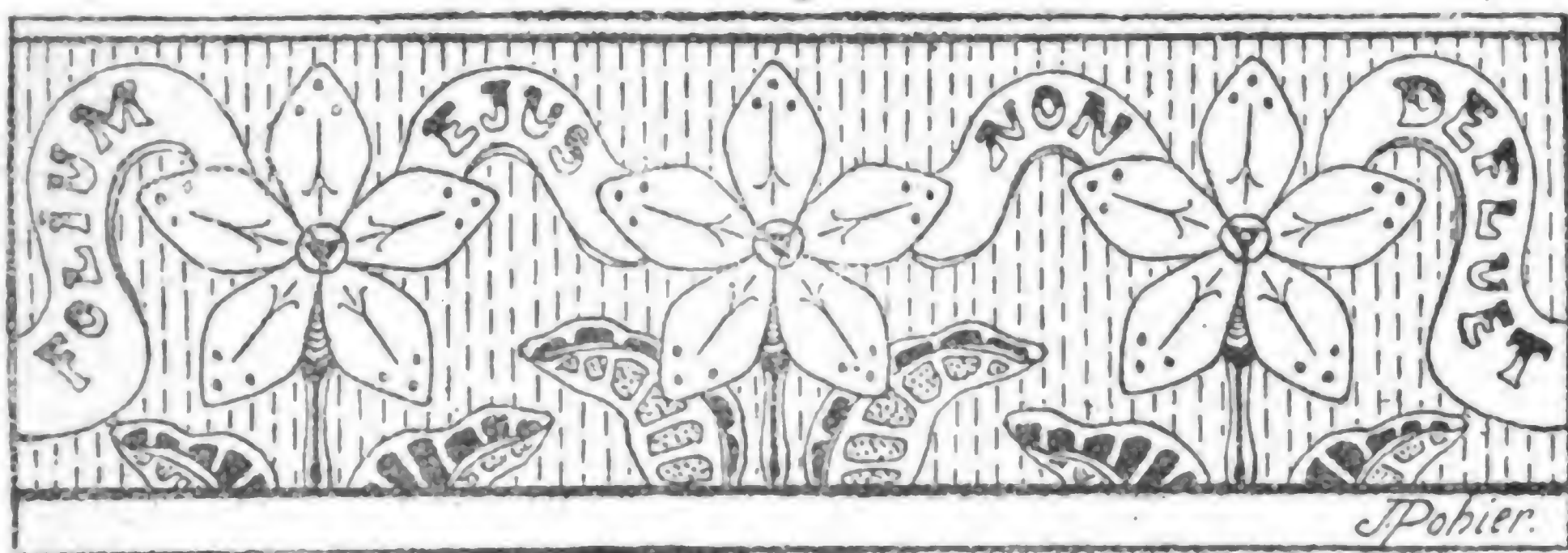
Seule resta dans Mézières la tombe vite oubliée du maréchal, sur la dalle très simple, on y distingue en tête, un blason qui porte un chevron et une cloche en pointe, mais dont le champ est effacé ; au-dessous, on lit l'épithaphe somptueuse :

ICY GIST MESSIRE ANTHOINE
DE SAINT-PAUL EN SON VIVANT
MARÉCHAL DE FRANCE ET LIEUTENANT
GÉNÉRAL AU GOUVERNEMENT DE
CHAMPAGNE ET GOUVERNEUR DE
RENNS VITRY MESIERS ET AULTIER
LIEVS

HENRI DACREMONI.

(1) D'argent au lieu de sinople armé, lampassé et couronné de gueule.

(2) D'azur à la cloche d'argent écartelée de gueule à la bande d'or.



LES ANNÉES CRITIQUES DE HANS HOLBEIN

Nous avons cherché l'an passé, dans les musées suisses, et en particulier dans la collection municipale de Bâle, à nous renseigner sur les années de jeunesse de Holbein.

Au printemps de 1514, nous avons vu l'artiste, à peine âgé de dix-sept ans, quitter sa ville natale d'Augsbourg et rejoindre son frère aîné Ambrosius dans cette ville de Bâle dont sa situation, au confluent de toutes les routes qui mènent des Pays-Bas et des pays rhénans dans la Lombardie, a fait une Venise germanique, non moins fastueuse que l'autre et plus avide encore de jouissances.

Depuis son arrivée dans ce séjour fortuné où tout un peuple d'artistes trouve à vivre et s'emploie soit à illustrer le livre, soit à fixer sur de menus panneaux de bois les traits des contemporains illustres ou notoires, soit à décorer les maisons particulières de fresques et de vitraux, les églises de scènes évangéliques ou bibliques, nous avons suivi son génie naissant pas

à pas jusqu'à l'heure où les luttes de croyances se déchaînent, où la guerre civile met aux prises antipapistes et papistes, et où la famine et la peste, combinées avec la guerre civile, transforment en foyer d'infection le foyer d'art.

Tant qu'a duré la fête, Holbein a travaillé joyeusement, et la rapidité avec laquelle il s'est développé dans ce milieu où tout favorisait son essor nous a émerveillés. Sans doute il n'a pas tiré de son propre fonds toutes ses ressources. Comme tous les débutants, il a demandé un peu partout des conseils, subi des influences, emprunté à l'expérience d'autrui les idées, les façons de procéder et les recettes qui manquaient à la sienne, trop récente. Le Bernois, Nicolas Manuel, et le Bâlois, Ursus Graf, lui ont révélé le métier de la peinture murale et celui du dessinateur en vignettes, Mantegna une formule de dessin qui aboutit à un relief sculptural, Léonard de Vinci le clair-obscur et une graduation savante dans la composition, nos portraitistes français au crayon une sensibilité frémissante dans l'interprétation de la personne humaine. De tout et de tous il a fait son profit, dans l'exacte mesure où ces trouvailles s'accordaient avec son instinct naturel. Elles ont exalté sa personnalité, enrichi ses moyens d'expression, et à voir avec quelle promptitude il s'est approprié tant de qualités opposées, presque contradictoires, on serait tenté de supposer que l'assimilation s'est faite sans effort, et d'elle-même.

On se tromperait.

L'assimilation, à coup sûr, fut rapide ; elle est loin d'avoir été toujours spontanée. Il y eut même, pendant ces années de formation, un moment où l'assimilateur, en dépit de sa capacité de digestion, faillit être assimilé à son tour, et peu s'en est fallu que cet artiste si profondément germanique et le plus représentatif, à mon sens, des appétits de réalisme de sa race, s'étudiât obstinément à des grâces auxquelles ses facultés se montraient rebelles et se laissât absorber par l'Italie, corps et âme.

Elle l'a troublé, cette Italie, jusqu'aux moelles.

Pour juger à quel point le sortilège opéra sur cette nature d'artiste, véhémence et confuse comme celle de tous les Souabes, et où rien n'était encore ordonné, où le cerveau se laissait guider par la main plus subtile, et qui n'était pas plus consciente de ses dons qu'elle n'évaluait avec précision leurs limites, il suffit de comparer au *Portement de croix*, de 1515, conservé au musée de Carlsruhe, et aux grandes *Scènes de la Passion*, exécutées en 1517 pour une église de Bâle, les huit compositions et la Cène tirées de ce même sujet de la Passion et peintes en 1519 ou 1520, au retour du voyage à Milan.

Autant la série antérieure est allemande, âpre et rude dans le dessin, sans prétention du côté de la couleur et empreinte d'un pathétique saisissant, mais brutal, autant la seconde, où pourtant l'artiste a pris pour modèles les mêmes types, est italienne de sentiment et de facture, avec des recherches de fondu dans le modelé, d'élégance dans la forme et de vivacité dans le coloris qui font penser tantôt à Mantegna, tantôt à Léonard de Vinci, tantôt à Gaudenzio Ferrari, et dont l'accent italien est criant.

Dans le musée de Bâle, où les travaux de 1520, d'une touche à la fois laborieuse et douceâtre, d'une acidité de tons avivée par une restauration très ancienne qui a détruit en partie les glacis, voisinent avec ceux de 1517, la confrontation est si déroutante que, sans la certitude absolue où l'on est que la seconde série de la Passion n'a jamais quitté Bâle, on se refuserait à l'attribuer à Holbein.

Supposez que le hasard, au lieu de diriger l'artiste vers la France et de le pousser ensuite jusqu'à Londres, l'ait entraîné, dès 1521 ou 1522, vers l'Autriche dont la population allait rester fidèle au dogme catholique, et demandez-vous quelle eût été sa carrière. Voué à la peinture religieuse, et les yeux toujours fixés sur Milan, il n'eût jamais soupçonné le désaccord que ses origines mettaient entre lui et les formules cisalpines ;

il eût fait de l'importation italienne à hautes doses, et ce robuste talent, dévoyé, n'eût produit qu'un art d'imitation, insincère, alourdi et stérile.

Le hasard lui fut favorable.

Au moment même où le souvenir enchanteur des merveilles qui l'avaient ébloui dans les églises lombardes le dominait avec une autorité tyrannique, l'atmosphère dans laquelle il vivait, chargée, grâce au mouvement de la Réforme, d'éléments de plus en plus germaniques, allait s'insinuer en lui peu à peu, le rappeler, sans qu'il y parût, à son tempérament et le rendre à ses vraies destinées.

Deux influences se partageaient alors, dans les arts, la région du Rhin supérieur : celle de Dürer, propagée par Hans Baldung Grien, et celle de Mathias Grünewald.

Originaire d'Aschaffenburg, ville toute proche de Francfort et qui fait partie aujourd'hui de la Bavière, mais qui dépendait alors du prince-évêque de Mayence, Grünewald, dont on ne sait rien avec certitude, mais dont on a le droit de supposer qu'il est né vers 1480 et mort aux environs de 1535, semble avoir fait son apprentissage de peintre sous la discipline de Holbein l'Ancien, pendant le séjour de ce dernier à Francfort. On a de lui à Munich, à Aschaffenburg, à Francfort, à Carlsruhe, quelques pièces d'un haut intérêt, mais le musée de Colmar possède son chef-d'œuvre, un rétable à transformations peint vraisemblablement de 1508 à 1512 pour le couvent des Antonites d'Isenheim, et qui fut transporté, sous la Révolution, après la destruction du couvent, au chef-lieu du département.

De tous les peintres allemands de la fin du XV^e siècle et du commencement du XVI^e Grünewald est le plus hardi, le plus mordant et le plus pathétique. Au seuil de la Renaissance, et dans une région déjà toute saturée d'influences italiennes, il reste obstinément attaché aux traditions de pittoresque et de fantaisie violente du gothique. Mais que de nouveauté dans

son art, et de quelle puissance de réalisation il dispose ! Toutes les notes du clavier humain il les a, des plus terribles aux plus douces ; il ne répugne pas devant le trivial et il se complaît dans l'horrible, mais il sait être tendre et il a des inspirations d'une noblesse et d'une grandeur idéales. Il est aussi, de tous ses contemporains, le plus peintre et le plus coloriste. Bien qu'à l'exemple de ses prédécesseurs il lui arrive encore de cerner d'un trait continu ses figures, il les modèle dans la lumière et dans l'air avec une étourdissante habileté. Grâce à l'emploi de la détrempe, qui lui permet des légèretés et lui fournit des transparences interdites à la peinture à l'huile, sa palette est d'une étendue et d'une variété que ni Dürer, ni Holbein le Jeune n'ont connues, et que Rubens seul, un siècle plus tard, retrouvera. Il recourt aux colorations les plus agressives, sans perdre pour cela le bénéfice des notes vibrantes et chaudes, et il s'attaque aux lumières les plus vives et aux effets les plus délicats de contre-jour avec une infaillible et toujours harmonieuse justesse. Il a toutes les fraîcheurs de ton de l'aquarelle, toutes les vigueurs de l'huile, sans opacité jamais dans les ombres, et sa touche est d'une décision, d'une franchise et d'une fierté indicibles.

En regard de ce géant, Baldung Grien est un simple pygmée. En regard de Hans Holbein et de Dürer, il se relève. Il est, à dire vrai, de leur famille. Si les circonstances l'avaient aidé davantage, il eût pu sans doute jouer un rôle aussi en vue que celui d'un Holbein. Les circonstances ont fait pour lui très peu de chose, et peut-être les a-t-il médiocrement aidées. On se l' imagine volontiers indolent, sans souci, et barrant son rêve d'ambition à bien vivre. Il n'en a pas moins sa valeur propre et sa physionomie bien à lui.

On l'a pris très longtemps pour un Souabe, et, dans cette conviction, les historiens de l'art allemand ont fait de lui, jusqu'à ces derniers temps, un élève direct de Dürer ; mais des recherches d'archives auxquelles des érudits locaux se sont li-

vrés, il résulte qu'il fut Alsacien et que s'il quitta l'Alsace, ce ne fut jamais que pour peu de temps et pour des contrées proches voisines. Des relations qu'il eut avec Dürer, on ne sait rien, sinon que le maître de Nuremberg lui avait fait cadeau d'une boucle de ses cheveux et qu'il avait échangé des gravures de sa main contre des estampes de l'artiste alsacien. On a les dates extrêmes de sa vie. C'est en 1480 qu'il est né, dans la banlieue de Strasbourg, au village de Weyersheim, d'un père docteur en droit et originaire de Gmünd, en Bavière. On a lieu de croire qu'il apprit son métier d'un peintre bâlois, mais l'hypothèse n'est nullement vérifiée. Il a passé presque toute sa vie à Strasbourg, et il y est mort en 1545. Il y a fait, tant comme graveur que comme peintre, des travaux importants. Dès 1510, sa réputation était faite, non seulement dans sa province natale mais à Bâle et sur la rive droite du Rhin. Le margrave de Bade lui fit faire par deux fois son portrait, et de 1512 à 1516, on le voit occupé, dans Fribourg-en-Brisgau, à son œuvre maîtresse, le rétable de la cathédrale. En ces quelques faits se résument toutes les certitudes qu'on a pu se procurer sur son compte.

Mais si l'histoire est muette, ou à peu près, sur le détail de sa vie, l'œuvre qu'il a laissée est amplement suffisante pour qu'on sache à quoi s'en tenir sur son art. Le temps a détruit en partie l'œuvre de Grünewald ; il a été plein de respect pour la sienne, divisée en deux parties bien distinctes ; celle du peintre, éparse dans les musées allemands, et celle du dessinateur, multipliée par la gravure sur bois. La première n'est pas négligeable, mais l'exécutant très habile qu'elle nous montre n'a pas d'originalité bien tranchée. Même dans ses meilleures productions, et en particulier dans le rétable de Fribourg, Baldung s'est souvenu de Dürer ; il s'est souvenu aussi de Grünewald. L'artiste est autrement personnel dans le dessin. Rien de savoureux comme ses études de la forme, rien d'aigu comme ses études de portrait. Quant aux compo-

sitions étudiées, dont il a gravé le plus grand nombre en camaïeux vert olive ou brun mordoré, et dont les sujets sont empruntés tour à tour à la mythologie, à la religion, à la satire et à l'allégorie, Baldung y a porté des dons fougueux de réaliste et une fantaisie de « haulte gresse ». La verve en est parfois débridée à l'excès, mais tous ces morceaux se relèvent d'une facture si large, d'un trait si magistral et si souple que la sensation de l'émerveillement reste seule. Ce chèvre-pieds qui fouette une femme nue, cet Amour qui exhale cyniquement le trop-plein de sa boisson sur un Silène assoupi et vautré au pied d'un tonneau, ces sorcières à califourchon sur une fourche et qui traversent le ciel comme des flèches, ces lansquenets qui boivent sous une treille avec de gaillardes luronnes, ces chevaux en liberté qui bondissent en groupes tumultueux, ce Centaure qui fait sauter sur sa croupe un Amour abasourdi et penaud, sont de magnifiques monuments de la joie de vivre.

Mais Baldung a d'autres cordes encore à son arc, et il manie, quand il le veut, la note grave avec un instinct de beauté émouvant. Il y a de lui à Bâle, dans les réserves du musée, un simple dessin à la plume, une *Lamentation sur le corps du Christ*, où le motif de douleur se rehausse d'un décor de nature indiqué en quelques hachures sommaires, mais puissantes, et qui donne à la scène, par le caractère particulier de ses feuillages, lamentablement inclinés vers le sol, et prenant part ainsi à l'affliction des saintes femmes, une largeur et un style poignants.

L'œuvre dessinée de Baldung se compose également de pièces macabres, où la mort se rue à l'assaut de cavaliers, saisit à la gorge des femmes nues, met la main surnoisement sur de respectables bourgeoises et sur de hautaines baronnes, et de pièces ornementales, destinées au vitrail d'appartement, ou de modèles d'orfèvrerie, fourreaux d'épées, gaines de dagues, encadrements de miroirs.

Entre ces inventions et les compositions analogues de Hol-

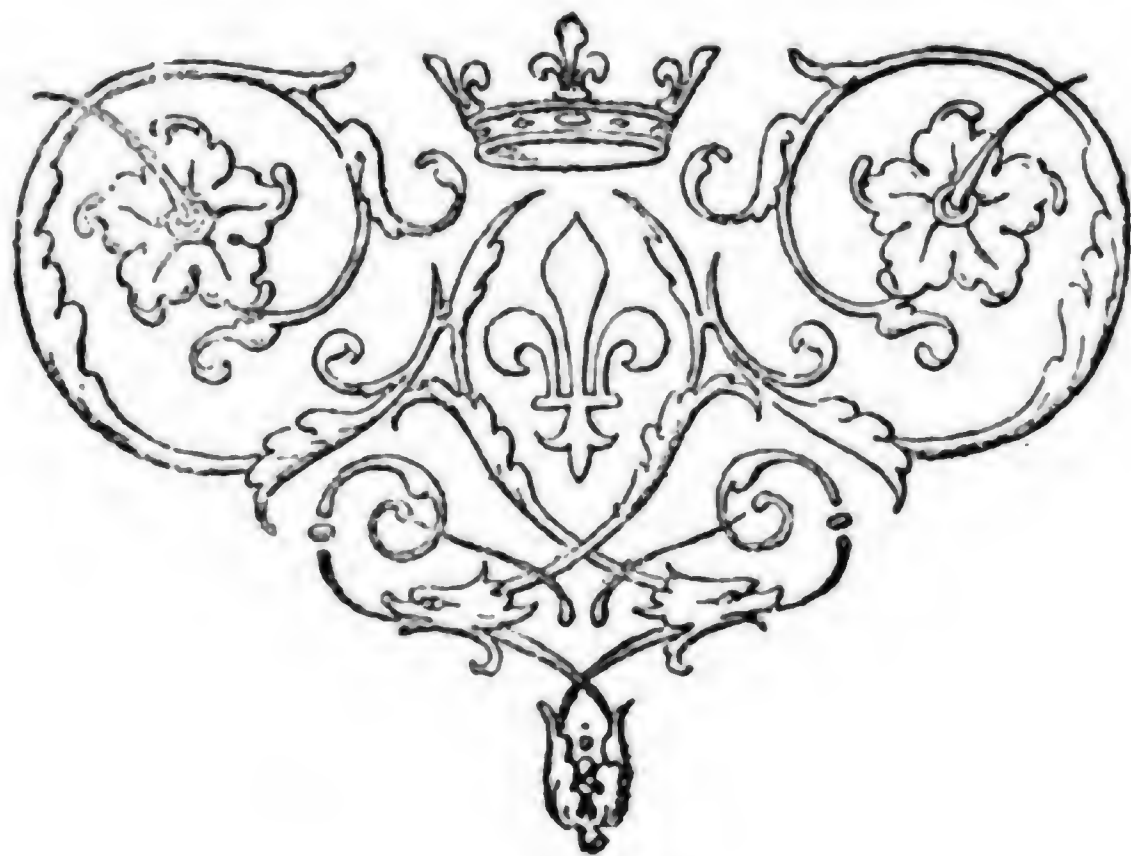
bein il est impossible de ne pas constater une étroite parenté. La série des *Dames bâloises* du second dérive en droite ligne des scènes macabres du premier, avec cette différence que l'idée de la mort est exclue des silhouettes féminines, si élégantes et si justes d'accent, que le pinceau de Holbein a fixées ; mais la façon de présenter les types et d'en marquer le caractère est la même. Dans les modèles d'orfèvrerie, même richesse luxuriante et touffue, mêmes rinceaux capricieusement enroulés, où se poursuivent et jouent des amours. Dans les cartons de vitraux, même cadre architectural Renaissance orné de précieuses arabesques, mêmes figures de saints, de saintes et d'hommes d'armes soutenant l'écusson armorié, même vigueur mâle dans le dessin et même procédé d'exécution à la sépia. Il est superflu, après cette comparaison, de se demander si Baldung, dont les dessins les plus fermes se réfèrent en très grande partie à une période de dix ans qui va de 1508 à 1517, n'a pas dans une forte mesure inspiré Hans Holbein. Le peintre d'Augsbourg, en effet, a dû d'autant moins ignorer les inventions de l'artiste strasbourgeois qu'Ursus Graf, son ami, en a fait ouvertement son profit dans des réunions de sorcières où la manière et le sentiment de son modèle étaient si parfaitement imités qu'on les a prises plus d'une fois pour des travaux de la main même de Baldung.

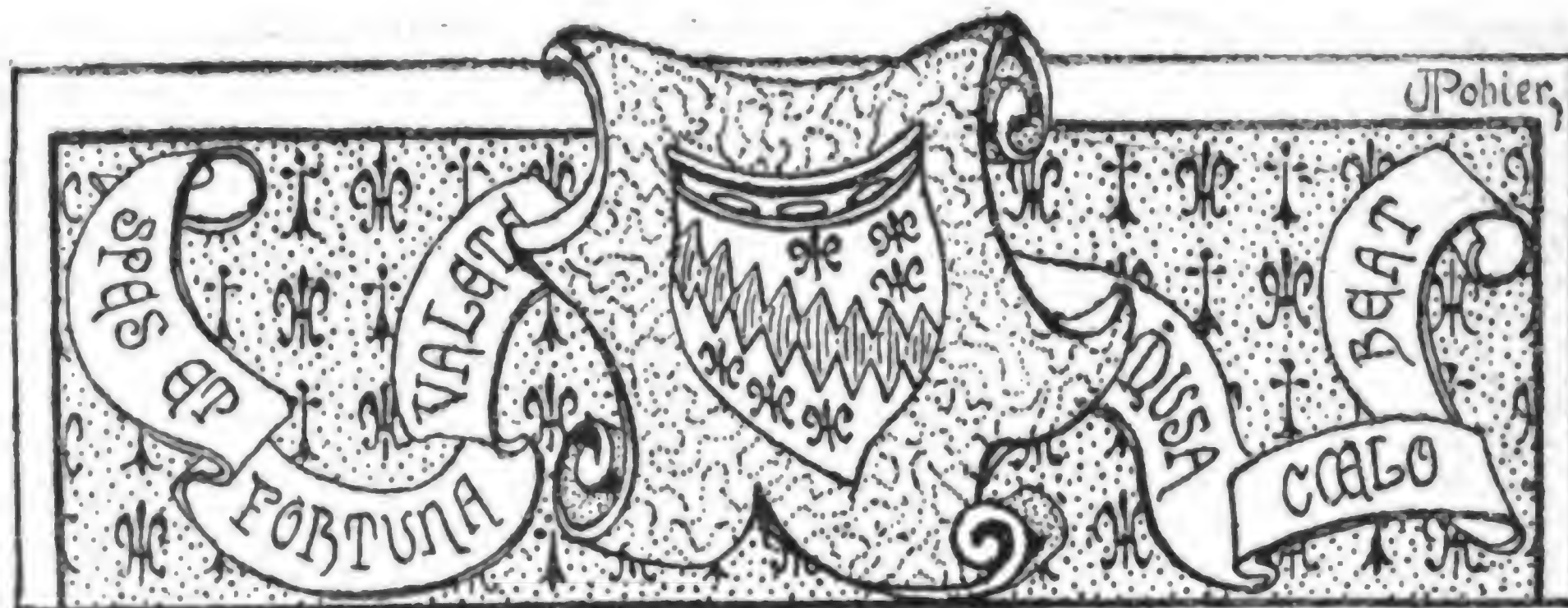
Holbein a-t-il personnellement connu Hans Baldung ? C'est une question qu'on ne peut éviter de se poser.

Pour nous, qui avons vu se débrouiller le jeune peintre au début de sa période bâloise et qui sommes fixés sur ses méthodes d'arrivisme et sur son caractère, la question est d'avance résolue. Holbein avait-il ou non intérêt à fréquenter Baldung ? Tout est là. Or quand l'artiste, à son retour d'Italie, s'installa définitivement, se fit recevoir maître peintre et prit femme, sa situation était loin encore d'être enviable. Les commandes ne lui manquaient pas, mais on les rémunérait à des taux dérisoires. Il lui fallait à tout prix le grand succès qui assurerait

sa vie. Hans Baldung au contraire, depuis l'achèvement du polyptyque de Fribourg, était au plein de sa renommée. Dans cette région du Rhin supérieur où Holbein aspirait à se créer, au delà des limites de Bâle, une clientèle plus étendue et plus généreuse, Baldung était le grand homme reconnu, et partout apprécié, dont le patronage, pour un débutant, serait précieux. Que de portes, par lui s'ouvriraient ! Sans parler du bénéfice que recueillerait le protégé à être mis au courant de ses projets, à surprendre l'éclosion de ses idées et le premier jet si spontané et si riche, de ses inspirations. Toute une technique, en même temps, lui serait révélée, celle de ces Vénitiens qu'il ne connaissait que par ouï-dire, et dont Baldung, par l'intermédiaire de Dürer, s'était approprié avec tant de bonheur les somptueuses et chaudes harmonies.

THIÉBAULT-SISSON.





LE PRINCE VIGNERON DU ROI

Il se fit, ce matin de juin 1531, un grand bruit de patois et de sabots devant la maison commune de Cahors. Bleus et verts dans leur costume de laine fine, les sergents qui, le soir, escortaient les magistrats municipaux à la lueur de cierges en cire de bouc enluminés aux armes de la ville, simplement munis, pour l'heure, de leur baguette blanche, assemblaient des rustres en habit de bure et bonnet à mèche. Le roi François, premier du nom, avait adressé naguère à son sénéchal de Querci certaines lettres missives qui causaient tout cet émoi. Galiot de Genouilhac, maître et capitaine général de l'artillerie de France, retraits en ce château d'Assier ciselé, fleuri, dont s'émerveillait Brantôme, laissait présentement au repos couleuvrines, faucons, passevolants, basilics, « triscacites et infernales machines » qui, le jour de Marignan, jetaient les Suisses en l'air « comme poules ». Le grand bombardier vaquait au

sénéchalat. Or, ces lettres du souverain, l'officier royal les avait fait présenter aux consuls siégeant en grand apparat avec leur robe en drap d'Orléans mi-partie de rouge et de noir et leur chaperon sur l'épaule. *Mandava lo dit senior rey...* Mandait ledit seigneur roi que lui fut choisi et envoyé un vigneron de « Cahors » pour planter un clos de vigne à Fontainebleau. Et le livre tanné — le vénérable registre des comptes municipaux en fait foi — les vigneron s'étaient assemblés à son de cloche pour élire à la pluralité des voix le plus habile et le plus digne d'entre eux. Ce fut Jehan del Rival, demeurant au hameau de Simèles, qui fut député pour représenter à la cour de France cet « art subtil » par quoi, au rapport de Marot, la bonne vigne croît à côté des lauriers.

Il y avait beau temps que François I^{er}, buveur comme un thélémite, tenait en estime les crus de Cahors. Galiot avait fait les présentations. J'imagine que c'est dans quelque coupe de fine orfèvrerie cadurcienne qu'avait été offert au roi le vin royal. Cahors était une ville d'art et de gourmandise. Sans doute, les Lombards flétris par Dante y gardaient encore le marché de l'or, mais à côté d'eux, des artisans ciselaient des vases et des lampes, les vigneron s'occupaient de bonnes cuvées, des confiseurs cuisaient leurs délectables confitures que les reines acceptaient volontiers en forme d'hommage et les élèves de l'Université en guise de prix. Quant au vin, c'était une liqueur de race. Entre tous, se reconnaissaient le bouquet, le cépage, et le cru. Les consuls, d'un œil sourcilleux, veillaient sur les « montaignes pierreuses ». Des experts (rappelons que Montesquieu, à la Brède, subissait encore un contrôle à peu près analogue) inspectaient toute plantation nouvelle. Nul cep étranger n'était admis à prendre racine sur ce terroir. Les ordonnances municipales étaient toutes hérissées de défenses et de sanctions. Ce vin était bien le fils de la terre et du ciel : aucun engrais, assure Lacoste, l'historien, ne souillait les vignes caorsines. Ce vin était né.

Dès 1519, la cour de France en buvait. L'on sait quelle était cette cour de gala, aventureuse et vagabonde, que François I^{er} emmenait avec soi, au grand souci de son voyer, dans un grand train de bagages et de chevaux. Parfois, telle bourgade qui s'était endormie dans son obscurité s'éveillait dans la gloire et l'arroi de la capitale du royaume. C'était le temps où, l'espace d'une nuit, le prince épousait la bergère. Il advenait, certes, que les couettes manquassent, mais, foi de gentilhomme, ni la chère ni les dames ne faillaient. Cette fortune, en voyage, a double prix... Or, en l'an 1519, le roi ayant décidé de se rendre à Cognac, sa ville natale, eut plaisir, même dans la province du vin de « Bourdeaux », de boire du vin de « Cahours ». On peut lire à la Bibliothèque nationale le *laissez-passer* octroyé à cette occasion à messire Galiot. Ce document vise une provision « de bon vin des vignobles de la seigneurie d'Assier » que le maître de l'artillerie envoie « pour nous en faire présent et aux princes et seigneurs et autres personnes, nos officiers et serviteurs suivant notre cour et pour la provision et dépense du roy et de son train ».

Un protectionnisme rigoureux qui s'exerçait sur les voies de terre et les chemins de l'eau permettait de retenir dans la ville jusqu'aux fêtes de Noël les vins du haut pays. Pour éviter tous méchef et malencontre, le roi donne ordre, en faveur de Galiot, « aux maire, sous-maire de Bordeaux, au trésorier de France et au sénéchal de Guyenne de laisser passer cinquante tonneaux de vin desdits vignobles de la seigneurie d'Assier et d'ailleurs où bon lui semblera ». (27 novembre 1519. Signé : François. Par le Roy : Deneufville.) C'était alors le beau temps de la jeunesse et de la gloire, le temps où Mme de Chateaubriand, si l'on en croit l'auteur des *Dames galantes*, cachait d'aventure Bonnivet dans la cheminée et où la vie cependant apparaissait comme les jardins du Pacello à l'heure où la divine Loire mirait l'azur du ciel et des blasons.

En 1531, la fortune et les favorites avaient changé : le vin

de Cahors avait conservé la faveur du prince. Pourtant, las de l'envoyer « querre » si loin, François I^{er} rêva d'avoir son cuveau, son clos de vigne. Fontainebleau se parait chaque jour d'une merveille nouvelle. Cette renaissance au pays tourangeau est un des plus jolis matins de l'âme humaine. Dans une atmosphère de Primavera y brillait la fleur des artistes de France et d'Italie. Pourquoi n'y aurait-il pas, sous ce ciel changeant et nuancé comme les yeux et le cœur des femmes, un coin de bonne terre tourné vers le soleil — telle la fleur emblématique de la Marguerite des marguerites — et qui n'aurait d'autre destin que de mûrir des raisins pour les pressoirs du roi ? Faire venir des vigneron de Cahors, c'était appeler des artistes à la cour. Et c'est pourquoi Jean Rival ou Rivart, ou Rivalz, partit pour Fontainebleau. Il y a lieu de penser qu'il s'en allait tout heureux. Il verrait le roi d'abord, puis il s'éloignait pour un temps de la misère. L'année était dure aux rustiques. « En la seconde et tierce sepmaine d'avril, lit-on dans le *Livre de main de du Pouget*, fit plus de froict que tout l'hiver, et gelarent les vignies près des rivières, ruyseaux et combes froydes et la fin de may ne treuvait audit Caors bled ny pain. »

Ce voyage de Jehan del Rival fut un voyage de reconnaissance et d'inspection. Il parcourut, sous le chaud soleil, ces grasses terres briardes et ne douta point que le cep des monts pierreux n'y prospérât à la façon d'un cadet dans une prébende. Il y eut un conseil de vigneron et le roi y parut. A Thomery, à Samoreau, des terrains furent choisis, défrichés et Jean Rival s'en revint au pays avec un « commis » de la cour. C'était, relate le livre tanné, au mois de novembre, vers la fin sans doute et au moment où, à grand jeu de sécateurs et de serpillons, se commence la taille des vignes. L'envoyé du roi, avec l'aide de Jean Rival, réunit un grand choix de plants. Et l'on reprit comme des seigneurs, sur de bons courtauds de route, le chemin de « Fontaineblou près de Paris ». Beau voyage,

certes, et propre à l'établissement des badauds. Bien qu'il y eût cette année-là grande disette de vin — à cause de quoi se vendait 12 livres la pippe et 14 — l'on emportait vingt barriques pleines pour le roi. Trente mulets suivaient chargés de javelles. De cette expédition semblent avoir été, parmi maints autres, Pierre Rival ou Rivalz, frère de Jean sans doute, et Jean Périnet. Nous donnons à penser ce que dut être aux relais l'arrivée d'un tel équipage — fouets, sonnailles, chansons — franc de péage et quitte de tout droit qui portait avec le vin du roi l'espérance de ses vignes.

Les Caorsins, s'ils furent les principaux élus, n'avaient pas été les seuls appelés. M. l'abbé Albe a publié, dans un journal du Lot, un « mandement du trésorier de l'épargne de payer 980 livres tournois à six vigneron qui sont venus planter des vignes de leur pays à Thomery, dans la paroisse de Champagne-en-Brie, et y ont séjourné quatorze mois ». Et l'on relève dans cet état les noms de Jean Maigné, de Mireval, près Montpellier ; Pierre Cousinet, vigneron de Languedoc ; Pierre de La Mothe, de Châlons, et notre Jean Rivart (Rivalz), de Cahors. Chacun d'eux est gratifié de 210 livres. Pierre Rivart (Rivalz) et Jean de La Mothe touchent 70 livres pour avoir aidé les autres dans leur travail. Le document porte la date du 20 décembre 1532. Cette année-là pour avoir mangé du lard en carême, Marot avait été poursuivi en parlement ; cette même année aussi avait paru l'*Adolescence clémentine*. Que le poète avec le roi, avec Hugues Salel, helléniste et grand-aumônier, avec Galiot, soit venu voir le bon vigneron son compatriote pratiquer la taille ou l'épamprage, il n'y a là nulle invraisemblance. Galiot devait parler roman avec le bonhomme comme dans ses terres d'Assier ; quant à Marot nous connaissons son excuse :

*N'ayant dix ans en France fus mené
Là où depuis me suis tant pourmené
Que j'oubliay ma langue maternelle.*

Jean Rival prolongea son séjour à Fontainebleau. Il semble que le roi l'y ait retenu dix ans. François I^{er} s'obstinait à vouloir faire du caors à Thomery. Mais le raisin n'aoûtait que laborieusement dans l'été briard ; les mulets du roi n'avaient pu emporter le soleil. Rival disposa des treilles le long des murs rapeux et chauds, et c'est ainsi qu'il obtint les premières grappes : elles étaient blondes, douces et parfumées comme les fins cheveux de Mme d'Etampes.

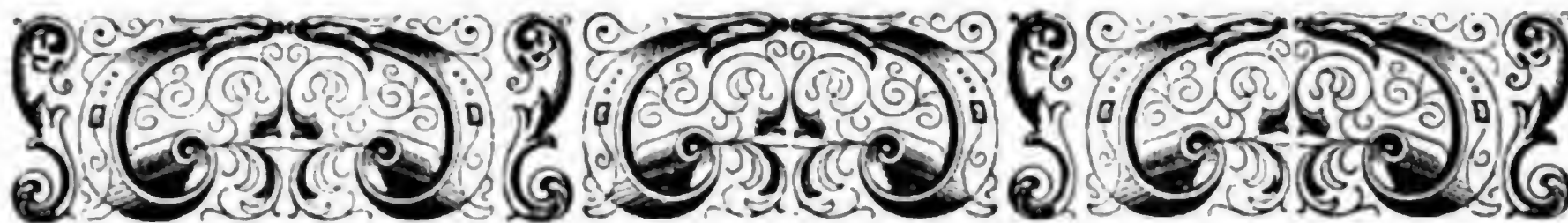
Ces vignes nouvelles furent la coquetterie savoureuse de la cour. Il faut croire, d'après Michelet, que le magicien Jean Goujon vint plus d'une fois rêver avec quelque jolie fille dans le clos du roi. « Où a-t-il pris ces corps charmants, si peu proportionnés, nymphes étranges, improbables, infiniment longues et flexibles ? Sont-ce les peupliers de Fontaine-Belle-Eau, les joncs de son ruisseau, ou les vignes de Thomery dans leurs capricieux rameaux, qui ont revêtu la figure humaine ? » Ah ! Jean Rival, ta serpe de vigneron était un ébauchoir.

Un jour, avec sa charge d'ans, d'honneurs et d'écus, le bon vigneron reprit la route de Querci. Il retrouva sur la causse de Bégoux sa maison sans splendeur, sa vieille maison de Simèles, qui l'attendait « au milieu des friches et des vignes ». Le roi lui avait-il octroyé des armoiries ? Portait-il de gueules au cep d'argent, d'azur à la grappe d'or ? Les textes sont muets, les mémoires sont mortes. Mais — la prose consulaire en témoigne — ses concitoyens le couronnèrent d'un beau titre : Jean Rival, vigneron du roi, fut dit *le Prince*. C'était justice, car c'était un bel artiste du bon Dieu, comme s'expriment les vieilles gens, et ses raisins, aujourd'hui, se vendent à haut prix, ainsi que des toiles... Oui, ce fut un beau rêve de vigneron. Rival vit dans leur familiarité les plus grands personnages, les dames du plus galant renom, il vit tailler le marbre et broyer les couleurs pour des œuvres dont le los est éternel, il vit poètes et courtisans faire leurs adieux aux « beautés » en partant pour la guerre, il vit des navigateurs qui allaient découvrir des mondes nouveaux

sur la mer océane, il avait été quasiment l'ami du roi, et certains jours, lui chétif, il s'était senti tout près du cœur de la France.

Et il songeait, taillant sa vigne de Simèles, à la première grappe des espaliers du roi. Elle se véloutait en cachette, jolie comme des yeux sous un masque de cour. Le vigneron avait son secret, la treille son mystère. Un matin, le roi était accouru, ainsi que pour une fête, avec les dames de la petite bande, ses poètes et ses joueurs de luth. Mme d'Estampes était là. L'automne s'enluminait d'or et d'azur, comme le vélin des livres d'heures. La duchesse, avant toutes, s'était avancée, gourmande, ravie, pinçant d'une main sa vertugade, l'autre, aux ongles roses, tendue comme un bec vers les grains d'or. Et les doigts de la favorite étaient fins, odorants, fuselés, blancs comme les lys des jardins de Touraine, — aussi bien fallait-il des doigts de lys pour cueillir les raisins du roi de France.

LÉON LAFAGE.



LA VIGNE EN FRANCE

Une théorie scientifique qui croit au refroidissement progressif de l'hémisphère boréal, alors que l'hémisphère austral au contraire subirait actuellement un réchauffement, s'appuie entre autres faits sur le recul, vers le midi, de la culture de certaines plantes et notamment de la vigne, qui, il y a quelques siècles, était cultivée beaucoup plus au nord qu'aujourd'hui.

Nombre de textes du moyen âge nous font voir que des vignobles existaient dans la Somme, le Pas-de-Calais, le Nord, la Flandre, l'Angleterre aussi.

Dans la Somme, on cite à la fin du XVI^e siècle les vignobles de Sainte-Radegonde, Hem-Monacu, Cléry, Athies, Epénancourt, Flaucourt, etc. Trois hectares de vigne subsistent seulement de nos jours dans ce département, et la récolte est presque nulle.

François I^{er} avait à Coucy un vignoble dont il estimait particulièrement le produit. Il y avait à la même époque abondance de vignes à Péronne, où un fermier s'engageait, d'après un acte conservé par M. Joseph Lefèvre, ingénieur-agronome, à fournir « vingt-six mille d'eschalatz pour estre emploiez à eschallier les vuignes, appartenant à la maladrerie de Saint-Ladre ».

Il y avait aussi des vignobles à Abbeville.

La limite de la vigne.

La vigne a donc beaucoup reculé en tant que vignoble. La limite actuelle de culture part du Morbihan, gagne Vendôme, passe à l'ouest de Chartres et de Dreux, traverse Mantes, Deuil, suit la vallée de la Marne, puis celle de l'Aisne jusqu'à Craonne, passe à Mouzon dans les Ardennes et coupe le Rhin par 50 degrés 35 minutes de latitude nord.

Mais la vigne ne recule que peu à peu et il se passera encore de nombreux lustres avant qu'elle ne pousse plus dans le verger de la France.



Le premier facteur de France

Piarron de Chamousset était un digne gentilhomme savoyard. Philanthrope, avide de contribuer au bien de ses concitoyens, « sa tête, a dit l'abbé de Voisenon, était toujours pleine de projets ». C'est à lui qu'on doit les premières tentatives de sociétés de secours mutuels et d'assurances contre l'incendie. C'est lui aussi qui imagina de créer dans les villes la « petite poste », qui devait prospérer rapidement et se substituer à la poste par exprès qui pourvoyait jusqu'alors aux échanges d'idées entre les citoyens. Nul mieux que Piarron de Chamousset ne méritait qu'on fût son bicentenaire comme on va le faire dans quelques jours.

On avait cependant tenté avant lui d'établir des communications entre les différents centres.

Dès le XIII^e siècle, un service de messageries fonctionnait entre l'université de Paris et les principales villes qui lui envoyaient des « escholiers ». Ce service comptait une organisation de « grands messagers » qui se bornaient à mettre à la disposition des étudiants des ressources pécuniaires, et de « petits messagers », *nuncii volantes*, portant de relais en relais les missives des « escholiers ».

Louis XI régularisa ce service postal en créant la *poste royale*, dont ses vassaux étaient autorisés à se servir, moyennant la faculté, que le roi se réservait, d'ouvrir les lettres pour en contrôler la teneur. C'est là l'origine du « cabinet noir », qu'on dit n'être pas aboli.

Messagers royaux et messagers privés allaient bientôt entrer en lutte. L'édit royal de 1576, autorisant les messagers royaux à se charger du port des correspondances privées, atteignait cruellement le privilège de l'université qui jusque-là avait assuré les services postaux et qui s'en servait pour conspirer avec les Guise.

Le pouvoir royal sortit vainqueur du conflit. Cela vaut d'être signalé. Henri IV confirma l'édit de 1576, confia la direction des messageries royales à Fouquet de la Varenne et à Sully, et le cardinal de Richelieu, à partir de 1622, régularisa le départ des courriers, créa dans les villes des bureaux de poste, et institua le premier tarif de port. Le port de la lettre simple était de deux sols entre Paris et Dijon, de trois sols entre Paris et Lyon, Paris et Bordeaux, Paris et Toulouse. Mais la taxe variait de trois à cinq sols pour les lettres comptant plusieurs feuillets et de cinq à huit sols par once pour le transport des gros paquets. Qu'eût coûté le port d'un de nos romans-feuilletons.

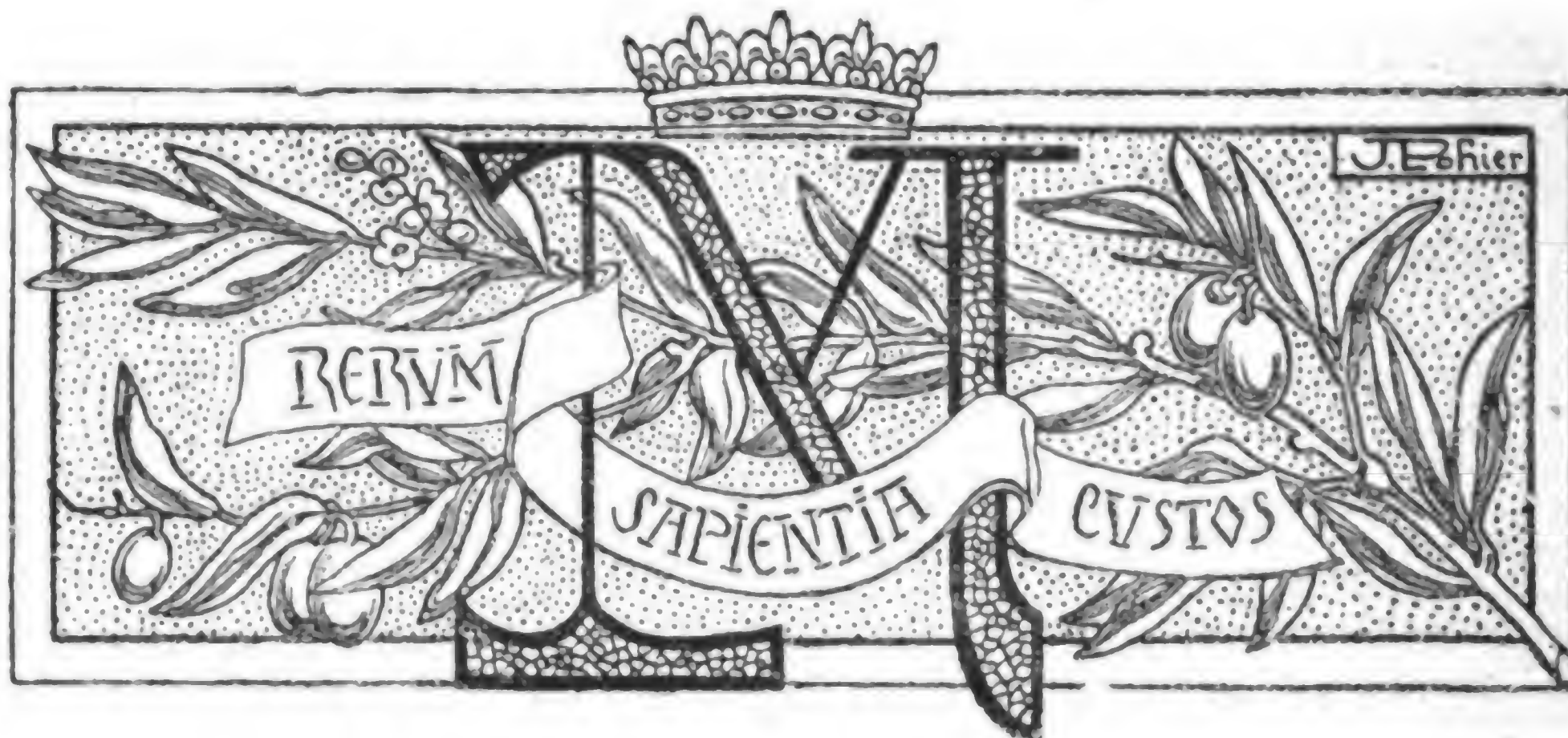
En 1762, Louvois, surintendant général des postes, afferma la poste à un traitant, Lazare Patin, moyennant un million versé et une redevance annuelle de 1.700.000 livres. Patin ne s'y ruina pas. Au contraire, les services postaux prirent une extension considérable et fonctionnèrent admirablement. On ne dérobaît pas alors des colliers de trois millions ni des cartes postales illustrées. Il est vrai qu'on ne connaissait ni les uns ni les autres.

Mais à l'intérieur des villes, aucun service postal n'existait. En 1758, par lettres patentes du 5 mars, Piarron de Chamousset, homme à idées, fut autorisé à établir à ses frais la « petite poste » de Paris. Au contraire, des inventeurs ordinaires, l'e

bon gentilhomme gagna de l'argent. L'entreprise, dès la première année, lui rapporta 50.000 livres. Aussi l'Etat s'en empara-t-il. Toutefois, il fit bien les choses. Il assura à Chamousset une pension viagère de 25.000 livres, faible part des bénéfices que réalisaient les neuf bureaux, comptant 395 boîtes de quartier et 117 facteurs, qu'il possédait.

Piarron de Chamousset était un sage. Il ne s'indigna pas de l'injustice des hommes, et consacra ses revenus à doter des hôpitaux. C'était aussi un brave homme. C'est à lui que nous devons de recevoir parfois nos lettres. Ceci ne justifie-t-il pas autant que les bonnes œuvres de Piarron les discours que prononceront en son honneur les facteurs, les « boëtiers » et autres gens de lettres ?

GUILLAUME JANNEAU.



Jehan de Nostredame et les troubadours

Si, au XVI^e siècle, les troubadours sont encore à peu près ignorés en France, il n'en est pas de même en Italie où nombre de savants, parmi lesquels Pietro Bembo, Colocci, le secrétaire de Léon X, Corbinelli, Barbieri, s'occupent alors de « provençalisme ». Il est hors de doute que c'est en ayant connaissance des diverses études faites par les commentateurs de Dante et de Pétrarque, que Jehan de Nostredame eut l'idée d'écrire son fameux livre sur la vie des poètes provençaux, paru à Lyon en 1575 et dédié « à la très chrétienne reine de France ».

L'influence exercée par ce faussaire sur les générations qui suivent a été considérable ; la majorité des écrivains ont cru que l'œuvre de Nostredame était un livre de bonne foi, et c'est seulement depuis quelques années que le caractère mensonger

de cet ouvrage a été démontré d'une façon rationnelle par deux mémoires publiés presque simultanément : l'un est dû à Bartuch et l'autre à M. Paul Meyer. Mais la question n'avait pas été traitée dans toute son ampleur et c'est là ce que résolut d'effectuer Camille Chabaneau, l'éminent professeur de littérature romane à l'Université de Montpellier. Durant vingt-cinq ans, il ne cessa de penser à Jehan de Nostredame, fouillant les bibliothèques et les archives, annotant ce qui touchait de près ou de loin à ce personnage. La mort ne lui permit point d'achever ce travail, auquel il attachait peut-être une trop grande importance, et selon ses instructions, ses héritiers prièrent son élève et ami, M. Joseph Anglade, aujourd'hui professeur à l'Université de Toulouse, de continuer les recherches afin de terminer et d'éditer le manuscrit concernant Nostredame. Ce volume vient de paraître et il est à peine besoin de dire qu'il offre un intérêt particulier au double point de vue historique et littéraire.

*
* *

On sait peu de chose sur la vie de Jehan de Nostredame. Fils d'un notaire de Saint-Rémy-de-Provence, issu d'une famille d'israélites convertis, il eut pour frère aîné le célèbre astrologue Michel Nostradamus, qui, installé à Salon, reçut en 1564 la visite de Charles IX et de sa sœur, la princesse Marguerite, la future reine de Navarre. Jehan de Nostredame exerça à Aix les fonctions de procureur et vécut dans cette société instruite et policée qui se composait des « officiers » du parlement de Provence. Il entretenait des relations aimables avec la plupart des membres de cette assemblée : le premier président Jean de Meynier et presque tous les conseillers étaient de ses amis. Le niveau intellectuel de la bourgeoisie aixoise était très distingué ; beaucoup de personnes étudiaient l'histoire ou l'archéologie locale et régionale et s'intéressaient au progrès des

sciences. Parmi les relations très étendues de Nostredame, il est un nom qu'il faut retenir^e; c'est celui de Jules Raymond de Soliers. Aussi bon calviniste que Nostredame était fervent catholique, Raymond de Soliers a joué un rôle important dans la vie de Jehan, et d'après la biographie à lui consacrée par J. de Haitze, c'était non seulement un écrivain de premier ordre, mais encore une sorte d'encyclopédiste possédant des notions exactes sur les diverses branches de l'activité humaine. Astronome, mathématicien, jurisconsulte, antiquaire et poète, il avait réuni une splendide collection de médailles, de tableaux et d'estampes qui faisait l'admiration des lettrés de la ville d'Aix.

Ce milieu, on le voit, était donc fort intéressant, et il avait, en outre, la qualité primordiale d'inciter au travail ceux qui le fréquentaient.

L'ouvrage du falsificateur Jehan de Nostredame est « un exemple vraiment remarquable de l'influence néfaste que peut exercer un mauvais petit livre », et le premier manuscrit, celui de Carpentras, non édité — qui nous fait pénétrer, comme le dit Chabaneau, dans l'atelier de mensonges de l'auteur — montre comment celui-ci a eu l'art de tromper son monde. Une des plus curieuses inventions de Jehan de Nostredame est certainement celle des cours d'amour, dont il n'est point question d'ailleurs dans la primitive rédaction ; d'après lui, elles étaient au nombre de trois : Pierrefeu et Signe où siégeait la comtesse de Die et que présidait Stéphanette, dame des Baux ; celle d'Avignon qui avait à sa tête Laurette de Sade, et celle de Romanin, composée de douze dames « illustres et généreuses de Provence ».

*
* *

Le procédé de fabrication de Nostredame apparaît dans sa magnifique impudence lorsqu'il s'agit de parler des trouba-

dours. Alors rien ne l'arrête. Il commence d'abord par les rattacher tous à sa Provence, et pour arriver à ses fins, n'importe quels moyens lui sont bons. Il déforme les noms de lieu d'origine : citons Jaufré Rudel *de Blaye* (le héros de la *Princesse lointaine*), qui devient Rudel de Blieux en *Provence*, et Peirol d'Auvergne dont il fait le troubadour provençal Peire del Vernegue. Les exemples de ce procédé sont constants. Estimant que le nombre de biographies contenues dans son manuscrit est insuffisant, il n'hésite pas à les augmenter en créant des troubadours ; ici il ne se met pas en frais d'imagination et se contente de formules quelconques, afin de donner une apparence de vérité à ce qu'il écrit. Il va plus loin encore, et désirant flatter l'orgueil des grandes familles du pays, il s'empresse de leur découvrir des aïeux parmi ces troubadours illustres dont il est censé retracer l'histoire. Nostredame agit ainsi pour les Castellane, les Blacas, les Alamanon. Quand il est embarrassé, il ne craint pas de raconter la passion éprouvée jadis par un troubadour pour une dame de la noblesse provençale. L'essentiel consiste à placer toujours et partout un de ses troubadours. Nostredame a même glissé pas mal de ses contemporains (!) dans sa liste des troubadours et il n'a pas oublié sa propre famille. Anhelme de Mostiers est son frère Michel de Nostredame et Magdeleine de Salon, dame d'une cour d'amour, doit être sa nièce.

Les anachronismes et les erreurs d'histoire littéraire sont légion. Par exemple, Albertet de Sisteron, Bertran d'Alamanon meurent à la fin du XIII^e siècle, cinquante ans plus tard que dans la réalité, et Ricard de Barbezieux, qui vécut au XII^e siècle, meurt, d'après Nostredame, en 1383 !

Le moine des Iles d'Or, le moine de Montmajour près d'Arles, et saint Cezary, autre religieux de ce même monastère, telles sont les trois principales sources de ses écrits, indiquées par Nostredame. Au sujet des deux derniers, le moine de Montmajour et saint Cezary, la lumière a depuis longtemps

été faite : on a établi que le moine de Montmajour était un personnage fictif mis à la place du moine de Montaudon, transplanté d'Auvergne en Provence selon l'habituel procédé de Nostredame, et que le troisième moine saint Cezary cachait Hugue de Saint-Cyr, troubadour du Quercy. (Il est à remarquer que Cezary est simplement l'anagramme de Caersi, nom de la région où est né Hugue de Saint-Cyr.) Le problème restait à résoudre en ce qui concerne le moine des Iles d'Or. Camille Chabanneau, dans un article paru en 1907 dans les *Annales du Midi*, déclara que derrière la robe de ce moine se dissimulait l'intime ami de Nostredame, Jules Raymond de Soliers. (Moine des Iles d'Or est l'anagramme de Reimond de Soliers.) Chabanneau compara la biographie de Raymond de Soliers d'après de Haitze à la notice consacrée par Nostredame au prétendu moine et il s'aperçut que les traits de caractère indiqués par le faussaire concordaient bien avec ceux prêtés à Raymond de Soliers. Chabanneau conclut en disant que Soliers et Nostredame se complétant en quelque sorte mutuellement, « nous ne devons pas nous montrer surpris de retrouver les traits de l'un et de l'autre sous le masque unique du moine des Iles d'Or, et qu'en dernière analyse le moine des Iles d'Or est Nostredame lui-même dissimulant sa personnalité, en tant qu'historien des troubadours, sous le nom et sous l'anagramme du nom de deux de ses amis, Cibo et Soliers.

L'influence exercée par Nostredame a été considérable. En même temps que son édition de 1575, parut une traduction italienne de Giudici qui n'est pas d'ailleurs entièrement conforme au texte français. Ce fut pendant de longues années, en Italie, la seule source où il fut donné de pouvoir puiser pour connaître l'histoire des troubadours. Ces erreurs se répandirent ainsi dans la péninsule et le nom de Jehan de Nostredame brilla d'un nouvel éclat, quand, en 1710, Crescimbeni publia à Rome une seconde traduction des *Vies* enrichie de notes et de renseignements précieux.

En France, le témoignage de Nostredame est invoqué à plusieurs reprises, notamment par Pasquier, Borel et Huet.

Mais c'est la Provence qui eut surtout à souffrir des mensonges créés par Nostredame. Quand il mourut, ses papiers passèrent entre les mains de son neveu César qui incorpora le livre de son oncle dans son *Histoire et Chronique de Provence*, en accumulant à dessein généalogies sur généalogies, afin de continuer à glorifier certaines puissantes familles de la région. Au XVII^e siècle, Jean de Chasteail-Gallorp, procureur général à la cour des comptes de Provence, et son fils Pierre, auteur d'une *Histoire des troubadours*, aujourd'hui perdue, chantent l'un et l'autre les louanges de Nostredame, et leurs affirmations sont impitoyablement critiquées par J. de Haitze.

Au XVIII^e siècle apparaissent les premières protestations en faveur de la vérité. Caumont et l'abbé Goujet sont sévères pour Nostredame. Le premier traite son livre de « tissu de bévues grossières », le second déclare qu'il est peu estimé, et dans ses *Recherches sur l'Histoire de France* de Beauchamps, écrit que cet ouvrage est le moins exact qu'il y ait. A la même époque, Papon publie son *Histoire générale de la Provence* ; il cite parfois Jehan de Nostredame, qui lui paraît suspect, et il dénonce comme « apocryphes » les vies des troubadours de César de Nostredame.

En Italie, Tiraboschi considère le livre de Jehan comme un roman fabuleux ; il s'étonne que Crescimbeni ait accepté facilement les dires du procureur d'Aix et se montre fort sceptique à l'égard du moine des Iles d'Or.

Au début du XIX^e siècle, par contre, Sismondi, dans la *Littérature du Midi de la France*, emprunte beaucoup à Nostredame, et Reynouard, dans son mémoire sur les troubadours et les cours d'amour, regarde l'auteur des *Vies* comme une autorité.

Fauriel enfin accepte aussi certains des mensonges de Nostredame, et il en est de même de Balaguer, bien que l'influence

de Nostredame n'ait pas été grande en Espagne, car les études provençalistes n'y ont guère été en honneur.

*
* *

Jehan de Nostredame a complètement défiguré l'histoire des troubadours. En donnant une idée absolument fausse, ridicule et grotesque de cette littérature, il a préparé la naissance du *genre troubadour* qui a fleuri chez nous aux XVIII^e siècle et sous l'Empire et — chose autrement grave — il a propagé cette grossière erreur qui consiste à croire que la littérature dite provençale était toute originaire de la Provence alors que le Limousin et le Languedoc y ont la plus large part.

Maintenant on est en droit de se demander à quels mobiles a obéi Nostredame en travestissant la vérité. Il ne faut pas hésiter à le reconnaître, Nostredame a cru faire ainsi acte de bon Provençal. On oublie trop de nos jours que la Provence, orgueilleuse à juste titre de son glorieux passé, s'était unie à la France vers la fin du XV^e siècle « comme un principal à un autre principal », et qu'elle était restée au XVI^e siècle un Etat dans l'Etat. Nostredame estima que son devoir de Provençal lui commandait de rattacher *tous* les troubadours à sa chère « nation » provençale, et, pour arriver à ce but, il a commis force malhonnêtetés. La postérité doit condamner sévèrement Jehan de Nostredame car, ainsi que le déclare M. Anglade, le patriotisme n'excuse pas l'imposture et ne justifie pas le mensonge.

MARC VARENNE.



Documents linguistiques de la Haute-Loire

(VELAY, BASSE-AUVERGNE ET GÉVAUDAN)

En publiant le tome I^{er} des *Documents linguistiques du Midi de la France* (1), M. Paul Meyer a clairement montré l'utilité de cette entreprise de longue haleine, et nettement établi les règles qui doivent y présider. Malgré l'incertitude de la graphie, les recueils de documents en langue vulgaire sont de nature à fournir « une base solide à l'étude des variétés locales de la langue », une contribution importante à la lexicographie, une source de renseignements précieux pour l'histoire. Mais une telle enquête ne peut être l'œuvre d'un jour, ni d'un homme. Il convient que toutes les bonnes volontés s'unissent pour la poursuivre et la réaliser.

Le travail, achevé pour les départements de l'Ain, des Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Alpes-Maritimes, et amorcé pour l'Ardèche, l'Ariège, l'Aude et l'Aveyron, n'a pas encore été tenté pour la Haute-Loire, c'est-à-dire le Velay et les enclaves du Gévaudan, du Forez et de l'Auvergne administrativement réunies à la Révolution. Nous n'avons ni l'autorité, ni le loisir nécessaires à l'étude linguistique des textes, mais il nous pa-

(1) Gr. in-8°. Paris, Champion, 1909.

raît utile d'y collaborer en signalant les principales sources où devra puiser l'érudit en quête de documents du XI^e au XVI^e siècle, et en montrant par des exemples inédits l'intérêt de ces recherches.

Il semble que ce sont surtout les archives du XIV^e et du XV^e siècle qu'il faut consulter. A cette époque, l'usage du patois dans les actes n'était pas rare. Une sentence d'excommuni-sac, près Polignac, qui se refusaient à payer à la collégiale de Saint-Agrève une redevance d'un *meytenc* de seigle, porte qu'elle devra être promulguée en langue vulgaire, c'est-à-dire « in romana lingua » (1). La pièce est du début de 1327. En 1392, il était toujours d'usage d'écrire les conventions « moytié en langue françoize, moytié en langue vulgaire » (2), et c'est ainsi qu'étaient établis les registres des dépenses faites par le vicomte de Polignac au cours de la Guerre des Anglais (1382) « tant pour espions que autres lectres escriptes aux gouver-neurs d'Alvergne, de Rouergue et Gevoldan, ensemble pour les procès ». Le rédacteur de l'Inventaire analytique des archives des Etats du Velay, où sont mentionnés ces livres, observe d'ailleurs que « ce langage est beaucoup plus lourd que celluy qu'on parle a présent, comme si en ce temps le seigneur visconte de Polignac ne scavoit parler francoys » (3). C'est que maître Vital Dolezon, le syndic du diocèse du Puy, auteur de l'inventaire, travaillait entre 1591 et 1617, et que, depuis longtemps déjà, on n'écrivait plus alors officiellement en patois.

A la fin du XVI^e siècle, le français est employé d'une manière générale et constante, et il faut un événement local grave

(1) Arch. de la Haute-Loire, série G. 498.

(2) Inventaire analytique des archives des Etats du Velay, *Quittances et mémoires de 1389 à 1444. Preuves de la Maison de Polignac*, éd. Jacotin, II, p. 99.

(3) *Ibidem*, p. 86.

comme l'assassinat commis le 26 novembre 1645 par François Mallon, marchand dentellier, sur la personne de sa femme, pour que le chroniqueur ponot Jacmon copie sur son cahier la complainte improvisée dans le vieux langage populaire :

*Ay grond jomais, non, s'es vedut tant foulhio
Lous Ouvorgnhas ne font trop ey jour dehu... (1).*

La tradition se continue durant les siècles suivants, et il serait facile de dresser la bibliographie des écrits patois modernes, mais ces productions ont un caractère fantaisiste et artificiel qui les rattache seulement de fort loin, et, par dégénérescence, aux monuments de la « romana lingua ». Ce n'est plus d'après des papiers qu'on peut étudier le dialecte vellave et ses voisins : il faut instituer une enquête parmi la population elle-même du pays (2) qui n'a jamais cessé de pratiquer un parler hardi, familier, mélodieux, plein de sel local, riche en belles assonances et en locutions plaisantes où se délectaient l'humeur goguenarde et l'interminable gaîté de nos ancêtres.

Le bordereau de la leyde du sel dont le texte suit fait partie des riches archives des hôpitaux du Puy, en cours de classement. Il nous a été obligeamment signalé par M. Jouanne, archiviste-paléographe, chargé de la mise en ordre des documents de ce précieux fonds, à peu près inconnu jusqu'à ce jour. L'état de l'original, les caractères de son écriture, nous permettent d'assigner le XV^e siècle à cette pièce que deux in-

(1) *Mémoires de Jacmon*, éd. Chassaing, p. 221.

(2) M. de Vinols a publié en 1891 un *Vocabulaire patois vellarien-français* plein de bons renseignements (in-8°, Le Puy, Prades-Freydier).

dications plus précises relevées dans la rédaction semblent attribuer à l'année 1468.

Sec se so que es istat pagat a sen Joh. Rochier et a sen Joh. Rossel ho aus, autres en nom de lor del faict de la leyda de la sal per lor assessada ha St Vert (1) de que fo segurtat Bonafe Amat et Per Bast de iij annadas.

Item, primieyrament a sen Joh. Rochier de que ista quitanssa de la ma de M. Peire de don. I razas de sal.

Item, plus al dict sen Joh. tant per la ma de Jacq. Boyer en flor et per la ma de Berth. Chaden. iij razas de sal.

Item, plus al dict sen Joh iij gros que val. diâ raza de sal et diâ cop.

Item, plus a sen Jôh Rossel entre iij ves. xij razas de sal.

Item, plus a Steve André resseptar de mosser del Puey per las iij annadas xxj^a rasa[s] de sal.

Item, plus a Peir de Lermet reseptar del chapitol xxj^a razas[s] de sal.

Item, plus â Dalmas Graver per se et per messer le vescompte. LX razas de sal.

Item, plus a sen Jacq. de St Marcel. iv razas de sal et diâ.

Item, plus as sen Peire Barth. xv razas de sal.

Item, plus hat sen Joh. Roseus per la ma de Peiré Boyer, et foront prezas en l'ostal de Barth. Chadeu. ij cart. de sal.

Item, plus per los despes faits per l'eschandilh per iij ves infra lod. terme a las gens de moss. lo vescompte. v razas de sal.

Item, nos devont per ca de la ferma de las iij annadas per trebalh del leyder xvij francs.

Item, plus avem mays baylat a Selm et a Dalmas Graveir per moss. le vescomte aysit quant costa per quitanca. X razas.

Item, a sen Jac de St Marcel del mandament de sen Joh Rocheir lo xvij jorn desember l'an [M.CCCC]xxvij. ijas^{as} razas.

Item, plus avem payat a Selm la semana davant chalendas l'an [M.CCC]lxvij x razas de sal.

(Archives hospitalières du Puy. Original, papier écrit recto et verso.)

(1) Saint-Vert, canton d'Auzon

II

Le document dont le texte est transcrit ci-après a été découvert dans la reliure d'un registre des archives des Hôpitaux du Puy, portant le titre suivant : « S'ensuit le papier et livre de la despense ordinaire et extraordinaire de la maison de Notre-Dame du Puy commençant à la feste de la Toussaintz mil cinq cent et douze, et finissant à la semblable feste mil cinq cent treize estans maistres M^{res} Charles Deanhac et Johan Cothier (ou Carthier), chanoines de la dicte eglise. » Ecrit sur une large bande de papier (0 m. 41 × 0 m. 29), ce manuscrit n'est pas daté, mais, comme il est question dès le second aliéné de « nostre sanct payre lo papa Julius secundus manten en viven », il convient de le rapporter au Jubilé de Notre-Dame du Puy de 1513, année du décès de Jules II.

On sait qu'il y avait au Puy un pardon fameux dans toute la région lorsque le vendredi saint tombait le 25 mars, jour de l'Annonciation. Le fait se produisit en 1513. « Comme au pardon précédent, en 1502, écrit Maulde la Clavière (1), l'affluence avait dépassé les prévisions, et qu'il était survenu des bousculades où des gens avaient été piétinés, blessés, étouffés, les consuls prirent des mesures d'ordre. A chaque porte de la ville, des affiches indiquaient aux visiteurs le programme des cérémonies et aussi le tarif des denrées ; sur la place, un gibet se dressait à l'usage des voleurs. Les pèlerins pénétrèrent dans la ville sur deux files serrées ; des bourgeois leur distribuaient au passage des provisions, harengs et pains frais. Ils allèrent à l'église, passèrent devant la pierre qui guérissait la fièvre, devant le tableau célèbre des Neuf-Preux, devant l'autel où un prêtre donnait sans relâche la bénédiction du Saint-Sacrement :

(1) *Sur les origines de la Révolution française au XVI^e siècle*, Leroux, 1889.

ils s'agenouillèrent aux pieds de la statue glorieuse de Notre-Dame, défilèrent dans la chapelle du Crucifix et firent toucher des objets aux reliquaires qui étincelaient au milieu des cierges allumés. Ils remirent une aumône avant de s'éloigner ; puis, en une procession toujours imposante et recueillie, ils quittèrent la ville. »

Les détails de ces diverses cérémonies, de ces brillants cortèges, sont consignés par le drapier ponot Médicis dans ses *Chroniques* (1) ; il y consacre trois longues pages qu'il termine ainsi :

Grande habundance de peuple, grande habundance de merciers portant indicible quantité d'ymages et autres denrées, logés par tous endroits autour du Puy et dans la ville especialement devant l'esglise des Jacopins, lesquels faysoit moult beau voir; grande habundance de victuailles et provisions de toutes sortes, tellement que de paint cuyt en miches de fornier yl s'en trouva de residu qui ne peut avoir despeche par plus de cent livres, et les arencs, le sabmedy saint, furent criés, au devant du griffon de la Bidoyre, pour ung denier tournoys les sept, qui est chose merveilleuse. considéré l'affluence des gens, et je, qui ay ce escribt, l'ay veu et ouy. Mais une chose est à considérer, car plusieurs pelerins y vindrent pourveus, aians consideracion à la faulte qu'ils en eurent le pardon precedent. Plus grant habundance de seigneurie y vint que n'avoit eu audit pardon precedent. Grant habundance de police fut tenue tant pour les habitans que pour les pelerins, et plus grande crainte de justice, et est à noter que pour formider les brigands, larrons, mutins et tel maniere de billon de gent qui ne cherchent que maleurte, furent mises à l'entrant de chacune des portes de ladite ville, pilliers, potences et gibets, qui causa aux malfaiteurs et malignes esperits ne fayre chose reprehensible.

Le tout bien rumyné et profondement considéré, soit creu que Nostre Seigneur et la Vierge Marie conduisoient tout cest affaire, ausquels très-affectueusement prie et flagite que doint grace à ceulx et celles qui verront les jubilés subséquens qu'ils le puissent ainsi ou mieulx conduyre.

Plusieurs autres choses assez dignes de mémoire je obmets, pour eviter prolixité et pour ce qu'à tout fain entendement sont faciles à considerer.

(1) Tome I, p. 156-157.

Indépendamment des avantages matériels, les jubilés occasionnaient aux habitants du Puy des privilèges spirituels qui leur semblaient particulièrement précieux et dont ils aimaient connaître les considérants. C'est sans doute pour permettre aux administrateurs de l'Hôpital de garder le souvenir des remissions particulières dont l'établissement et ses bienfaiteurs avaient le bénéfice que fut rédigé le memorandum en langue vulgaire qu'une reliure de registre a protégé de la destruction.

Ce texte, où figurent déjà de nombreuses locutions françaises, s'ajoutera heureusement à la très rare documentation des anciens jubilés de Notre-Dame du Puy.

Nos aven ressauput lo grant pardon general de Nostra Dame del Puey a la honor de Dieu omnipoten et de la gloriosa sagrada et de toute la cort selestial de paradis. Aven ressauput ung novel mandamen apostolic pour la sa[lut?] de nostras armas recontan las causas que s'en segon :

Et premieramen vol nostre sanct payre lo papa Julius secundus mantenen viven (1) don la benediction de Dieu, de sanct Payre et de sanct Pal a toute persona que aydera et donara de sos bens so que es istat ordenat per lo chapitre de Nostra Dame del Puey, so es assaber dos gros per toute la meyson et aquo per la refection de tres paures per ung jorn ou ung gros per persona aux paures deld. espital de Nostra Dama del Puey, vesen nostre sanct payre lo papa la pauretat deld. espital, a confirmat toutes las gr[ac]ias, induegen[cias] et perdons passatz et donatz ausd. benfactors deld. espital de nostra dama del Puey.

Item, vol nostre sanct payre lo papa que scian perdonatz et perdona a toutz les benfactors penitencias non complidas, dejuns non dejunatz et festal mal coltas specialmen lo sant dimenche.

Item, leur remet et perdona la septema part de las penitencas en lhors confessions eniunctas per lhors pechatz confessatz et penitens.

Item, toutz los benfactors sen participans en toutes las messas, dejuns et oracions que se dison ny se fan ny se diran perpetualmen en la chambra angelica de Nostra Dama del Puey et generalmen en toutes las sept obras de caritat que toutz los jorns se accomplisson eld. espital de Nostra Dama del Puey.

Item, vol nostre sanct payre lo papa que si losd. benfactors del espital si

(1) Jules II, pape de 1503 à 1513.

venian a morir el temps que la gleysa sera entredicta, nonobstant lod. entredit seam messes lors corps en terra sancta si non que fussan excumin-gatz damen (?) ou usuries publicz et que de dreyt lhor fussa prohibit.

Item, vol lod, sant payre lo papa que [si] los procurayres deld. espital de Nostra Dama del Puey venian en una [gl]ey[sa] entredicta que per lor joueux avenimen una ves l'an pueschan obrir las portas de las gleysas, se-lebrar messas (1) mortz que seran a la hora trespasatz et fayre autras chausas comma si non ou avia entredit.

Item, dona lo sanct payre lo papa ausd. benefactors per chacuna festa de nostre s^r Jhu X^t so es assaber la Nativitat, la Circuncesion, la Paresson, la Resurrection, l'Ascencion, la Panthecousta, la Trinitat, lo jor de Dieu, per chacuna de aquelas festas sept ans et sept carantenas de vray pardon ; per chascun jour de las octavas, tres ans et tres carantenas.

Item, per chascun jorn de la sancta carantena, dona lo sanct payre lo papa ung an et xl jorns de vray pardon.

Item, a las quatre festas de Nostra Dama, so es assaber la Nativitat, la Anunciacion, la Purifficacion, la Asumpcion, per chacuna de aquelhas sept ans et sept xl^{nes} de vray pardon ; per chascun jorn de las octavas, tres ans et tres xl^{nes}.

Item, nostre sanct payre la papa dona la malediction de dieu, de sanct peyre de sanct pal a toutz murmurators, perturbators, publicamen ou ocul-tamen, directamen ou indirectamen de las dictas indulgencias per nostre sanct payre lo papa Julius secundus modernus probads et confirmads.

Item, nostre prince lo Rey de France (2), de son bon voler a volgut donar mandamen aud. procureurs que les pueschan publicar et declarar lasd. in-dulgencias per tout son realme et manda et commanda à toutz ses officiers que ayan ayda et secours aud. procurayres quant per losd. procurayres seran requises.

Item, nostre sanct payre lo papa vol que losd. benefactors pueschan estre absolts comma dessus de tot cas ou sanct setge apostolic non reservatz tou-tas et quantas ves sera de neccessitat.

Item, [que] al article de la mort losd. benefactors et confrayres pueschan aver pleneyra remission et absolution de lors pechatz.

(Archives hospitalières du Puy. Original, placard écrit recto et suivi de la mention suivante: « Datum per coppia à proprio originali bulle extracta. Chantoin, not. »)

(1) Un mot illisible par suite de l'usure du papier.

(2) Louis XI



LETTRES & ARTS

I

LES ESPAGNOLS A NANTES

Depuis plusieurs années, M. Mathorez, inspecteur des Finances, s'est attaché à l'histoire des colonies étrangères établies en France sous l'ancien régime ; il s'est principalement occupé des origines et de la formation de la population de la ville de Nantes, qui, au dire d'un poète du quinzième siècle :

*Est bonne ville à touz venanz
Et où sont de bonz marchandz
Très riches...*

Dans diverses revues, notamment dans le *Bulletin hispanique*, l'auteur des *Notes sur les Espagnols à Nantes* a écrit l'histoire de l'immigration dans cette cité, du quinzième au dix-huitième siècle, des Italiens, des Hollandais, des Irlandais et des Portugais. Une documentation abondante permet d'affirmer que par suite de leur naturalisation et des alliances contractées avec des familles nantaises, ces étrangers ont fait souche dans une région où la fortune leur avait prodigué ses faveurs.

Pour ne parler que des Espagnols, nous les voyons dès le quinzième siècle s'installer à Nantes où ils se livrent aux opérations de banque et d'exportation.

Au seizième siècle, la majeure partie du commerce est entre leurs mains. Un riche Espagnol de ce temps, André Ruys, fut élu échevin en 1581.

De nombreux Espagnols naturalisés remplirent des fonctions municipales et honorifiques, sous le gouvernement du duc de Mercœur, la colonie espagnole prit même une telle importance qu'on a pu écrire, avec quelque exagération toutefois, que ce ligueur avait transformé Nantes en une ville espagnole.

L'importance des relations commerciales entre Nantes et l'Espagne fut

l'origine d'un traité, signé en 1430, entre le duc de Bretagne Jean V et le roi de Castille et Léon, établissant des chambres de commerce hispano-bretonnes, siégeant à Bilbao et à Nantes. Cette institution connue sous le nom de *contractation* a persisté jusqu'en 1733 et fut l'instrument le plus actif de la fortune de la colonie espagnole de Nantes.

Perpétuant les traditions de la *contractation*, la chambre de commerce française de Madrid développe chaque jour les relations commerciales de notre pays avec l'Espagne, et c'est à bon droit que le président de la République a fait le légitime éloge de l'intelligence, du zèle et du dévouement de cette compagnie.

II

LE GRECO, D'APRES LES TABLEAUX DE LA COLLECTION MARCZELLE DE NEMES

Une occasion unique s'offrait à nous d'étudier dans le développement de sa carrière Domenico Theotokopuli, dit le Greco. La collection Marczele de Nemes, exposée naguère dans les galeries Manzi et Joyant, rue de la Ville-l'Evêque, renfermait une série de douze pièces exécutées, de 1578 à 1610, par cet admirable maître qui vit le jour, au milieu du seizième siècle, à Candie, aujourd'hui l'île de Crète, qui étudia la peinture à Venise, dans l'atelier du Titien, qui se transporta, vers 1580, en Espagne, et qui mourut en 1614 à Tolède, après avoir condensé dans ses toiles, avec un pathétique angoissant, l'âme ardente et sauvage, mystique et tourmentée de son pays d'adoption. Le Greco est un de ces êtres uniques dont le génie ne doit rien à personne, qui se créent à eux-mêmes leur formule et qui, à mesure qu'ils vieillissent, prennent un accent de plus en plus emporté, fiévreux et tragique, sans jamais excéder pourtant les moyens, sans jamais dépasser les limites de leur art.

Même quand sa conception de la forme, dominée par l'ascétisme chrétien, se soumet au même rythme que les effets de lumière flamboyante dont ses représentations du monde céleste s'accompagnent, même quand ses personnages s'allongent à l'infini et se tortillent, pareils à des flammes qu'un vent violent agiterait, dans des gloires aux feux vacillants, le Greco, avec une incomparable maîtrise, reste peintre, et le plus harmonieux, le plus fougueux et le plus magicien de tous les peintres.

Tant qu'il reste sous l'influence de Venise, où Véronèse, plus encore peut-être que le Titien, s'est imposé à son admiration, le Greco a des harmonies argentées où les gris et les nacrés, les notes blondes et les notes

azurées se marient. On l'avait vu, dans le magnifique tableau de l'*Assomption* qui fut naguère exposé dans les galeries Durand-Ruel, s'inspirant du Titien pour l'arabesque des lignes et pour le caractère des formes, mais relevant surtout de Véronèse pour les colorations. Dans la *Madeleine*, qui date des premiers temps de son séjour en Espagne, l'accent des formes, toujours large, accuse déjà une liberté d'interprétation profondément personnelle, mais la couleur, d'une grâce toute féminine, reste encore sous l'influence du Cagliari. Elle ne tardera pas à se modifier, à connaître enfin la puissance et la distinction des beaux noirs, comme dans le portrait de *Saint Louis de Gonzague*, auquel on assigne une date intermédiaire entre 1584 et 1590, et quand elle reviendra, par hasard, à ces mariages de vert et de rouge si fréquents dans la cuisine des peintres italiens, elle les rendra enchanteurs par l'aspect de richesse sourde et de somptuosité noble qu'elle saura à merveille leur donner.

Rien de magnifique, dans cette phase nouvelle, comme la *Sainte Famille à la corbeille de fruits* de la collection Marczelle de Nemes. Aux vermillons rompus de la figure de jeune femme qui s'appuie contre la Vierge et l'enlace d'un bras si protecteur et si tendre, s'harmonisent des verts, des gris et des noirs de l'éclat le plus moelleux et le plus riche, et cet éclat s'avive encore des notes brillantes et fines fournies par la coupe de cristal que saint Joseph présente à l'Enfant et que remplissent des fruits savoureux de la matière la plus grasse et la plus veloutée. Quant à l'expression des figures, déjà légèrement contournées, mais qui ne s'écartent en rien de la nature, elle est délicieusement attendrie et d'une noblesse émouvante.

Dans le *Christ bafoué par les soldats*, rien que du drame, et les colorations, en même temps, s'assombrissent ; l'artiste se refuse les rouges et se réduit à une combinaison de verts et de noirs reliés par des gris et d'une sévérité toute funèbre. Les rouges reparaissent au contraire plus beaux dans le *Jésus au jardin des oliviers* et dans l'*Immaculée Conception*. Ce ne sont plus les vermillons ardents de la *Sainte Famille*. Sans doute ont-ils paru trop grossiers à un artiste épris de raffinement et qui préfère maintenant la note profonde et vineuse des rouges laque teintés d'amarante. Aussi le Greco, désormais, évite-t-il de prodiguer ces richesses et de les étaler en nappes violentes. Il les concentre en un point unique et les atténue en projetant sur elles des lumières qui les décolorent et les rompent. Sur cette base chantante de rouges s'appuie l'arabesque des verts, des gris et des noirs. Autour des personnages sacrés circulent des langues de feu dont l'éclat, soutenu par cette base, n'a rien d'exagéré ni de trop vif, et ces accords si puissants et si riches sont pour l'œil qui les analyse d'une séduction et d'une variété infinies.

L'harmonie est plus discrète encore dans l'*Annonciation*, où les rayons enflammée d'une gloire, dont le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, s'environne, occupent le centre de la composition. Mais la couleur, par contre, reprend ses droits dans le portrait. Je ne connais pas de merveille comparable au portrait du *Cardinal Guevara*, grand-inquisiteur et archevêque de Tolède. L'image en elle-même est prenante. La longueur du visage, accentuée par une barbiche en pointe, la bouche dure, la fixité inflexible du regard, les lunettes rondes qui chevauchent le nez aquilin, la hauteur du front dénudé, tout indique dans le modèle une volonté cruelle implacable, et cela suffirait à mettre au premier rang ce morceau, si étudié, si vivant et si vrai. Mais la pourpre sanglante du camail et de la barrette cardinalice corrobore merveilleusement l'impression ressentie par le peintre, et font de l'œuvre une des plus poignantes que le pinceau du Greco ait tracées.

D'autres portraits encore, une seconde *Sainte Famille* et une figure attendrissante de *Christ portant sa croix* complètent cet ensemble varié et en font une des leçons les plus émouvantes que jamais peintre au monde ait fournies. Le Louvre est riche à coup sûr de chefs-d'œuvre ; il n'en possède pourtant pas qui aient une portée comparable à celle de ces douze pièces où s'affirme un accent de vie si intense, où le sentiment du divin se révèle avec une hauteur de perception et une richesse d'imagination absolument uniques et que toutes les magies de la couleur ont parées d'un éclat qu'aucun autre peintre, avant ni après le Greco, n'a connu.

III

LE CHATEAU DE MONTAL

L'un des plus beaux châteaux que la Renaissance ait élevés sur le sol français, le fameux château de Montal (Lot), appartient désormais à l'Etat. Le Conseil d'Etat vient d'autoriser le ministre des beaux-arts à accepter la donation qu'offrait d'en faire à la France un amateur généreux, M. Fenaille. Pour assurer l'entretien du château M. Fenaille donne, en outre, à l'Etat un capital de cent mille francs, et à la caisse des musées nationaux une somme de cinquante mille francs. Le donateur, qui a consacré de longues recherches à retrouver la trace des fragments d'architecture, de sculpture ou de décoration aliénés par les propriétaires successifs du château, a obtenu que ceux de ces fragments qui appartiennent à nos établissements publics reprissent à Montal leur place originale.

Le Louvre restituera trois hauts-reliefs acquis en 1881 et 1903, qui présentent les bustes de Dordet de Montal, Nine de Montal et Robert de

Balzac, et le musée des Arts décoratifs deux importants fragments décoratifs achetés en 1903.

Pillé, ravagé par des mains avides, le château de Montal est aujourd'hui dépouillé d'une partie de ses richesses éparses dans certaines collections particulières. Les cheminées sculptées de la grande salle, de la salle du premier étage, et d'une chambre d'habitation ; une lucarne datée de 1534 ; une fenêtre sculptée étaient dispersées en 1881 en même temps que l'effigie sculptée de Dordet de Montal recueillie au Louvre, et celle de Jehanne de Balzac qu'on voit au musée de Berlin. En 1903 disparaissaient les bustes de Nine de Montal et de Robert de Balzac qui sont au Louvre, ceux d'Almaric de Montal et de François de Scorailles, acquis par un amateur ; une belle stalle et une niche sculptée adjugées à M. Feuille ; la frise de trente-deux mètres et une lucarne de la façade sauvées par le musée des Arts décoratifs ; deux portes historiées achetées par le musée de New-York, et la lucarne à la devise « Plus d'espoir » entrée au South-Kensington.

Mais il reste à Montal sa beauté architecturale, et l'avidité de ses propriétaires a dû respecter l'ornementation murale, d'une richesse et d'une fantaisie exquises, et le célèbre escalier à double révolution dont la disposition est unique, et dont chaque sous-face de marche est décorée d'adorables sculptures en léger relief.

Le maître d'œuvre qui en fournit les plans n'est pas connu. On sait seulement que l'escalier, daté de la Restauration, fut exécuté de 1511 à 1534, par Jehanne de Balzac, veuve d'Almaric II de Montal, gouverneur de la Haute-Auvergne. Du château qu'avait érigé dans la vallée de la Bave, en plein Quercy, messire Robert de Balzac d'Entraigues, son père, Jehanne de Balzac avait fait l'un des monuments les plus purs et les mieux construits. Mais elle n'acheva pas son œuvre : la galerie qui, selon le plan, devait relier les deux ailes de la cour intérieure, n'a jamais été édifiée. Et des cinq enfants de Jehanne, aucun ne poursuivit les travaux, ni Dordet, ni Robert, lequel trouva la mort en 1527 ou 1529, en Italie, ni Jeanne, femme de Charles d'Aubusson, ni Françoise, qui fut mariée deux fois, ni Anne ou Nine, qui épousa en 1525 François de Scorailles, marquis de Roussilhe et de Fontanges.

La mort de Robert de Montal, aîné des fils et vaillant capitaine, avait tari les ressources d'énergie de sa mère et provoqué cette inscription émouvante qu'on lit sur la lucarne recueillie au South-Kensington : « Plus d'espoir » ? La légende locale veut-elle commémorer le trépas d'une Rose de Montal qui, trahie par le sire de Castelnau, son fiancé, se précipita de cette lucarne sur le pavé de la cour ? Mais la seule Rose de Montal que connaisse l'histoire épousa en 1593 François de Pénisse d'Escars, qui

mourut en 1606 : la tradition ne semble pas s'appliquer à elle. N'y a-t-il pas d'ailleurs dans la première interprétation un accent de vérité plus poignant et plus humain que dans une légende dont nous croyons reconnaître l'origine dans la sentimentalité romantique ?

De la maison de Montal, le château passa en 1760 dans celle des Plas de Tanes de Curemonte. Confisqué et déclaré bien national pendant la Révolution, il fut restitué par la Restauration aux Plas de Tanes, qui le cédèrent en 1538 à un banquier de Saint-Céré. En 1879, il fut acheté par un Macaire de Verdier, qui en commença le dépeçage, puis en 1882 par un sieur Richard, qui le poursuivit. Depuis 1908, le château de Montal était la propriété de M. Fenaille. Il entre aujourd'hui dans le domaine national. C'est d'un chef-d'œuvre architectural que le donateur enrichit la France.

IV

UN MUSICIEN DU SEIZIEME SIECLE

M. Léon Dorez, de la Bibliothèque nationale, a exposé naguère à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, les résultats de ses recherches sur un musicien du seizième siècle, François de Milan, qui fut célèbre comme luthiste et compositeur de tablatures pour luth. Familier du cardinal Alexandre Farnèse, il fut le professeur d'Octave Farnèse, le futur duc de Parme, et accompagna Paul III à la fameuse entrevue de Nice en 1538 entre Charles-Quint et François I^{er}. Sa biographie, jusqu'ici incomplète et inexacte, est rectifiée et précisée sur plusieurs points par M. Dorez, à l'aide de registres de comptes et de divers ouvrages d'auteurs contemporains, dont l'un n'hésite pas à mettre ce personnage en parallèle avec Michel-Ange. M. Dorez rapporte en terminant qu'il croit avoir retrouvé à Milan le portrait de ce personnage.

LE LISEUR.

LE XVI^e SIÈCLE

à travers les journaux et les revues

DOCUMENTS D'HISTOIRE, DE HENRI IV A NOS JOURS, N^o DE JANVIER-MARS 1913 : I. -- *L'action française au Maroc en 1583*, lettre écrite à Villeroi, secrétaire d'Etat sous Henri III, par Guillaume Ricard, chirurgien-barbier.

II. — *La lettre d'Etat de Pomponne de Bellièvre au président Jeannin*, 13 décembre 1592.

III. — *Lettres de Guillaume du Vair* (1599-1620).

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE (avril-juin 1913), *Essai sur les traductions du théâtre grec en français avant 1550*, par RENÉ STUREL.



Bibliographie

LIBRAIRIE SANSOT. — *Poésies choisies de Saint-Pavin*, précédées d'une introduction, par G. Michaut, maître de conférences de littérature française, à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. 1 vol. in-12 de la Petite Bibliothèque surannée.

Rien n'est plus simple ou même plus vide d'événements que la vie de Saint-Pavin. Né en 1595, Denis Sanguin était le sixième fils de Jacques Sanguin, sieur de Livry, alors conseiller au Parlement, plus tard et par trois fois prévôt des Marchands de la ville de Paris. Suivant l'usage de l'époque, dit M. Michaut, il dut recevoir le nom d'une des propriétés de son père, la terre de Saint-Pavin-des-Champs, près du Mans. C'est encore dans le Maine, chez les Jésuites de la Flèche, qu'il fit ses études. Et au sortir du collège, on le voit, clerc du diocèse de Paris, qui obtient le prieuré bénédictin de Saint-Pavin-des-Champs. Assurément, il ne faut pas croire que, s'il s'est à demi-engagé dans l'Eglise, ce soit par dévotion passagère. Bâti comme il l'était — « avec son petit corps étique », dit un couplet du temps, « bossu par devant et par derrière », dit Tallemant des Réaux, — il ne pouvait ni se marier, ni espérer un grand avenir dans le monde. Son père, propriétaire au Maine, avait dû, longtemps à l'avance, quitter pour lui le bénéfice voisin de ses domaines et essayer de le pousser dans l'Eglise pour le lui faire obtenir. D'ailleurs, au bout de cinq ans, Saint-Pavin résigna ce premier prieuré. Mais ce fut pour devenir, nous ne savons pas à quelle époque, prieur de Saint-Cosme et Saint-Damien, près de Meulan. Le mince revenu de cette abbaye ne lui suffit plus, quand il eut dissipé sa part de l'héritage paternel. Il obtint alors — comme abbé commendataire — l'abbaye de Notre-Dame-de-Grestain, près de Lisieux. Etre abbé commendataire, c'était un joli métier. Sans être tenu le moins du monde, ni à la résidence, ni à l'administration du monastère, ni même aux devoirs de la prêtrise, on touchait simplement (et même quand on voulait se décharger de tout souci, par l'intermédiaire d'un fermier général), la plus grande partie des revenus de l'abbaye; et on laissait le reste — le

moins possible, d'ordinaire le tiers — aux religieux. Par malheur, les prédécesseurs de Saint-Pavin avaient tellement négligé d'entretenir les bâtiments et même l'église, que le Parlement de Rouen était intervenu : l'abbé, désormais, tant que les réparations nécessaires ne seraient point faites, ne prélèverait qu'un tiers du revenu total. De là beaucoup d'ennuis pour Saint-Pavin. Mais, à force de crier misère, il obtint d'importants secours pécuniaires de son frère, Nicolas Sanguin, l'évêque de Senlis, et, de ses religieux, une transaction avantageuse. Ils renoncèrent à se prévaloir de l'arrêt du Parlement, sur la promesse que leur abbé ferait le nécessaire : *le bon billet !* Du reste, Saint-Pavin défendit énergiquement les droits de son abbaye et il n'hésitait pas à plaider contre quiconque voulait y porter atteinte. Aussi bien était-ce son intérêt direct. En revanche, quand les intérêts de ses religieux étaient opposés aux siens, c'est contre eux qu'il retournait tous ses talents de plaideur. Son abbaye était-elle brûlée en 1665, il n'en prétendait pas moins toucher intégralement ses revenus ; mais la justice ne lui en accorda que le tiers. En 1666, Saint-Pavin obtint le titre d'aumônier et conseiller du roi, — titre purement honoraire d'ailleurs ; heureusement ! C'eût été un assez joli scandale qu'un Saint-Pavin réellement aumônier de Sa Majesté très chrétienne !

A part les procès que pouvaient parfois entraîner sa fonction d'abbé, Saint-Pavin ne s'occupait guère que de ses plaisirs. Il courtisa une certaine Marguerite de Pienne. Et je ne sais si quand je dis « courtiser », on m'entend bien. Toujours est-il qu'il en eut un fils, Denis Sauguin, plus tard, prêtre du diocèse de Paris, puis curé de Tierceville, près de Bagnaux. Nous ne savons ce que devint Marguerite de Pienne. Quand elle eut disparu de sa vie, Saint-Pavin se consola avec d'autres ; les mémoires du temps, les chansons satyriques nomment plusieurs de ses maîtresses. Mais certainement, parmi celles que l'on nomme, il y en eut plus d'une qui ne furent que des « Iris en l'air ». De très bonne heure, Saint-Pavin dut se restreindre aux billets galants et aux amours platoniques. Ce ne fut point vertu ; ce fut mauvaise santé. Il était perclus de rhumatismes et on le portait en chaise.

Entre temps et aussi longtemps qu'il le put, il se livrait à d'autres plaisirs. Plaisirs de la table avec quelques épicuriens de son espèce, des Barreaux, (Bardouville, Blot, Miton, Bois-Yvon, etc. Plaisirs de la conversation et de toutes sortes de conversations ; de libertines, d'irreligieuses, de grossières même, avec les mêmes personnages ; de plus spirituelles et de plus délicates, avec les habitués de l'hôtel de Concié ou de l'hôtel de Rambouillet, avec Conrart et ses amis.

Entre tous ces plaisirs, il en est un que nous lui envions plus volontiers, c'est celui que lui valut son amitié avec Mme de Sévigné (et aussi avec

la future Mme de Grignan ; mais de ceci, nous sommes moins jaloux). Jacques Sauguin, étant seigneur de Livry, se trouvait voisin de l'abbé de Coulanges, le « bien-bon ». Ainsi, Saint-Pavin eut occasion de voir la petite Marie de Rabutin ; il l'admira enfant, jeune fille et femme ; il la chanta sous le nom de Tharinte ou sous le nom d'Amarante ; et il chanta sa fille sous le nom d'Iris. Avec l'une et avec l'autre, il joue à l'amoureux badin, jaloux, transi ; il leur adresse des épîtres, des madrigaux ou des sonnets, pour les complimenter, pour les rappeler quand elles sont loin, pour les gronder quand elles se négligent ou semblent lui préférer quelqu'autre. Il joue, et l'on sent là-dessous une amitié sincère, une affection sérieuse. Du reste, Mme de Sévigné le sentait comme nous. Quand elle rappelle un jour à sa fille les moments heureux qu'elles ont passés à Livry, elle a un mot ému pour le « vieux Pavin ». Mais Saint-Pavin, à ce moment-là, était mort depuis dix-neuf ans. Il était mort le 27 ou 28 mars 1670 ; et, s'il faut en croire Guy-Patin, ce n'était pas sans peine qu'il avait obtenu l'absolution du curé de Saint-Nicolas « à cause de la vie scandaleuse qu'il avait menée ».

Voici maintenant quelques-unes des poésies les mieux *aiguës*, comme disait sainte Beuve, du recueil de Saint-Pavin, publié par M. Michaut.

SUR « LA PUCELLE »

*Je vous diray sincèrement
Mon sentiment sur « la Pucelle ».
— L'art et la grâce naturelle
S'y rencontrent également.*

*Elle s'explique fortement,
Ne dit jamais de bagatelle,
Et toute sa conduite est telle
Qu'il la faut louer hautement.*

*Elle est pompeuse ; elle est parée ;
Sa beauté sera de durée ;
Son éclat peut nous éblouir.*

*... Mais enfin, quoiqu'elle soit le
Rarement on ira chez elle,
Quand on voudra se divertir.*

XVI

*Pourquoi voulez-vous en ce lieu
Importuner nostre madone?
A quoy pour vous est-elle bonne?
Vous estes si bien avec Dieu !*

*Qu'est-il arrivé depuis peu?
Je sçay que vous n'aimez personne ;
Le Directeur qui vous talonne
Vous force-t-il d'en faire un vœu?*

*Ce fameux médecin des belles
N'a l'émétique que pour celles
Qui vivent libertinement ;*

*Vostre vertu le désespère :
Se confesser — et ne rien faire,
C'est abuser du sacrement.*

XX

POUR M^{me} DE SÉVIGNÉ

*Charinte, à qui toute la Cour
Rend un respectueux hommage,
Des plus illustres de nostre âge
Reçoit des billets chaque jour.*

*Qu'ils soient ou d'intrigue ou d'amour,
Jamais la belle ne s'engage,
Et ne leur donne autre avantage
Que de les lire tour à tour.*

*Quelquefois elle prend la plume,
On croirait, selon la coutume,
Qu'elle rend billet pour billet,*

*A toute autre chose elle pense !
Veut-on savoir ce qu'elle fait?
Elle n'escrit que sa despense.*

XXIV

SUR L'ABBÉ DE FIESQUE

*Abbé, vous avez la naissance,
La bonne mine, et l'air des grands :
Ces avantages apparents
Cachent un peu d'insuffisance :*

*Mais la longue persévérance
A ne rien dire de bon sens
Fait enfin découvrir les gens :
Vous devez garder le silence.*

*Pour rendre parfait vostre corps
Nature fit tous ses efforts,
Et se donna tant d'avantage,*

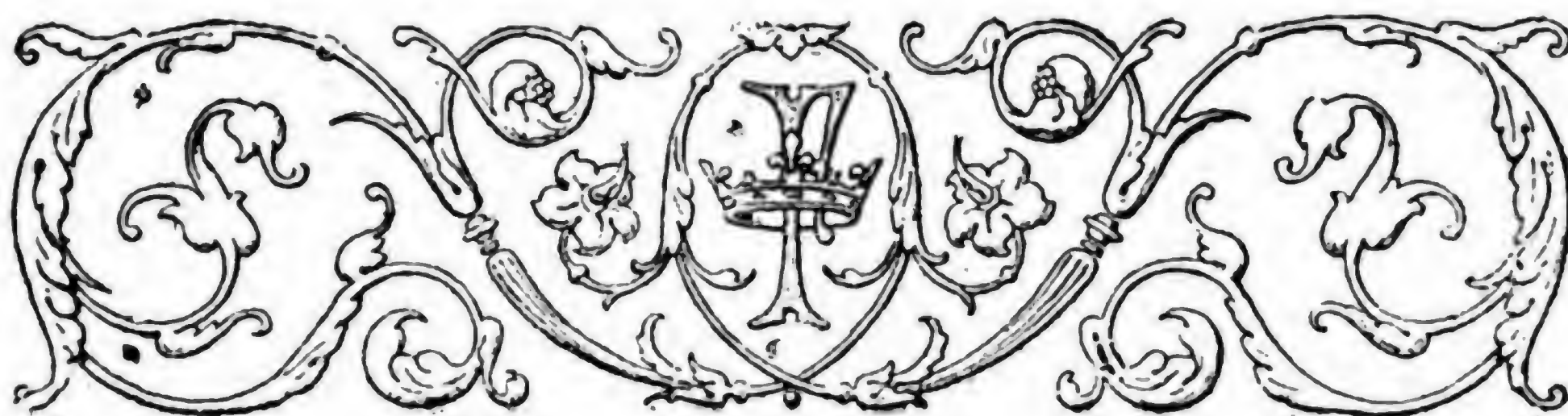
*Que celui qui forma l'esprit
En fut jaloux, et de despit
Refusa d'achever l'ouvrage.*

Certes, il y a beaucoup d'esprit et du plus fin dans ces sonnets si prestement menés et troussés. Je leur préfère cependant cette épitaphe qu'il écrivit

POUR LE CARDINAL DE RICHELIEU

*Icy, dessous ce marbre, gist
Un corps qui seul fut tout esprit,
Un serviteur qui fut sans maistre,
Qui commandait aux rois sans l'estre,
Qui ne fit mal que pour le bien,
Bref qui fut tout et n'est plus rien
Qu'un bruit d'éternelle durée.
Passant, qui connus ses hauts faits,
Demande au ciel pour luy la paix
Qu'il t'aurait bientôt procurée.*

JEAN DE LA ROUXIÈRE.



LA RENAISSANCE

d'après le comte DE GOBINEAU.

La *Renaissance* est considérée en Allemagne, paraît-il, comme le chef-d'œuvre de Gobineau. M. Schemann a déclaré à M. Robert Dreyfus : « Nous autres Allemands, nous reconnaissons dans la *Renaissance*, une des créations éternelles du génie humain... » Le même M. Schemann et M. Houston Stewart Chamberlain témoignent de l'attention qu'y a prêtée Wagner. En France, M. Edouard Schuré, wagnérien de la première heure, professe également pour cette *Renaissance* la plus violente admiration : c'est, d'après lui, « le miracle d'un devin et d'un poète — en un mot, une création de génie » (1). Par contre, M. Ernest Seillière y voit « le moins significatif des ouvrages de Gobineau », et d'ailleurs « une anomalie, une saute de vent dans la pensée de l'auteur ». Le même critique, citant cette phrase de Gobineau : « Je tente une chose nouvelle... une grande fresque murale », ajoute que sa fresque est « une grisaille ». M. André Hallays juge le style « uniforme et terne » ; et il parle de « composition scolaire ».

(1) *Précurseurs et révoltés* (Perrin).

C'est un gros volume de plus de six cents pages, une suite de scènes dialoguées qui forment sinon cinq actes, du moins cinq parties : Savonarole, César Borgia, Jules II, Léon X, Michel-Ange. Ce n'est point un drame au sens courant du terme, ni même une série de cinq drames à proprement parler. L'action, extrêmement dispersée, ne se soumet point aux conditions du théâtre. Gobineau a défini lui-même son œuvre avec une parfaite justesse : c'est une fresque historique. Les interprétations wagnériennes pourraient bien être purement arbitraires, non point qu'on veuille leur en opposer une autre, mais parce qu'il n'y a peut-être lieu d'en rechercher aucune. C'est ici, me semble-t-il, un tableau purement objectif, composé sans autre souci que d'y voir clair dans une période de l'Histoire, en dehors de toute visée symbolique, philosophique ou morale. L'anomalie signalée par M. Ernest Seillière consiste, je crois, non dans un démenti au système gobinien, mais dans une absence de système qui peut surprendre, et même dérouter au premier abord, chez un homme si terriblement systématique en temps ordinaire. L'éternelle question des races n'est même pas posée. Le César germanique, Charles-Quint, joue un rôle néfaste. On pouvait s'attendre, de la part du contempteur de la romanité, de l'admirateur passionné du moyen âge, à un dénigrement de la Renaissance. Il n'y a rien de pareil. Gobineau ne fait point chorus avec Ruskin, Courajod et les autres gothicistes. Il ne manifeste aucune malveillance contre l'Italie, ni en général contre les races latines, ni contre l'humanisme et le réveil de l'antiquité.

Si vastes qu'en soient les proportions, son plan n'embrasse pas tout le sujet. La Renaissance est un mouvement européen d'émancipation intellectuelle, sous l'influence des découvertes scientifiques, de la culture antique restaurée et de l'art italien. Michelet et Bruckhardt, entre autres, ont fortement marqué la révolution accomplie contre la tradition scolastique du moyen âge. Elle a été moins brusque en Italie que partout ailleurs,

puisque'il faut bien faire dater la Renaissance italienne, sinon de Dante, au moins de Pétrarque, de Boccace et de Giotto. Non seulement Gobineau ne s'occupe que très incidemment des autres nations et se cantonne dans la péninsule, mais il commence son étude tout à fait à la fin du XV^e siècle, c'est-à-dire plus d'un siècle et demi après que l'Italie avait commencé de retrouver pour son compte la véritable civilisation. Les limites que s'est imposées ici cet esprit habituellement si généralisateur démontrent bien son dessein. Il ne soutient pas une thèse d'histoire universelle. Il examine avec soin et s'efforce de faire revivre un moment d'Histoire, qui n'est pour lui qu'un épisode. La *Renaissance* ne se rattache même pas comme l'*Histoire des Perses*, les *Pléiades* ou *Ottar-Jarl* aux principes essentiels de sa pensée : ce n'est pour lui qu'une diversion et un délassement, à peu près comme les *Nouvelles asiatiques* et les *Souvenirs de voyage*. Telle est du moins l'impression que laisse la lecture de l'ouvrage, qu'il serait donc exagéré de tenir pour capital au point de vue de l'exposition du gobinisme, mais qui n'en a pas moins une grande valeur intrinsèque et une réelle importance pour le jugement d'ensemble à porter sur Gobineau.

Si ce n'est pas tout à fait un chef-d'œuvre, M. André Halays en a signalé la raison très justement, bien qu'avec trop de sévérité : le style a de la précision, et même du relief, mais il est vrai que Gobineau n'est pas très poète, et l'on s'en aperçoit non seulement dans son poème d'*Amadis* (1), mais même lorsqu'il écrit en prose. On est d'autant plus déçu que la forme de ces scènes historiques fait penser à Shakespeare et à Musset. Gobineau manque de lyrisme. Mais la *Renaissance* doit le grandir dans l'opinion, parce qu'il y prouve des qualités qu'on pouvait avoir envie de lui dénier, à savoir la faculté de

(1) Œuvres posthumes, 1 vol. in-8°, Plon.

s'affranchir de toute idée préconçue et la plus noble impartialité jointe à une perspicacité des plus rares, des plus instructives. Les professeurs allemands ne s'y sont pas trompés ; on ne saurait trop conseiller ce livre aux étudiants en Histoire. Et l'on y trouve, en un sens plus large que celui du théâtre ordinaire, un intérêt dramatique passionnant ; nous assistons aux efforts successifs et infructueux de l'Italie pour conquérir cette unité à laquelle Dante et Pétrarque aspiraient déjà.

Le *Savonarole* est caractéristique de la manière équitable et nuancée qu'adopte ici Gobineau. Rappelez-vous Michelet ! Jérôme Savonarole appartenait au parti démocratique ; il combattait les tyrans Médicis ; il a été brûlé par la volonté du pape. Cela suffit pour assurer au prédicateur dominicain la tendresse et l'enthousiasme de Michelet. Ces sentiments sont ceux de nombre de touristes libres penseurs qui déchiffrent l'inscription commémorative de la place de la Seigneurie à Florence. Gobineau, mieux informé, ne refuse certes pas sa pitié, ni même une certaine sympathie aux beaux côtés de Savonarole, qui fut un patriote, qui rêva de libérer l'Italie, qui « s'était échafaudé, dès son plus jeune âge, un poème de religion, de pureté, d'honnêteté, de sagesse, de droiture », et qui mourut courageusement pour son rêve. Mais Gobineau n'oublie pas que cette victime de la tyrannie et de la papauté fut une espèce d'iconoclaste et de vandale, un des plus cruels ennemis de la culture et de la beauté. Les voyageurs qui s'indignent devant le lieu où il périt traversent ensuite la place pour entrer au musée des Offices, sans réfléchir que ce musée voisin n'existerait pas si Savonarole avait triomphé. Le fanatisme de ce moine, qui dégoûta Léonard et le poussa à s'exiler à la cour de Ludovic le More, fut effroyablement oppressif et destructeur. Sous prétexte de protéger la foi et la vertu, Savonarole fit des hécatombes de livres, de tableaux et d'objets d'art : il suscita la division et la délation dans les familles, excita des polissons à molester les femmes et les commerçants, ré-

clama avec insistance la torture pour les libertins ou prétendus tels.

Gobineau rappelle ces faits dans des scènes d'une spirituelle ironie ou d'une chaude éloquence. Croyez-vous qu'il exagère ? Lisez Burckhardt. L'honnête et lourd historien allemand, qui n'a ni préjugés aristocratiques ni goût du paradoxe, expose que Savonarole « n'était rien moins que libéral : aux astrologues impies, par exemple, il réserve le bûcher sur lequel il devait finir lui-même... Il a peu respecté la vie privée : c'est ainsi qu'il voulait que les domestiques se fissent les espions de leurs maîtres, afin d'arriver par ce moyen à réformer les mœurs... A ce propos il convient de rappeler surtout cette troupe de jeunes gens organisée par Savonarole, qui pénétrait dans les maisons et qui exigeait les objets nécessaires pour le bûcher... C'est ainsi que les grands autodafés de la place de la Seigneurie purent avoir lieu le dernier jour du carnaval de 1497 et de 1498. Au pied de la pyramide étaient amoncelés des masques, de fausses barbes, des costumes de fantaisie ; puis venaient les livres des poètes latins et italiens, entre autres le *Morgante* de Pulci, Boccace, Pétrarque, des parchemins précieux et des manuscrits ornés de miniatures ; ensuite c'étaient des parures de femmes et des objets de toilette, des parfums, des miroirs, des voiles, de fausses nattes ; plus haut on voyait des luths, des harpes, des échiquiers, des tric-tracs, des cartes à jouer ; enfin les deux gradins supérieurs étaient couverts de tableaux... tous les tableaux de Bartolomeo della Porta, qui en fit le sacrifice volontaire, et, paraît-il, aussi, quelques têtes de femmes, chefs-d'œuvre de sculpteurs de l'antiquité. La première fois, un marchand de Venise qui se trouvait à Florence, offrit à la seigneurie 22.000 écus d'or pour tout ce que portait la pyramide... » (1). On refusa, naturellement, et après l'autodafé, tous les partisans de Savonarole, laïques,

(1) *Civilisation en Italie*, VI, 2.

clercs et religieux, dansèrent sur la place San-Marco, devant le couvent décoré par le suave Fra Angelico de Fiesole, une triple ronde concentrique et triomphale. Savonarole n'était point vil, parce qu'il était de bonne foi. On eût pu lui faire grâce de la vie. Mais avouons qu'il fallait absolument le mettre hors d'état de nuire davantage et couper court à ces vertueuses saturnales. Il est heureux que ce dominicain n'ait pu brûler que quelques exemplaires de Boccace et de Pétrarque, et non point anéantir, comme il l'eût souhaité, l'œuvre même de ces grands écrivains. C'est une chance que Botticelli, converti sur le tard par Savonarole, n'ait point imité Bartolomeo della Porta et livré aux flammes moralisatrices le *Printemps* ou la *Naissance de Vénus*. Au moins les papes simoniaques et les cardinaux athées ne détruisaient-ils point les chefs-d'œuvre.

Gobineau n'est pas moins impartial en ce qui touche les Borgia, dont il ne dissimule ni les crimes ni les trahisons ; mais César, l'assassin, a mérité que Machiavel se tournât vers lui par patriotisme et le crût un instant capable de réaliser l'unité italienne. Jules II, très admiré de Stendhal, l'est aussi de Gobineau. Ce pape fut le plus éclairé protecteur des arts et il tenta, lui aussi, de créer politiquement l'Italie. Mais Gobineau n'atténue ni ses violences, ni ses perfidies ; il souligne plaisamment la situation privilégiée de ce pontife guerrier, brandissant à la fois contre ses adversaires l'épée et l'excommunication, ce qui n'est pas d'un jeu loyal. Enfin Gobineau admet que même pour des Italiens très sincèrement catholiques, l'unification sous l'autorité du Saint-Siège n'était pas désirable. Il juge Léon X aimable, spirituel, un peu frivole. Il fait des croquis charmants et, en somme, presque sympathiques de la renaissance du paganisme dans cette Rome de la première partie du XVI^e siècle. Qu'il nous les montre intelligents et fins, ces cardinaux paganisants ! « Une brillante assemblée de beaux esprits, de poètes, d'artistes, de dames, de prélats,

de seigneurs se réunit aujourd'hui chez le banquier de Sienne, Augustin Chigi ; et là, on se propose de célébrer un sacrifice à la déesse Vénus, avec des colombes, du laitage, des fleurs, des sonnets, des madrigaux, force vers saphiques et adoniques en grec, latin et langue vulgaire... Le seigneur Gabriel Merino, que l'on vient de faire archevêque de Bari pour l'excellence de sa voix, chantera les épodes et jouera de la lyre à sept cordes; François Paolosa, le nouvel archidiacre, se fera entendre sur la viole d'amour », etc.

Evidemment, cela ne pouvait beaucoup durer. Le cardinal Sadolet remarque avec un peu d'inquiétude : « Comment maintenir un établissement à la sainteté duquel nous déclarons du matin au soir que nous ne croyons pas ? » Mais son ami le cardinal Bibbiena dit : « Les trésors que nous absorbons servent à la nourriture et à l'invigoration de la science, des arts et des autres bonnes disciplines... Toute société cultivée est une société corrompue ; faut-il pour cela retourner à la barbarie ? » Et qui fut plus joliment sceptique que Léon X ? Il ne laissait jamais perdre l'occasion d'une plaisanterie sur les moines et ne voulait point écouter les récriminations des ignorants franciscains contre ce Lutherus, qui n'était point un sot... Sans en convenir expressément, Gobineau semble avoir des complaisances pour la Rome de Léon X et, tout en ne la jugeant pas viable, parce qu'elle reposait sur une contradiction, il ne serait peut-être pas éloigné de la préférer à l'ère imminente de l'ennuyeuse contre-Réforme. En tout cas, il goûte peu Charles-Quint, que le fanatisme détermine à persécuter à la fois les protestants et les païens, à propager l'Inquisition, à ordonner l'abominable sac de Rome pour punir la papauté insuffisamment déchaînée contre l'hérésie. Si la Renaissance et la Réforme se heurtèrent sur certains points, Charles-Quint fut également le mortel ennemi de l'une et de l'autre. Il échoua contre la Réforme, mais il écrasa l'Italie. Dès qu'il y est le maître, c'en est fait des espérances de liberté : une période de

décadence et d'abaissement s'ouvre pour cette nation, dont les malheurs ne laissent pas Gobineau insensible, bien qu'elle soit latine et que son bourreau arrive des Flandres. Tel est le dénouement pessimiste de ce drame national.

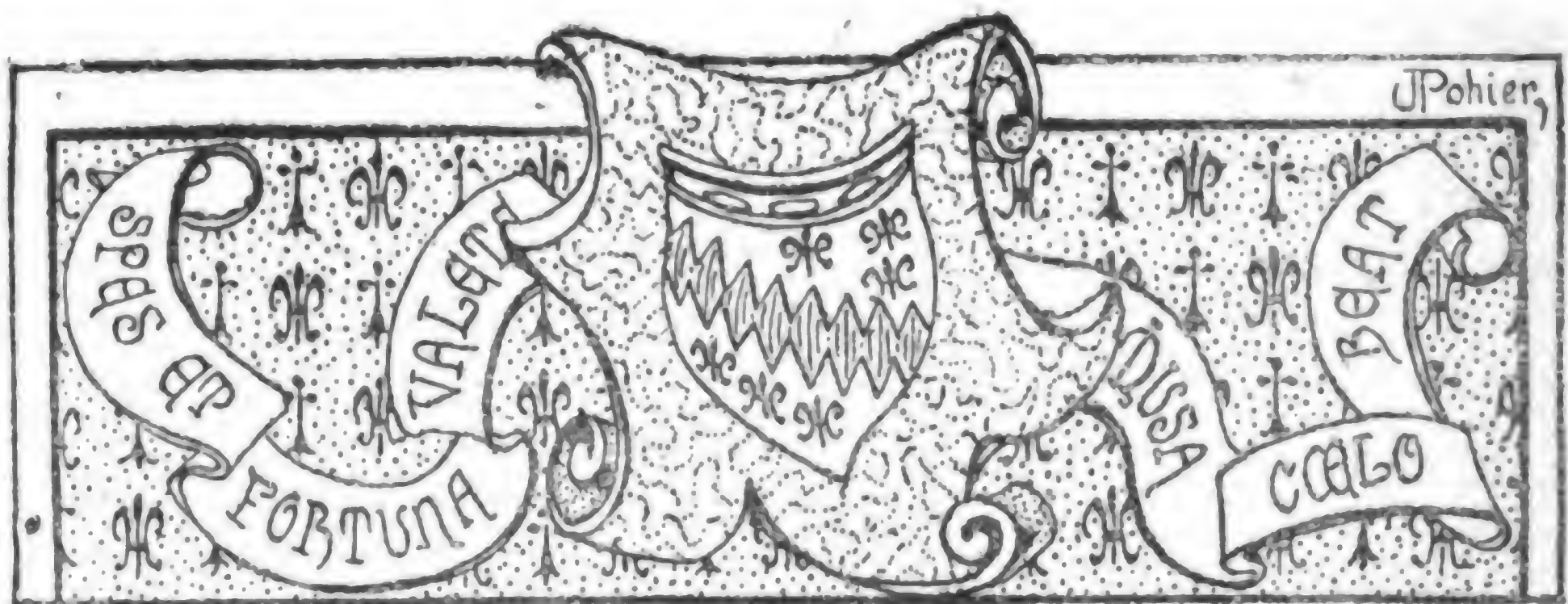
Mais à côté des politiques, il y a les artistes, et c'est à ceux-ci que Gobineau demande des compensations. En quoi il est d'accord avec son roman des *Pléiades* plus qu'avec son *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Nous avons vu que dans la *Renaissance*, il pratique la soumission à l'objet. La vérité historique ne lui laissait pas le choix en l'espèce. Il est clair que l'époque de la Renaissance italienne est plus grande dans l'histoire des arts que dans l'histoire politique. A Bembo, qui gémit sur les incursions des étrangers, Lucrèce Borgia, devenue la sage et digne duchesse de Ferrare, répond : « Ingrat ! les étrangers qui viennent chez vous, est-ce que vous ne les dominez pas ? N'êtes-vous pas, dans l'univers, le foyer des connaissances, des réflexions, des philosophies, des grandes pensées, et l'atelier où les muses se sont assises pour produire leurs magiques créations ? N'est-ce pas de vous que se détache l'étincelle de génie parcourant le monde et le vivifiant ? Quelle gloire égale la vôtre ? Quelle puissance lui est supérieure ? »

En outre, deux grandes figures dominent l'ouvrage : Raphaël et Michel-Ange. On pouvait craindre que selon les tendances de l'esthétique romantique et septentrionale, Gobineau ne sacrifât le premier au second. Il n'en est rien. Raphaël est merveilleusement compris de Gobineau, qui présente la plus délicieuse image de cet être céleste, de ce jeune fils des dieux, peintre de la candeur et de la lumière, universellement aimé, comblé de dons et de biens, en outre parfaitement doux, bon et modeste, empressé à reconnaître ce qu'il doit à ses maîtres ou devanciers et à s'incliner devant le génie farouche de Michel-Ange. Celui-ci, fier, tourmenté, sauvage, semblable à un Vulcain enfumé par la forge des Cyclopes, est d'abord entraîné par son instinct et la violence de son sang à jalousier ses

rivaux : mais il est trop grand pour ne pas rendre justice à Léonard et à Raphaël. La scène où Michel-Ange apprend la mort de Raphaël et pleure cet enfant divin atteint au sublime. Et il n'y a rien de plus émouvant que la dernière scène entre Michel-Ange et Vittoria Colonna, où le vieil artiste s'afflige à cause du sort de sa patrie, mais ne désespère point de l'avenir. Il parle de vie future, et l'on sait qu'il était chrétien. C'est pourquoi Wagner et les wagnériens, sans en excepter M. Edouard Schuré, aperçoivent dans ces pages de Gobineau le germe de la théorie de la régénération par l'art et la religion combinés.

A vrai dire, il faut considérablement solliciter les textes pour en tirer quelque chose d'analogue aux derniers écrits théoriques de Wagner. Gobineau fait à peine allusion à la foi religieuse de Michel Ange. Un simple stoïcien ne parlerait guère autrement. La conclusion de la *Renaissance* est, en réalité, individualiste comme celle des *Pléiades* : l'individu supérieur peut se cultiver et se perfectionner lui-même malgré la dégénérescence collective, et nous voyons en effet le caractère de Michel-Ange s'ennoblir, s'épurer progressivement, tandis que son pays s'achemine à travers les échecs vers le déclin final. Gobineau n'est pas tout à fait un prénietzschéen, puisque son élite n'aspire pas à la domination ; mais — M. Ernest Seillière a raison sur ce point — il est plus près de Nietzsche que de Wagner, il a eu beaucoup plus d'influence sur l'auteur de *Zarathustra* que sur celui de *Parsifal*.

PAUL SOUDAY.



LES MÉMOIRES D'UN CALVINISTE DE MILLAU

En son temps (1560), l'adhésion des habitants de Millau au calvinisme étonna par sa rapidité. Ce fut une « révolution » brusque, marquée par des événements significatifs ; un moine cordelier, Jehan Ricart, ayant abandonné sa robe de bure pour se marier et se faire corroyeur, personne n'eut l'idée de l'en « molester ». Dans l'espace d'une année, presque toute la ville tint si bien « le parti de l'Evangile » que nul n'osa plus parler ouvertement du sacrifice de la messe.

Or, un pasteur était nécessaire aux nouveaux « religionnaires ». Le consistoire de Genève leur envoya Blaise Malet, un Normand de convictions ardentes, qui en se rendant vers la cité nouvellement évangélisée prêcha un peu partout les principes de la Réforme... Etant arrivé en Millau le 30 octobre 1560, il ressentit bientôt les effets de la grande colère des catholiques...

Car le consul de la ville, Anselme Molinier, « qui pour lors

était un grant caffart », s'était rendu aux Etats du Rouergue afin d'y dénoncer les « gens de mauvaise vie, séditieux », perturbateurs du repos public, qui menaçaient de « contaminer » toute la province du Rouergue. Si les Etats voulaient lui prêter main-forte, il espérait châtier avec vigueur ces « diseurs de fausses doctrines »... Satisfaction lui fut accordée, et la ville reçut une garnison chargée de maintenir le bon ordre.

Au su de cette décision, à Millau, on courut au plus pressé : le pasteur Malet fut conduit à deux lieues de la ville, dans l'endroit appelé le Cambon ; on pensait que la retraite était sûre, et que les soldats catholiques ne songeraient jamais à l'y venir surprendre... Malheureusement l'évêque de Vabres en fut averti ; il se fit accompagner de 40 ou 50 hommes à cheval, et se porta droit au Cambon. Sur l'heure de minuit, ayant trouvé les portes de la maison ouvertes, la petite troupe entra, guidée par un certain Pregureri, qui faisait en la circonstance « l'office de Judas ».

Malet fut pris, et quelques autres avec lui. Ils furent « si étroitement liés et garrottés » que le sang « leur en sortait ». Puis on les amena à Rodez en grand triomphe, « le tambourin sonnait avec enseigne déployée ». On les « fourra » dans une haute tour de l'évêché, et on chargea leurs jambes de gros fers. Ils furent « assez bien traités » au début ; mais bientôt ils ne reçurent plus que du pain et un peu de vin, sauf aux jours où un homme généreux, les prenant en pitié, leur donnait la modeste somme de six liards, pour qu'ils puissent « avoir de la pitance ».

Le cardinal George d'Armagnac, pour lors évêque de Rodez, se défendait de les traiter inhumainement ; mais ses protestations n'empêchaient pas qu'il n'eût la ferme intention de les faire périr. Cependant, le 5 août 1561, il arriva une « provision expresse » du roi Charles IX, ordonnant l'« élargissement » du ministre prisonnier. C'était l'époque où Catherine de Médicis, régente, unissant les ressources de son astuce ita-

lienne à la sagesse politique de Michel L'Hôpital, essayait de réconcilier les deux partis ennemis, et de réduire les effets désastreux du fanatisme. De si bonnes dispositions ne pouvaient qu'être pleines d'avantages pour les ministres de la religion réformée. Mais toutes les « provisions » royales n'auraient pas influé sur George d'Armagnac, si certaines audaces des protestants rouergats ne lui avaient donné à réfléchir. Non contents d'avoir mis sous les verrous le vicaire général de Figeac, quelques calvinistes osèrent s'emparer d'un grand bénéfice que l'évêque de Rodez possédait aux environs de Villefranche... Se voyant menacé dans ses propres biens, le cardinal se hâta de faire « élargir » Blaise Malet.

Aussitôt, grande colère en Rodez, dont le « papisme » était aussi intransigeant que le calvinisme de Millau. La populace « s'émut » et accusa l'évêque d'intelligence avec les huguenots du Rouergue. Le pauvre ecclésiastique n'osait plus sortir de chez lui, car les gens du peuple voulaient « lui frotter les épaules ». Quant aux Millavois qui habitaient Rodez, ils furent contraints de s'enfuir ; les catholiques menaçaient de leur faire un mauvais parti, et il étaient si surexcités qu'au moindre soupçon de non-orthodoxie, ils frappaient incontinent et « faisaient beaucoup de maux ».

En revanche, à Millau, dès qu'on apprit l'heureuse nouvelle de l'élargissement du ministre, la joie fut générale ; et la haine des « papistes » s'en accrut. L'église Saint-Martin fut prise et transformée en temple protestant. On la débarrassa de ses « idoles » et Malet, revenu de Rodez « bien accompagné de gentilshommes », y fit entendre son premier prêche. Le même jour, on ensevelit un enfant selon le mode habituel aux Eglises réformées ; puis, quelque temps après, on baptisa dans le nouveau temple l'enfant d'un paysan du Larzac ; ce furent à Millau le premier enterrement et le premier baptême faits d'après les usages « apostoliques ».

*
* *

Ces curieux prodromes de la lutte entre protestants et catholiques sur les bords du Tarn et de l'Aveyron nous sont livrés par les « mémoires » qu'écrivit au jour le jour un « calviniste » inconnu « de Millau », et que M. l'abbé J.-L. Rigal vient de publier intégralement et savamment au tome II des *Archives historiques du Rouergue* (Rodez, imprimerie Carrère). Le bourgeois modeste qui eut l'idée de faire cette œuvre ne se mit jamais en grands frais d'imagination ; il raconta sèchement ce qu'il voyait et ce qu'il entendait dire ; et rien n'est aussi navrant que certains épisodes de ces temps troublés, narrés ainsi dans toute leur simplicité et dans toute leur horreur, sans que leur naïf chroniqueur songe jamais à en tirer motifs de déclamation ou de littérature.

*
* *

Au mois de novembre 1562, la ville de Millau courut les plus grands périls. Elle était assiégée de tous côtés par les papistes et n'avait pour se défendre que des gendarmes sans énergie ou des jeunes gens de valeur petite qui ne pouvaient sortir « d'auprès de leur cuisine ». Les Millavois finirent par « s'en fâcher ».

C'est pourquoi le capitaine Sausset, défenseur de la cité, fut obligé de tenter une expédition contre les soldats catholiques. Il emmena avec lui toute sa compagnie, et trois autres capitaines des environs. A la tête de deux cents hommes, il prit le chemin du Larzac. Au cours de la route, ses soldats « firent de grands maux », rançonnant les malheureux paysans, et leur prenant tout le bétail « gros et menu », qu'ils trouvaient sur leur passage... Finalement, il put aller mettre le siège devant la Couvertoirade, vénérable commanderie des chevaliers de Saint-Jean, qui, encore aujourd'hui, dresse dans la

désolation du Larzac, des murailles pesantes et massives. Les pauvres habitants du village n'avaient pour les défendre que trois ou quatre arquebusiers ; et comme les gens de Millau avaient mis le feu aux portes, leur situation semblait désespérée. Sausset et ses soldats attendaient placidement que l'incendie fût général...

Mais les « papistes » veillaient... L'évêque de Lodève, qui se trouvait proche et avait à sa disposition quelques arquebusiers « bien montés et bien armés », les lança aussitôt à la défense de la Couvertoirade. Les calvinistes assiégeants, surpris par cette brusque irruption, ne pensèrent pas à opposer la moindre résistance ; leur frayeur était si grande qu'ils se débarrassaient de leurs armes pour pouvoir s'enfuir plus vite et plus sûrement. Se sauva qui put. Beaucoup eurent la gorge coupée. Les papistes en tuèrent vingt-cinq et n'eurent de leur côté ni morts ni blessés. Leur butin fut considérable, et ils l'emportèrent à Lodève, en signe de leur facile victoire...

En ce même mois de novembre 1562, un désastre plus grand encore frappa les calvinistes de la région de Villefranche. Un de leurs capitaines, le sieur de Savignac, avait eu la malencontreuse idée de faire une expédition dans ce pays, tout dévoué aux catholiques ; battu, il fut obligé de se retirer dans le château de Graves, qu'il voulut défendre avec ses 100 soldats, tous « gens de cœur et vaillants ».

Les assiégeants avaient à leur tête un chef papiste nommé de Vesin, d'une fourberie notoire, et que la résistance de ces quelques huguenots exaspérait. Il croyait que le blocus durerait longtemps, coûterait beaucoup en hommes et en argent ; et il mit à perdre les assiégés l'astuce la plus déloyale.

Il leur promit, s'ils voulaient se rendre, de les laisser sortir du château, sans armes, mais avec la vie sauve. Savignac était disposé à repousser cette proposition ; et il l'aurait certainement fait, si ses compagnons ne lui avaient montré l'état dé-

sespéré de la défense ; ils avaient un plat de fèves pour toute nourriture ; et vraiment mieux valait « vivre sans armes que périr avec les armes ». A regret, Savignac se rendit à leurs raisons, accepta de capituler aux conditions que lui proposait Vesin, et signa avec lui un traité sanctionnant la « foi promise et jurée ».

Donc, « ayant cet accord en main », le chef protestant sortit le premier, suivi de tous ses compagnons. Mais, à peine étaient-ils dehors que Vesin « lâcha la pistolade ». C'était le signal convenu ; et, de fait, incontinent, les papistes, comme pris « de furie », se jetèrent sur « ceux de la religion », et les massacrèrent sur place. Quoique Vesin fût le cousin germain de Savignac, il fut impitoyable⁹ ; « grande inhumanité fut exercée ce jour-là » ; il se commit de telles cruautés que « ni Turcs ni Sarrasins » n'en auraient osé de semblables...

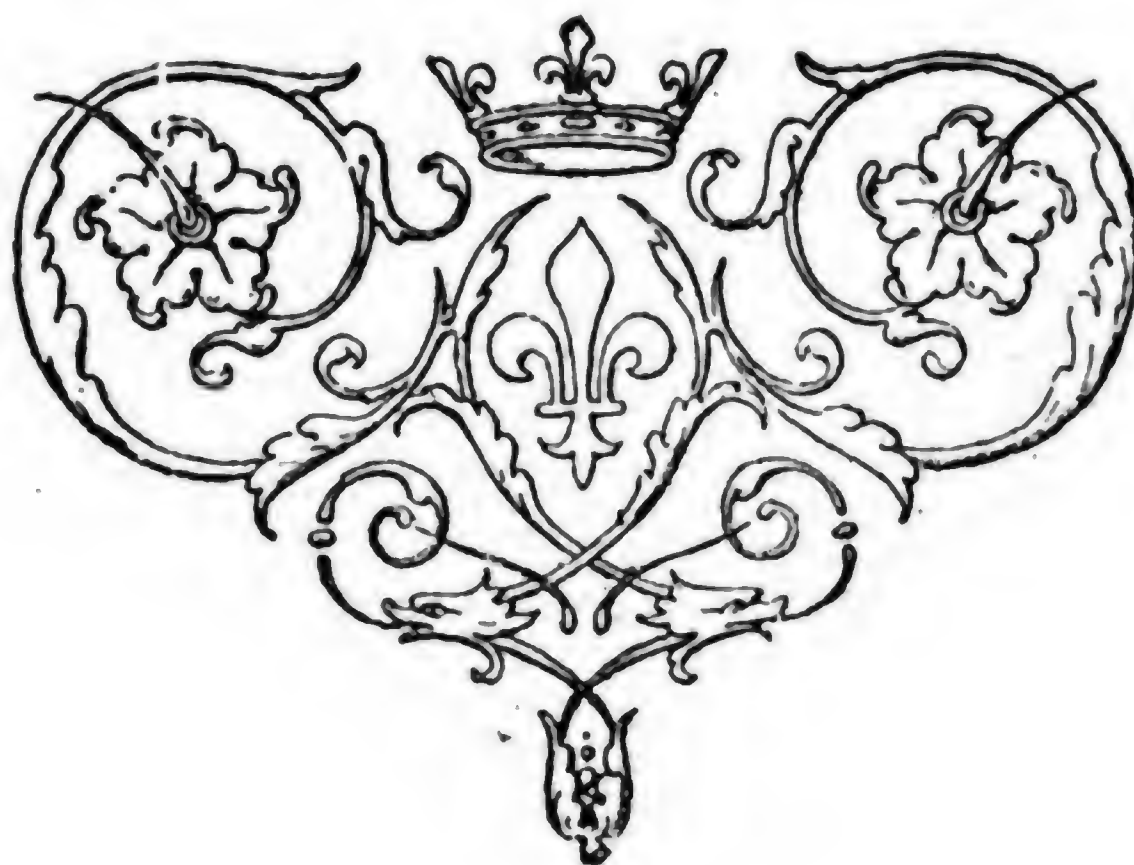
L'évêque de Lodève, Italien de naissance, à qui les catholiques étaient reconnaissants d'avoir sauvé la Couvertoirade, eut peu après une pensée aussi machiavélique que M. de Vesin. Il avait dans sa prison une cinquantaine de calvinistes, qu'il comblait d'attentions, et qui, étant si bien traités, songeaient avec joie, à une prochaine délivrance. Un jour même, l'évêque « banquetta » avec eux ; puis il les fit sortir de prison, non pour être relâchés, comme le croyaient naïvement les calvinistes, mais pour être « passés au tranchant de l'épée » ; il ordonna de les jeter les uns sur les autres « comme des bêtes » ; ce furent une trahison et un carnage dont le souvenir persista longtemps ; car, « quelque pluie qu'il tombât sur les pierres de ce lieu, la tache du sang des martyrs y restait apparente ».

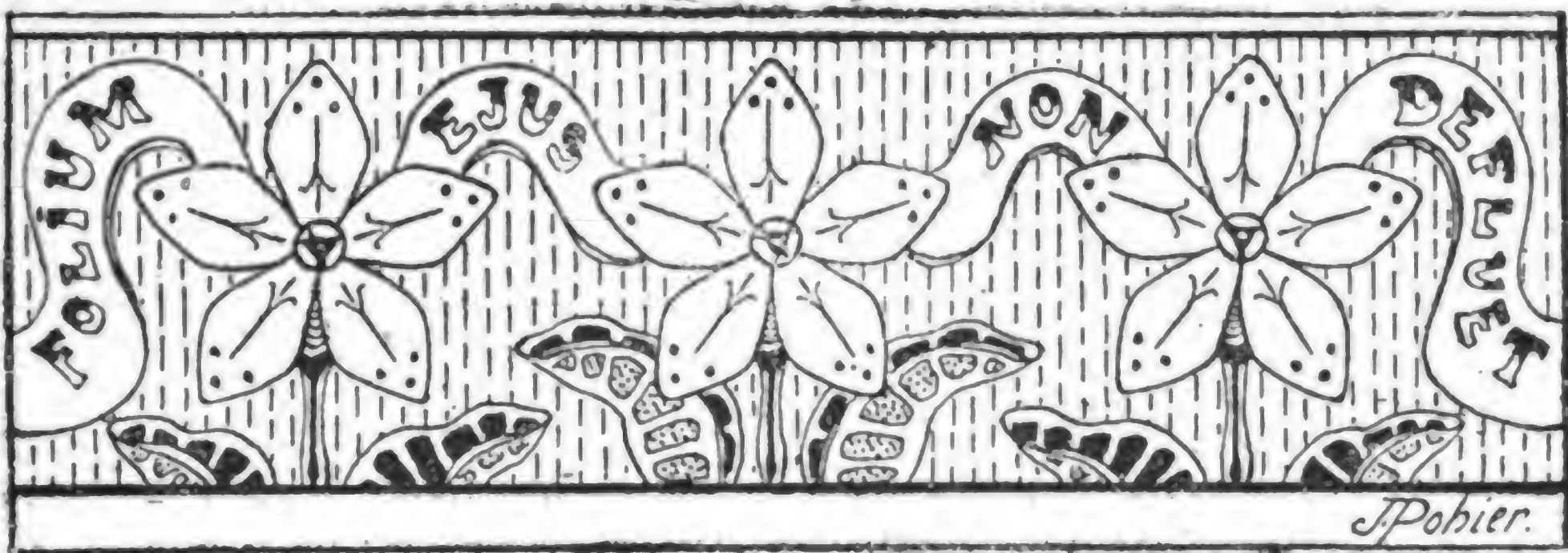
Beaucoup de crimes semblables ou même pires se commettaient au nom de la religion, que ce fût la catholique ou la

protestante. La simplicité du récit du calviniste millavois nous montre les deux partis souvent également coupables. Il semble que soit devenue vérité éternelle la parole du psaume : « Entre les humains, il n'y a ni foi ni loi. » « On n'entendait autres choses que prises de villes ou de châteaux ; les meurtres étaient fréquents tant d'un côté que de l'autre, tant en Languedoc qu'ailleurs. » Les paysans n'osaient plus aller aux champs, « de peur d'être morts ou prisonniers » ; s'ils étaient prisonniers, on les rançonnait de tout ce que leur bien pouvait valoir...

Le paisible chroniqueur calviniste ne manque pas de laisser paraître quelquefois la terreur que lui inspirent tous ces désastres. Il nous « assure » naïvement que de telles choses étaient « épouvantables à voir et à ouïr », et que vraiment « *c'était un temps fort calamiteux et misérable...* »

JEAN ALAZARD.





LETTRES ROYALES

publées à Périgueux

pour la guerre contre les Impériaux (1553-1557)

*(Communication de M. Dujarric-Descombes,
au Comité des Travaux historiques et scientifiques.)*

Les lettres dont nous donnons ci-après le texte ont été copiées par nous dans un vieux registre, échappé à la ruine des archives de l'ancien présidial de Périgueux, et déposé aujourd'hui aux archives de la Dordogne. Le sénéchal y requérait la transcription des actes émanant de l'autorité royale, et le greffier y faisait mentionner la date de leur publication à son de trompe dans les rues et carrefours de la ville.

Les lettres de Henri II qu'on va lire, ainsi que celles du roi de Navarre, comte de Périgord, qui les accompagnent, sont relatives aux préparatifs de guerre contre les Impériaux.

Les premières se rapportent aux dernières luttes qui eurent lieu, dans le nord-est de la France, contre Charles-Quint, jusqu'à la trêve signée à Vauxelles en 1555.

Les autres lettres ont trait à la reprise des hostilités avec Philippe II, jusqu'à la défaite de Saint-Quentin, dont la nouvelle produisit un grand émoi dans tout le pays et poussa le roi à reconstituer l'armée et à convoquer les nobles du ban et de l'arrière-ban

I

N^{re} amé et feal, pour ce que l'Empereur faict grands preparatifs pour nous courir sus et mesme du costé de Picardie, nous avons delibéré pour luy resister de faire assembler aud. pays de Picardie nos principales forces et de nous y trouver en personne. A ceste cause vous ferez publier à son de trompe et cry publicq par tous les lieux et endroicts de v^{re} pouvoir et jurisdiction accoustumés et faire criz et proclamations que tous nos gentilshommes et officiers marchent soubz n^{re} cornette les deux cens gentilshommes de n^{re} hostel et archiers de nos gardes sans nulz excepter ayant à se trouver en bon estat et equipage d'armes et chevaux pour nous faire service le quinziesme jour de jung prochainement venant, cest à scavoir ceux qui marchent soubz n^{re} cornette en n^{re} ville de Crespy en Vallois ; les gentilshommes de n^{re} hostel estant soubz la charge de n^{re} cher et amé cousin le s^r de Boissy en n^{re} ville de Soissons ; ceulx qui sont soubz la charge de n^{re} cher et amé cousin le s^r de Crequy en n^{re} ville de Laon ; les archiers de nos gardes des bandes de n^{re} cher et amé cousin le s^r de Lorges et du s^r de Chavigny en n^{re} ville de Chateau Thierry, et ceulx des bandes des s^{rs} de La Ferté et de Buze en la ville de Dormans. Vous ordonnant très expressément de par nous que eulx et leurs gens ayent à vivre par les chemins gracieusement et paient de gré à gré toutes choses suivant nos ordonnances, de façon qu'il ne vous en vienne plainte. A quoy vous tien-

dre la main, faisant pugnir les transgresseurs de sorte que ce soit exemple aux autres. Et n'y faises faulte. Car tel est n^{re} plaisir. Donné à S^t Germain en Laye le XXII^e jour d'avril mil cinq cens cinquante trois.

Ainsin signé : HENRY, et plus bas : DE LAUSSE. Et au reply sont escripts ces mots : A n^{re} amé et feal le seneschal de Perigord ou a son lieutenant.

Mons^r le Seneschal, je vous envoie les l^{res} que le roy vous escript pour faire savoir aux gentilshommes et officiers marchans soubz se cornette, gentilshommes de sa maison et archiers de ses gardes, les jours et lieux où il ordonne se randre en bon estat et équipage d'armes et chevaulx pour son service. Vous ne fauldres incontinant la p^{re} receue de faire publier lesd. l^{res} à ce que aulcung n'en puisse pretandre cause d'ignorance et baillerés a ce porteur certification de la reception d'icelles. Et sur ce, Mons^r le Seneschal, je prie le Createur vous tenir en sa sainte garde. A Pau, ce trois de may.

Ainsin signé : le bien v^{re} HENRY. Et au reply sont escritz ces mots : A Mons^r le Seneschal de Perigord ou son lieutenant.

II

N^{re} amé et féal, Sachant que l'Empereur n^{re} ennemy faict grands préparatifs pour nous invahir en n^{re} royaume, nous avons, pour luy résister et aussi endommager comme nous esperons fere donner ordre, outre les forces que nous tenons en plusieurs autres endroictz, d'avoir bien tost preste une grosse et puissante armée que nous somme deliberé conduire et exploicter en personne ou il est raisonnable, et entendons que les gentilshommes domestiques et aultres de no^{re} hostel et les quatre cens archers de n^{re} grade nous accompagnent, et afin qu'ils puissent scavoir et entendre les lieux où ilz auront a eulx rendre et quant ils devront estre ensemble, nous voul-

lons et vous mandons que vous ayez incontinant a fere crier et publier de par nous a son de trompe et cri public par tous les endroicts de v^{re} ressort et jurisdiction acoustumés a fere semblable proclamation que tous les dessus ayent à eulx trouver dedans le quinziesme jour du mois de may prochainement et armés et en l'estat qu'il appartient, scavoir est lesd. gentilshommes domestiques en no^{re} ville de Compiegne ou es environs ; ceulx de n^{re} hostel es villes de Soissons, Laon, et lesd. archers de n^{re} garde es villes de Dormans et Chasteau Thierry, pour de la marcher pour ainsi que leur sera par nous mandé et ordonné ; si n'y faictes faulte. Donnée à Fontainebleau le XIII^j^a de mars mil cinq cent cinquante quatre.

Signé : HENRY. Et plus bas : DE LAUBESPINE. Dessus la rescription estant escript : A n^{re} amé et feal le sen^r de Perigort ou son lieutenant.

N^{re} amé et feal, pour ce que nous sommes advertiz que l'empereur n^{re} ennemy faict grands preparatifs pour nous courir sus en lieux et endroicts de nos royaulme, pays, terres et seigneuries de n^{re} obeyssance qu'il extimera mal pourvus de gens des guerre, nous avons pour non seulement y resister mais aussi l'endommaiger de toutes parts, deliberé avoir nos forces prestes de bonne heure pour les employer sellon et ainsy que verrons estre plus a propos pour le but de n^{re} service, et pour ceste cause faire faire les monstres de toutes les compeynies de no^{re} gendarmerye en armes le vingtiesme jour d'avril prochain venant, pour le p^{nt} quartier de janvier, fevrier et mars es lieux de nos guarnisons, pour de la marcher pour n^{re} dict service ou, apres icelle monstre faicte, le ferons scavoir, que nous vous mandons fere incontinant crier a son de trompe et cry public par tous les lieux et endroictz de v^{re} juridiction et destroicts es lieux accoustumés a fere cryez et proclamations, faisant tous exprès commandement de par nous non seulement aux hommes d'armes et archers de toutes les compeynies de nosd. gendarmeryes, mais aussy aux chefs dicelles qu'ils ayent

à comparoir a icelles monstres montés, armés, en estat et equipage, pour nous faire service, sur peyne d'estre non seulement cassés, mais a jamais privés de nos ordonnances, et que allant par pays ils portent les sayes de livree des compeynies dont ils seront, et payant de gré à gré les vivres, legers ustancilles et toutes autres choses que leur seront baillés soit par eux ou leurs chevaulx, ainsy que leur est enjoinct par nosd. ordonnances, faizant pugnir les transgresseurs par les peynes indictées par icelles, de façon que soict exemple aux aultres. Sy ny faictes faulte. Car tel est n^{re} plaisir. Donné à Fontenbleau, le quinziesme jour de mars mil cinq cens cinquante quatre.

Ainsin signé : HENRY. Et plus bas CLAUSSE, et, par le dessus desd. lettres est escript : a n^{re} amé et féal le seneschal de Perigort ou son lieutenant.

Publiées à Périgueux, le 23 mars suivant.

III

De par le Roy,

On faict assavoir a tous que bonne, seure, vraye et loyalle tresve communicative et marchande, estar (1), abstenance de guerre et cessation d'arme est faicte, accordée et passée entre tres hauls, tres excellens et tres puissants princes le roy tres souverain seigneur, l'empereur Charles V^e de ce nom et Philipe, roy d'Angleterre, son filz, leurs hoirs, successeurs, royaulmes, pais, terres et seigneuries quelzconques tant de ça que de la les montz; pour le temps et terme de cinq ans ensuyvans et consecutifz, a commencer du cinquiesme jour de ce p^{nt} mois, laquelle tresve led. seigneur roy veult, entend et ordonne estre

(1) *Estar* « retardement, renvoi, éloignement ».

observée et entretenue inviolablement, t que tous y contrevenans seront punis et chastiez exemplairement comme infracteurs de paix et pourront aussi les subietz d'une part et d'aultre aller, venir, sejourner, traffiquer et marchander en tous lieulx et endroitz tant de ponant que levant par mer, terre, eaux doulces, librement et franchement et payent touteffois les droictz et subsidies deus et accoustumés comme en temps de bonne et entiere paix sans contredit ny empeschement. Faict à Bloys le XII^j jour de febvrier 1555.

Ainsi signé : HENRY. Et au bas : CLAUSSE.

Collationné à l'original, demeuré entre les mains du roy de Navarre, gouverneur et lieutenant general pour le roy et admyral en ses pays et duché de Guienne, par moy, secretaire ordinaire dud. seigneur roy de Navarre. Faict le 23 jour de febvrier 1555. (Signé :) MARTIN.

Mons^r le seneschal, j'ay p^{ntement} receu l^{res} du Roy escriptes à Bloys le XII^j de ce mois par lesquelles il me mande que ses depputéz, ceulx de l'empereur et du roy d'Angleterre ont faict, conclud et arrêté, dès le cinquiesme de ced. mois, une tresve de cinq ans, communicative et marchande entre eulx, leurs royaumes, pais, subjects et alliez. De quoy je n'ay voullu differer a vous advertir a ce que, incontinent après la reception de ceste l^{re}, vous faicte publier lad. tresve es endroicts de v^{re} juridiction acoustumés, selon la forme de la publication que led. seigneur veult en estre faicte. Dont je vous envoie coppie collationnée à l'original par l'ung de mes secreteres, de façon que nul nen puisse pretendre cause d'ignorance et ce avecques solempnitez, actions de graces envers Dieu et demonstration de joye en tel cas observés de bonne et louable coustume, tenant au demeurant la main que nulz des subjets dud. seigneur ne facent ou innovent aucune chose contre ny au préjudice de lad. tresve. Ains l'entretiennent, gardent et observent inviolablement; et affin que je sois adverty comme vous y aures satisfaict, vous bailleres a ce porteur certification du jour de

la reception de la p^uale. priant Dieu, mons^r le sen^r, qu'il vous ayt en sa sainte grâce. A Nérac, le XX^{me} jour de febvrier 1555.

Ainsin signé : Le bien v^{re} ANTHOINE.

IV

De par le Roy.

N^{re} mé et feal, voyant les preparatifs que faict no^{re} ennemy pour essayer, comme il est croyable, de nous envahir ès cartiers de Picardie ou Champaigne, pour ce quoy y resister, nous tenons preste une bonne et grosse force de gens de guerre tant de pied que de cheval que nous avons deliberé y exploicter en personne, où il est bien resonnable que nous serons acompagné de toutes nos forces et principalement de ceux qui ont acoustumé d'estre pres no^{re} personne, comme sont les gentilshommes et officiers domestiques de no^{re} maison, les deux cens gentilshommes de no^{re} hostel et quatre cens archiers de no^{re} garde. A ceste cause, nous voullons et vous mandons que vous ayez à faire crier et publier en vo^{re} ressort et jurisdiction ès lieux acoutumés a faire semblables proclamations, que tous les dessusd. ayent à eulx rendre et trouver montés, armés et en équipage de nous faire service dedans le dixiesme jour du mois de juilhet prochain, scavoir est lesd. deulx cens gentilshommes de no^{re} hostel en noz villes de Laon et Soissons, et lesd. quatre cens autres es villes de Chateauthierry et Dormans, et nosd. gentilzhommes et officiers domestiques où ils ont acoustumé pour suyvre no^{re} cornette et de là marcher où et ainsi que l'afferre s'offrira, et qu'il vous sera par nous ordonné et commandé et davantaige ; par le mesme cry feres commandement à tous cappitenes, hommes d'armes et archiers de nos ordonnances que dedans led. temps ils ne faillent, sur peyne d'estre chassés de leurs places et encourir no^{re} indignaon, a eulx rendre en

leurs garnisons et soubz leurs enseignes pour s'employer au devoir et service, a quoy ils sont tenus en affere si urgent que celuy quy se p^{nto}. Donné à La Fère le XXI^j^e jour de may 1557.

Ainsin signé : HENRY. Et plus bas : DE LAUBESPINE.

Lues et publiées ès cantons et lieux accoutumés de Périgueux par Denys Truphy, trompette, et Pierre Roland, sergent royal ; et icelles envoyées aux sieges de Sarlat et Brageyrac le 7 juin suivant.

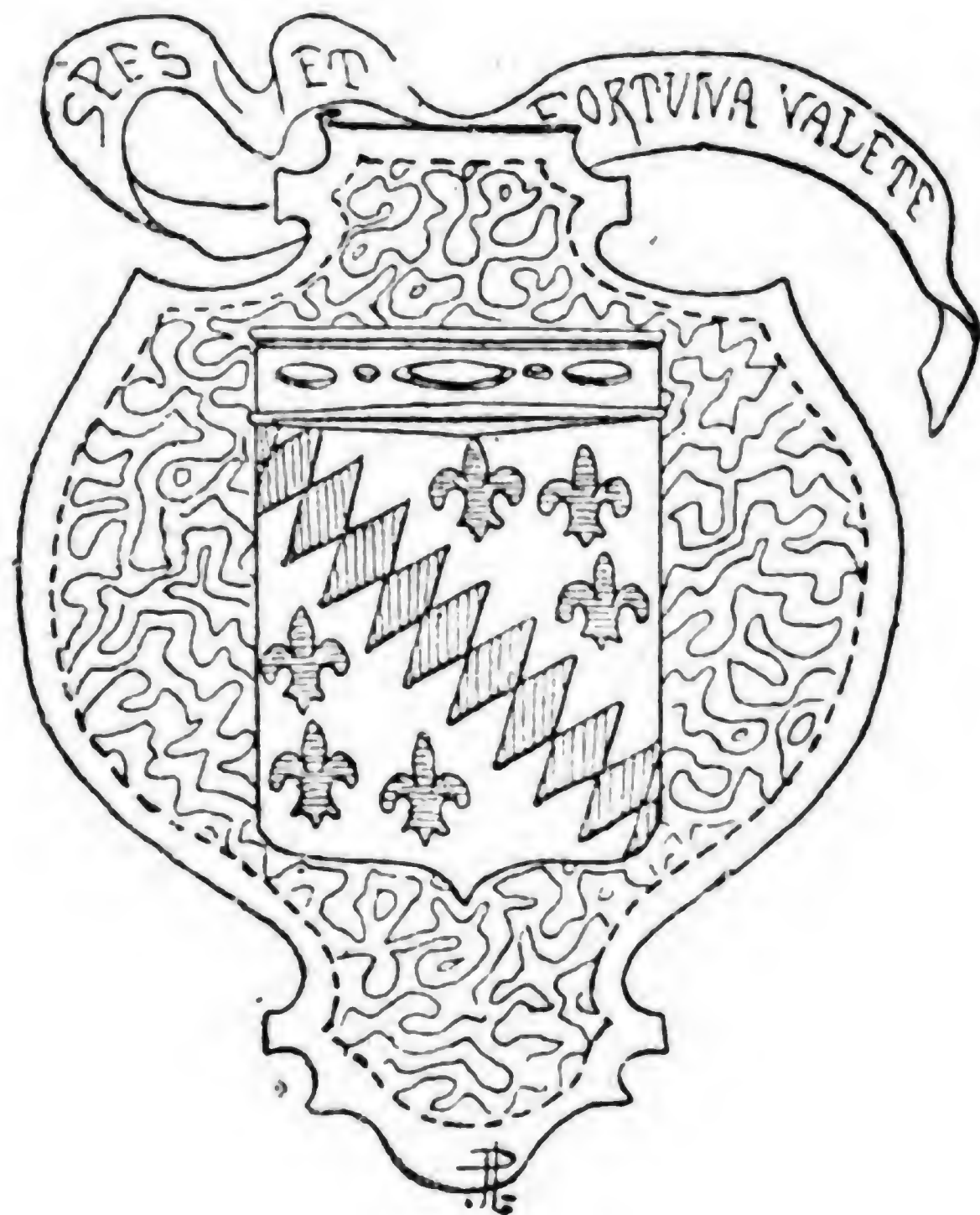
V

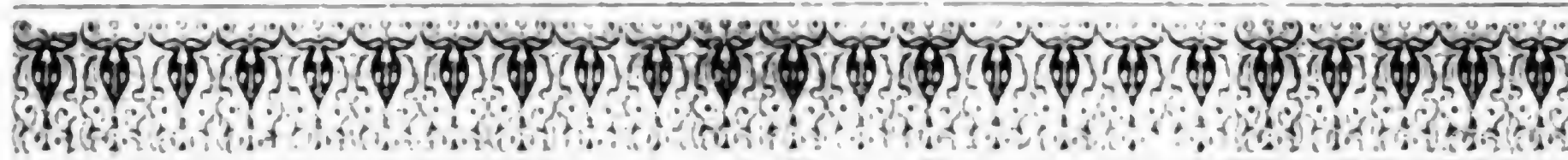
Jehan de Daillon, comte de Lude, ch^{er} de l'ordre du roy et son lieutenant general en Guyenne en absence du roy de Navarre, au seneschal de Perigord ou son lieutenant, salut. Nous, ayant heu advertissement du roy et du roy de Navarre des grandes entreprinses que font les ennemys es environs de ceste Guyenne, ne sachant au certain leur deliberation ne en quel lieu ils veulent dresser leurd. forces ; pour auxquelles resister et affin d'eviter inconvenient de ce qu'il default ; pour ce faire il est necessairement besoing pour la tuition et defance dud. pays, soy tenir sur ses gardes et assembler gens de guerre le plus grand nombre que faire se pourra ; a ceste cause, incontinent après la reception des p^{ntes}, vous mandons ne faire faulte d'assembler les nobles de v^{re} seneschaucée, subjects à l'arriere-ban, leur enjoignant tres expressement, sur ls peynes contenues es ordonnances dud. s^r, qu'ils ayent a se trouver en ceste ville de Bourdeaulx le huictiesme jour de septembre prochain armés et montés sellon le debvoir de leurs fiefs, et ce en propre personne ceulx qui sont daage et qualité pour ce faire, sinon en leur default ou absence mettre gentilhomme experimenté aux armes en leur lieu et place sans y mettre aucuns valetz, le tout sur les peynes contenues et expressement portées par lesd. ordonnances, en ceste ville, où

dicelle aller en aultres villes dud. gouvernement telles qu'il plaira aud. s^r roy de Navarre leur ordonner. Donné à Bordeaux le dix huictiesme jour d'aoust, l'an mil cinq cens cinquante sept.

Ainsin signé : pour Mons^r le conte, à cause sa grafve maladie : Guy DE DAILLON. Et plus bas, par mandement de mond. s^r le conte : BRANSLART, et scellé en cire rouge.

Le 24 août, ces lettres publiées à son de trompe, à Périgueux, par le trompette Truphy, et Jehan Chaudru, sergent royal.





Le quatrième centenaire de Jacques Amyot

Le 23 novembre dernier, la ville de Melun a fêté en grande pompe le quatrième centenaire de Jacques Amyot, l'immortel traducteur de Plutarque et de Longus.

Quelques jours auparavant (le 12 octobre), M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, parlait d'Amyot en ces termes dans le journal *le Temps* :

Il y aura quatre cents ans, le 30 octobre prochain, que Jacques Amyot naquit à Melun dans une maison avenante qui se dresse toujours sur la Grand'Rue, près du chevet de l'église Saint-Aspais aux magnifiques verrières, de Nicolas Amyot, marchand mégissier, et de Marion Lamour, sa seconde femme. La ville de Melun se propose de célébrer par des fêtes brillantes le quatrième centenaire de la naissance du plus illustre de ses enfants, l'incomparable traducteur de Plutarque. Puisque, depuis plusieurs siècles, la légende s'est comme emparée de l'existence de ce grand « translateur », demeuré l'un de nos écrivains les plus aimés et, si j'ose dire, les plus populaires, il ne sera pas hors de propos de mettre à profit la commémoration qui se prépare pour préciser quelques-uns des faits les plus saillants de sa biographie, dénaturée trop souvent par des inventions romanesques ou d'étranges erreurs, et pour es-

sayer de fixer la nature des signalés services qu'il a rendus, pendant sa longue et féconde carrière, à la pensée et aux lettres françaises. Né sous le règne de Louis XII, protégé par François I^{er} et par sa sœur Marguerite d'Angoulême, Amyot vit se dérouler les règnes de Henri II, de Charles IX et de Henri III ; il mourut sous Henri IV, à l'âge de quatre-vingts ans. Le bon évêque d'Auxerre fut donc, par un privilège unique, le témoin de toute cette glorieuse période de la Renaissance française qui amena dans les mœurs, dans les idées, dans la littérature, une révolution si profonde ; il en connut, à l'aube, les joies, les splendeurs et les espérances infinies, comme aussi les luttes civiles et les âpres discordes, vers le déclin de ce XVI^e siècle que Voltaire a pu comparer à « une robe de soie et d'or ensanglantée ». Ni Rabelais, ni Calvin, ses aînés, ni Ronsard, ni Montaigne, né vingt ans après lui et qui le précéda de cinq mois dans le tombeau, ne furent à même d'assister à un pareil spectacle, apparemment le plus grandiose de toute notre ancienne histoire.

D'innombrables et touchants récits, depuis ceux de Saint-Réal et de Varillas jusqu'à celui de la *Morale en action*, sans parler d'ouvrages beaucoup plus récents, nous ont représenté le petit Jacques Amyot s'enfuyant à dix ans, mourant de faim, de la maison paternelle, trop pauvre pour le nourrir ; recueilli par charité dans un monastère, il réussit à gagner Paris où il devient domestique de collège. On nous le montre s'arrêtant à la porte des classes pour surprendre quelques bribes de l'enseignement des régents et travaillant, solitaire, au fond d'un réduit, pour acquérir les premiers rudiments. La vérité est que le prétendu indigent appartenait à une famille relativement aisée, qui possédait plusieurs immeubles ayant pignon sur rue dans la bonne ville de Melun. Honorable homme, Edmond Lamour, son aïeul maternel, était marguillier de la paroisse Saint-Aspais ; ses compatriotes le choisirent même comme leur mandataire dans un procès qu'ils eurent à soutenir. Il en est

de même des autres anecdotes relatives à sa jeunesse ; si poétiques soient-elles, il n'est à propos d'en rien retenir.

Après avoir fait ses premières études aux écoles melunoises de la rue de la Rose, il vient vers treize ans, étudier à Paris, au collège du Cardinal-Lemoine, en qualité de « chambrier » ; il dut y recevoir les premiers éléments du grec et poursuivit bientôt avec une ardeur singulière l'étude, alors nouvelle, de cette langue, sur les bancs du Collège Royal, dont il devint par la suite le protecteur attitré, le futur Collège de France que François I^{er} venait de fonder. Il y fut l'élève des hellénistes Pierre Danès et Jacques Toussaint, et du géographe Oronce Finé. Il connut alors certainement Calvin et plusieurs des réformés français de la première heure. C'est ce qui explique qu'il put être, un peu plus tard, compromis et poursuivi, quoi qu'on en ait dit, pour cause de religion, au moment de l'*affaire des placards*. On le retrouve à l'Université de Bourges, vers 1535, étudiant le droit civil, pensionné par la reine de Navarre, Marguerite, duchesse de Berry, et devenant bientôt professeur public de grec et de latin. Il est fait alors mention de lui dans divers comptes que nous avons publiés récemment : la pension annuelle qu'il reçoit de Madame Marguerite comme « écolier pensionnaire » et comme « lecteur à Bourges », s'élève à 200 livres, chiffre élevé pour le temps. Amyot resta dans cette ville jusqu'en 1546 ou 1547 ; il s'y acquitta également de plusieurs préceptorats. Ce fut pendant cette période tranquille et heureuse de sa vie qu'il commença les traductions de textes grecs qui allaient illustrer son nom. Avec une rare clairvoyance, il comprit l'immense intérêt que devaient présenter, à ce moment précis de l'évolution de la Renaissance, des « translations » claires et agréables des chefs-d'œuvre grecs, pour faire pénétrer dans le grand public le goût et la compréhension de la plus fine culture de l'antiquité. Rappelons, à ce propos, que l'initiative de cette belle et décisive entreprise revient pour la plus large part au roi Fran-

çois I^{er}, dont elle constitue l'un des meilleurs titres de gloire. Toutes les recherches accomplies durant ces dernières années tendent à le prouver. Autant on peut reprocher à sa politique, en plus d'un cas, quelque indécision et aussi un certain manque d'esprit de suite, autant, dans le domaine intellectuel, son action révèle une continuité et une méthode vraiment remarquables. Quand nous posséderons, quelque jour, une bonne histoire des traductions élaborées sous son règne, on verra que celles-ci ont été, à côté de l'enseignement, à côté des recherches de manuscrits et des publications de textes, un agent singulièrement efficace de la révélation du monde antique et surtout de l'hellénisme, dans notre pays.

Entre tous les écrivains grecs, Plutarque fut de bonne heure l'un des plus familiers et des plus chers aux savants du XVI^e siècle : son livre en devint, comme on l'a dit justement, le bréviaire par excellence. Le titre qui lui a été donné par des juges experts de « précepteur de la Renaissance » répond bien à cette situation exceptionnelle de l'auteur des *Vies des hommes illustres* et des *Œuvres morales*, dont Gargantua voulait que Pantagruel, étudiant, se délectât, noble nourriture de tant de grandes âmes, et où se retrouve, condensée sous une forme si séduisante, la véritable moelle de l'histoire et de la pensée antiques.

Après Simon Bourgoing, Lazare de Baïf et Georges de Selve, évêque de Lavaur, mort en 1541, Amyot reçut, « par le commandement du grand roy François », la mission honorable entre toutes de poursuivre la traduction des *Vies parallèles* du bon Plutarque. Grâce aux recherches approfondies de M. René Sturel (1), nous connaissons maintenant l'historique de son long labeur comme aussi les principes et les règles qui le guidèrent dans cette tâche dont le commencement se

(1) *Jacques Amyot, traducteur des « Vies parallèles »*, Paris, H. Champion, 1909.

place vers 1542. L'étude des manuscrits d'Amyot a prouvé depuis peu qu'il fut inspiré, dès le début, par un grand désir d'exactitude, et par le souci bien français de la clarté et de la logique. Ajoutons-y, par ailleurs, la recherche du nombre et de l'euphonie. Un voyage de quatre ans en Italie, peu après la mort de François I^{er}, qui l'avait récompensé par le don magnifique de l'abbaye de Bellocane (18 mars 1547), le mit à même de collationner de précieux manuscrits à Venise et à Rome. Henri II le favorisa, comme l'avait fait son père, lui confiant d'importantes missions et le choisissant, en 1557, comme précepteur des enfants de France. En 1559 parut chez Michel de Vascosan l'énorme in-folio de 1.600 pages qui contenait la traduction des *Vies*, achevée par Amyot après un travail prodigieux d'environ dix-sept années. Le succès, qui fut immense, n'empêcha pas l'infatigable traducteur de revoir et de perfectionner sans cesse son œuvre. De 1565 à 1567 paraissaient deux éditions (in-f° et in-8°) qui vinrent attester la continuité de son effort. C'est la seconde de ces éditions si correcte, si harmonieuse au point de vue typographique, qui fait aujourd'hui la joie des bibliophiles.

Il n'est plus douteux aujourd'hui que le *Plutarque* d'Amyot repose sur une érudition solide et qu'il est le résultat d'un travail philologique des plus sérieux. Mais comment faire sentir, autrement que par des citations, cette élégance aimable et cette pureté de son langage « en quoi il surpasse tous autres », au dire de Montaigne ? Il n'y a pas, dans la littérature du XVI^e siècle, de style plus charmant que le sien : grâce, naturel, aisance, variété, nouveauté, tout s'y trouve réuni. Personne n'a mieux contribué, en son temps, à façonner, à polir, à enrichir la langue française. Mais il serait oiseux d'y insister. Le lire, c'est l'aimer, et c'est aussi le mettre à son rang, qui est le premier dans la prose du XVI^e siècle, après Rabelais, après Calvin et après Montaigne, à côté de Monluc.

A partir du *Plutarque*, sa carrière se poursuivit plus brillante

encore : nous le voyons devenir successivement grand aumônier de France, évêque d'Auxerre et titulaire de plusieurs grandes abbayes. Ses dernières années furent assombries par de cruelles épreuves, occasionnées par les troubles politiques. Mais il semble bien que son âme, trempée par un si long commerce avec les *Vies* et les *Moraulx* de son auteur, ne se révéla pas inférieure aux circonstances. Il se montra jusqu'au bout « rond, libre et ouvert », au dire d'un contemporain, et aussi généreux. En 1572, il mit au jour les *Œuvres morales et meslées* de Plutarque qui, quoique moins célèbres que les *Vies*, ont exercé sur l'évolution intellectuelle et morale de notre pays une influence inappréciable. Et nous ne parlons pas ici de ses traductions de *Théagène et Chariclée*, de *Daphnis et Chloé*, ni de son *Diodore*.

On sait assez quelle fut l'étonnante fortune, à travers les âges, des traductions d'Amyot, surtout de celle des *Vies*. Nommer tous les Français illustres qui ont contracté à son égard une dette de gratitude équivaldrait à citer la plupart de nos grands penseurs et écrivains, depuis Montaigne et Henri IV, en passant par Racine qui le lisait à Louis XIV, par J.-J. Rousseau et les hommes de la Révolution pour s'arrêter seulement au seuil de notre époque. Dans ses remarquables études sur les sources des *Essais*, M. Pierre Villey a pu dire que le véritable éducateur du jugement de Montaigne, c'est assurément Plutarque (1). Or, ce Plutarque est celui d'Amyot — *Vies et Œuvres morales*, — auquel il a fait quatre cents emprunts et dont il dit quelque part : « Nous autres ignorants étions perdus si ce livre ne nous eût relevés du borbier : sa merci, nous osons à cette heure parler et écrire ; les dames en régentent les maîtres d'école : c'est notre bréviaire. » Qu'ajouter à ce magnifique éloge ? Ceci peut-être : que les publications de l'évêque

(1) *Les Sources et l'évolution des « Essais » de Montaigne*. Paris, Hachette, 1908, t. II, p. 106 et suiv.

d'Auxerre ont contribué plus que toutes les autres du même temps à faire pénétrer dans les esprits des concepts moraux à tous égards différents des idées traditionnelles. C'est ainsi que la Renaissance a achevé son œuvre. Les enseignements de la philosophie antique, c'est-à-dire ceux d'une morale laïque et rationnelle, se sont substitués peu à peu à la morale de l'Eglise, et c'est d'eux que « l'honnête homme » du XVII^e siècle est sorti bientôt après. Puisque le quatrième centenaire d'Amyot ramène un instant notre curiosité si mobile vers l'auteur des *Vies* en même temps que vers l'écrivain charmant qui l'a popularisé en France, en l'annexant pour ainsi dire à notre littérature, le mieux serait sans doute de célébrer le souvenir de l'un et de l'autre en ouvrant quelque vieux Plutarque familial, fût-il « à mettre des rabats ». Notre époque, après plusieurs autres, pourrait encore y puiser d'utiles leçons.

LA CEREMONIE

Elle fut d'une grande simplicité et répondait bien au caractère noble, affable et doux du grand humaniste de la Renaissance qui, parvenu aux honneurs qu'il n'avait point sollicités, se souvint toujours de son humble origine.

Le ministre de l'Instruction publique y était représenté par M. Faivre-Dupaigre, inspecteur général de l'Université, qui, dans le préau du nouveau Collège, où une estrade d'honneur avait été dressée, prononça devant une assistance choisie le discours suivant :

Mesdames,

Messieurs,

Chers élèves,

Ma première parole doit être une parole de gratitude, à

l'adresse de Monsieur le Président du Conseil, qui m'a fait l'honneur de me déléguer auprès de vous, pour le représenter aux fêtes du quatrième centenaire de la naissance de Jacques Amyot.

Je félicite Monsieur le Maire et le Conseil municipal de Melui, de la pieuse pensée qu'ils ont eue de célébrer à cette occasion la mémoire du plus illustre des enfants de leur cité ; je leur suis très reconnaissant de la délicate attention qui fait coïncider pour moi cette fête du souvenir avec l'inauguration du nouveau pavillon destiné à l'enseignement des sciences expérimentales dans ce Collège.

Je remercie Monsieur le Principal des souhaits de bienvenue qu'il vient d'adresser à ses hôtes, en cette maison universitaire, qui porte le nom de l'incomparable traducteur de Plutarque.

Mais, si je représente parmi vous l'éminent homme d'Etat qui préside au gouvernement du pays, je ne remplace pas le fin lettré qui se serait certainement fait un plaisir de vous apporter le fruit de ses réflexions personnelles sur l'œuvre magistrale d'Amyot.

Je laisse à des voix plus autorisées que la mienne de tâcher de louer, comme il convient le prodigieux labeur de votre immortel concitoyen, et de vous dire l'influence profonde qu'il a exercée sur la langue, sur la pensée, et sur la moralité françaises.

Abordant simplement la partie de la mission à laquelle je me trouve plus spécialement associé et convié, c'est-à-dire l'inauguration qui nous réunit ici, je voudrais vous rappeler en quelques mots la nécessité des études scientifiques à notre époque.

La culture complète, celle qui doit former le jeune Français du XX^e siècle, ne peut plus être exclusivement la culture littéraire. Le commerce des chefs-d'œuvre des littératures grecque et latine ne suffit plus à constituer notre système d'éduca-

tion nationale tel qu'il existait au temps d'Amyot. Le fonds de cette éducation reste toujours évidemment l'étude des origines de cette admirable langue française, qui doit tant au clair génie d'Amyot. Le fonds de cette éducation reste toujours évidemment l'étude des origines de cette admirable langue française, qui doit tant au clair génie d'Amyot, et dont la formation est inséparable de celle de l'âme française elle-même ; l'âme et la langue, si parfaitement adaptées l'une à l'autre, ont leurs racines profondes dans leurs civilisations de la Grèce et de Rome, que nous devons par suite cultiver et connaître, si nous voulons conserver l'intégrité de nos traditions ; nous ne saurions y renoncer, sous peine de déchéance morale.

Mais, à côté de ces études classiques qui resteront de tous les temps, l'évolution nous fait également un devoir de ne point négliger pour la formation de l'esprit moderne, ce qu'on a appelé à juste titre les « humanités scientifiques ».

La science apporte, en effet, dans la mentalité et dans les conditions de la vie des peuples, des changements si rapides et si profonds que, pour la sauvegarde même de nos traditions nationales, nous devons, là comme partout, songer à défendre notre patrimoine et nos conquêtes. Du reste, si la science nous livre la nature asservie et disciplinée, nous ne pouvons oublier que celle-ci est toujours invaincue, et que, trop souvent, hélas ! son réveil brutal réclame impérieusement de nouveaux progrès destinés à l'enchaîner davantage.

C'est donc avec de justes raisons, vous le voyez, que les programmes universitaires ont fait aux sciences expérimentales, dont les progrès ont révolutionné le monde moderne, la place légitime qui doit leur revenir dans le développement intellectuel de notre jeunesse studieuse.

Or, pour donner à ces sciences d'observation et d'expérimentation, toute leur valeur éducative, il est nécessaire que leur enseignement soit expérimental et inductif, comme la

science elle-même ; il faut que cet enseignement fasse d'abord appel aux faits, et qu'il habitue peu à peu l'élève à voir, de lui-même, comment des faits sortent les lois. De là, ce besoin de laboratoires, où vous puissiez, mes jeunes amis, vous trouver directement aux prises avec les difficultés d'une expérience bien conduite et bien interprétée. Cette recherche personnelle développera en vous l'esprit d'analyse, de rapprochement, de généralisation et finalement de système, dont l'acquisition, si précieuse pour les besoins de la vie, constitue le but éducatif de ces sciences expérimentales, indépendamment de leur utilité pratique.

La légende, car il paraît que ce n'est qu'une légende, et je le regrette, veut que le jeune Amyot ait commencé l'étude du grec comme domestique de Collège, en s'arrêtant à la porte des classes, pour y surprendre quelques bribes de l'enseignement des régents, et en travaillant, solitaire, dans un réduit, pour acquérir les premiers rudiments de la langue dont il allait annexer tant de chefs-d'œuvre à notre littérature.

Quoi qu'il en soit de ce touchant récit, Monsieur le Maire de Melun, qui est ici de la maison, n'a pas voulu que, pour l'étude des sciences physiques et naturelles, vous fussiez contraints, à l'exemple d'Amyot, à un enseignement incomplet de « derrière la porte » ; il vous a fait aménager ce beau pavillon, que nous venons de parcourir, où pénètrent abondamment la lumière, l'air, l'eau, le gaz et l'électricité, et où vous allez pouvoir, tout à votre aise, vous initier aux secrets de la nature.

Permettez-moi, mes chers amis de remercier bien vivement M. Delaroue, en votre nom, ainsi que l'habile ingénieur, M. Boutet, qui a présidé à ces installations, lesquelles ne le cèdent en rien à celles de nos lycées parisiens.

En travaillant là gaiement à vous instruire, sous la direction de maîtres éprouvés et dévoués, vous penserez quelquefois à la jeunesse d'Amyot, qui fut plus rude que la vôtre ; vous

songerez également qu'en travaillant ainsi pour vous, quel que soit d'ailleurs la carrière que vous suivrez plus tard, vous travaillez aussi pour la France, dont la grandeur dans le monde est faite de la collaboration de tous ses enfants, dans toutes les branches de l'activité humaine.

Après ce discours qui fut très applaudi, M. Nakache, élève de philosophie, récita ces vers de M. Olivier de Gourcuff, vice-président du Souvenir littéraire :

*En lisant Amyot, je respire une fleur
Qui est épanouie en terre bien française,
Qui sans parfum troublant, ni bizarre couleur,
A l'odeur de la rose et le goût de la fraise.*

*Il l'a cueillie un jour sous le ciel de l'Attique,
Mais il l'acclimata, la fit nôtre à tel point,
Il la rendit si bien gauloise au lieu d'antique,
Que Plutarque enchanté ne la reconnaît point.*

*Sa bonhomie exquise et son art consommé
Ne trahissent jamais, l'imitant, son modèle ;
Portrait qui flatte un peu trop le visage aimé,
Image qui n'est pas une belle infidèle.*

*Son Plutarque est vivant, grec ou français, qu'importe !
Henri Quatre en faisait un livre de chevêt ;
Trois siècles admirant la langue saine et forte,
Y cherchèrent le suc que Montaigne y trouvait.*

*Aux heures de travail, aux veilles de combats,
Nos aïeux y puisaient, austère ou familière,
Leur loi de vivre, avant d'y mettre les rabats
Du bonhomme Chrysale éduqué par Molière.*

*Rendons-lui les honneurs de la bibliothèque
Au Plutarque in-folio sous ses feuillets jaunis ;
Las d'entendre parler iroquois ou métèque,
Lisons son vieux français, nous serons plus unis...*

*
* *

*Après la Grèce illustre et sans lui faire affront,
Amyot se tourna vers la Grèce amoureuse !
Lauriers coupés, de myrte il entourà son front ;
Après l'Iliade vint une Odyssée heureuse !*

*Le candidat Longus, le naïf Héliodore
Lui dirent leurs secrets du vulgaire inconnus ;
Dans la forêt qu'un gai soleil d'Orient dore,
Sa flûte rythma les ébats des enfants nus.*

*O chastes voluptés ! Furtifs enivremments !
Racine à Port-Royal lisait son Théagène ;
Son Daphnis qui ravit encore nos amants,
Trouve grâce devant Caton et Diogène.*

*Daphnis et Chloé, franche idole où le génie
Se mire en un ruisseau, près de l'amour vainqueur,
Emules, frère et sœur de Paul et Virginie,
Adolescents élus qui conduisez le chœur !*

*Après quatre cents ans, il faut te couronner,
Amyot, pour avoir, dans ton œuvre exemplaire,
Attesté que la Grèce, à l'art de gouverner,
Délicieusement sut joindre l'art de plaire.*

LA PLAQUE COMMÉMORATIVE

Du Collège on se rendit à la maison de Jacques Amyot où l'on avait posé la veille une belle plaque commémorative, œuvre de M. Gaulard, et là, M. Bru, ancien élève du Collège, directeur retraité des hôpitaux de Paris, lut cette jolie pièce de vers :

ODE A JACQUES AMYOT

I

*Il était une fois!... La légende est jolie,
Et veut pour la traduire un ton simple et naïf...
La façon qu'on aimait jadis à la folie :
Un conte de Perrault ou des vers de Baïf!...*

*Il était une fois!... Voici quatre cents Pâques!...
Un enfant de Melun tout chétif, tout chetiot,
Sa mère, en l'embrassant, l'appelait : « Mon mien Jac-
Et la postérité l'appelle « Jacques Amyot! » [ques!...*

*Il prenait ses leçons aux portes du collège...
Quand il vint à passer son premier examen,
Les professeurs d'antan crurent au sortilège,
Disant : « Cet enfant-là sera quelqu'un demain! »*

*Il partit à Paris, sans argent dans sa bourse,
Mais il gardait au cœur un indicible espoir...
Ce fut dans le travail qu'il trouva la ressource
D'énergie à lutter et de force à vouloir!*

*Sa mère lui faisait cuire un pain par semaine...
Et seul, Amyot, perdu parmi les escholiers,
Attendait, en creusant langues grecque et romaine,
Le bon froment briard remis aux bateliers!...*

*De tristesse et d'angoisse, un soir, l'âme envahie,
Comme il suivait la route humble du chemineau,
Il vint tomber de faim au seuil d'une abbaye
Où l'on chantait : « Dixit Dominus Domino!... »*

*Le prieur fut ému de sa détresse vraie,
Il fut émerveillé de son réel savoir,
Il le nourrit et lui donna quelque monnaie,
Lui prédisant : « Mon fils, vous viendrez nous revoir!... »*

*Cette parole avait si bien prévu la robe,
La robe étincelante et d'aube et de clarté,
La robe de soleil qui luit sur tout le globe,
Que le rêve fit place à la réalité...*

*De ce même couvent où, passant lamentable,
Il avait agité la cloche de la tour
Pour obtenir un gîte, un peu de soupe à table,
Le mendiant devint le prieur à son tour!...*

*Même le pauvre gueux qui faisait maigre chère,
De l'aveugle destin corrigeant les hasards,
A l'Université de Bourges eut sa chaire ;
On saluait en lui le plus grand maître ès arts!*

*Ce n'était pas assez au gré de son envie,
Certain de son étoile, il était demeuré
Sûr de pouvoir attendre encor mieux dans la vie ;
Il sollicita donc un meilleur prieuré...*

*Or, le roi Charles IX, passant dans son carrosse,
Lui dit : « Messire Amyot, je vous trouve exigeant.
Sangdieu!... Tudieu!... Mordieu!... Quel appétit fé-
[roce!... »
— « L'appétit, dit Amyot, Sire, vient en mangeant! »*

*Cette phrase à la fois et narquoise et superbe,
Où le bon sens briard se révèle en entier,
Cette phrase, aujourd'hui, que l'on cite en proverbe,
Valut à son auteur d'être Grand Aumonier!.. .*

*Plus tard, devenu vieux, en traduisant Plutarque,
En adaptant Daphnis et Chloé du latin,
Mélancoliquement, il songeait à la barque
Qui descendait la Seine en lui portant son pain.*

*Il revoyait les jours où parmi la campagne,
Vagabond, sans abri, seul, il avait erré,
Avec le ciel pour toit et la faim pour compagne,
Mais du moins, il n'avait jamais désespéré!...*

*Enfin, se croyant sûr de vivre dans l'histoire,
Le vieillard se courba sous le poids des grandeurs.
Son soleil se couchait dans un halo de gloire,
Quand tout à coup le Sort lui reprit ses faveurs...*

*Regardé par la Cour comme l'ami des traîtres,
Pasteur que les brebis éloignent du bercail,
Il se crut un instant le « plus pauvre des prêtres »,
Et courageusement se remit au travail...*

*Jusqu'au jour où, saisi par l'implacable serre
De la Mort qui jugeait ses instants condamnés,
L'Evêque s'éteignit dans la ville d'Auxerre...
Amyot avait alors quatre-vingts ans sonnés!*

II

*De cette vie ardente et toujours élargie,
Nous devons, nous Briards, observer la leçon...
Nous saurons y puiser des trésors d'énergie ;
Il faut semer son cœur pour avoir la moisson!...*

*Le Sort veut qu'on le dompte et non qu'on le caresse,
On ne fait pas un nid sans un peu de bonté,
On ne fait pas sa vie avec de la paresse,
On ne fait jamais rien qu'avec la volonté!...*

*Avec la Volonté, l'homme marche, superbe,
Le front haut, le regard perçant ;
Et sans perdre de temps joint l'action au Verbe,
Sans jamais d'effort impuissant...*

*Avec la Volonté, l'homme dans sa carrière,
Droit devant lui, suit le chemin,
Et rejette l'obstacle ainsi qu'une poussière,
D'un geste indigné de la main!...*

*Ei si notre Collège a su rester le Temple
Du Savoir et du Goût, des Lettres et du Beau,
C'est que de Jacques Amyot il a suivi l'exemple,
Et rayonne à Melun comme un divin flambeau!...*

*A tel point qu'hier encor, parlant de ce Grand Maître,
Une mère à son fils disait : « De deux choix, l'un ?
De Brie ou de Paris, d'où voudrais-tu bien être ?...
Et l'enfant répondit : « Comme Amyot, de Melun!... »*

AU THEATRE

La fête d'Amyot se termina au théâtre où M. Brioux, de l'Académie française, donna lecture de ce discours d'Emile Faguet, empêché par une indisposition :

DISCOURS DE M. EMILE FAGUET.

Messieurs,

« Je donne, avec raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur tous nos écrivains français non seulement pour la naïveté du langage, en quoi il surpasse tous autres, ni pour la constance d'un si long travail, ni pour la profondeur de son savoir, ayant pu développer si heureusement un auteur si épineux et ferré..., mais surtout je lui sais bon gré d'avoir su trier et choisir un livre si digne et si à propos pour en faire présent à son pays. Nous autres ignorants, nous étions perdus si ce livre ne nous eût relevés du borbier, sa merci, nous osons à cette heure et parler et écrire ; les dames en régentent les maîtres d'école ; c'est notre bréviaire... »

C'est en ces termes que Montaigne parlait d'Amyot, il y a trois siècles et demi bientôt, et non seulement il avait raison, mais il ne pouvait pas mesurer toute l'importance que ce simple traducteur, mais ce traducteur de génie, allait prendre et garder dans la littérature française et même dans l'histoire de France.

Amyot a traduit les *Œuvres morales* de Plutarque et les *Vies parallèles* de Plutarque. Mais il les a traduites en auteur original et pieusement infidèle. En substituant à la manière apprêtée et sinon précieuse, du moins un peu coquette de Plutarque, son style naïf, ingénu, plein d'une bonhomie distinguée, si je puis dire et d'une cordialité élégante, mais natu-

rellement élégante, il lui a rendu le service de le trahir pour le rendre meilleur qu'il n'était et, ce qui est rare de lui être infidèle par amour et pour le faire aimer davantage. Il est peut-être le seul traducteur qui ait rendu un bon office de ce genre à celui qu'il traduisait. Il était plus facile de mettre Plutarque en pointes que de le mettre en style simple et Plutarque, par ce qu'il a, en son fond de solidarité et de gravité, et de générosité sincère, méritait qu'on le déguisât de la façon qu'a fait Amyot et non pas dans un autre sens.

Et c'est ainsi que le Plutarque français a été un livre qui pouvait, qui devait donner autant de leçons de bon goût que de leçons de haute morale.

C'est ce que Montaigne a senti et du reste ce qu'il a dit quand il demandait à Amyot, au cas qu'il vécût encore, de traduire Xénophon, comme occupation plus aisée et, d'autant plus propre à son âge. Il savait bien qu'il avait fallu à Amyot un certain effort pour faire de ces bons livres grecs d'excellents livres français et d'un bon esprit un peu bel esprit un homme ne s'exprimant que dans le style de ceux qui ont l'esprit bon.

Et l'effet de cette transformation heureuse fut bien à notre honneur, puisque Plutarque ainsi présenté plut extrêmement et devint le régal des plus délicats, plut aux doctes, plut aux hommes de moyenne culture, plut aux femmes, qui sont capables d'engouement, mais qui tout compte fait s'engouent surtout de l'excellent et ne font de succès durables qu'aux œuvres qui sont un solide entretien de l'esprit et une forte nourriture du cœur.

Or les lointains effets de ce succès immense, effets que Montaigne ne pouvait pas prévoir, ont été si considérables que Plutarque, grâce à Amyot, est devenu un personnage essentiel de l'histoire de France.

D'abord, comme l'a dit très bien M. Lanson, il a rendu possible Montaigne lui-même. Nul doute que Montaigne n'eût

été un très grand écrivain et un très grand moraliste, Plutarque manquant, ou Plutarque ayant été traduit par un de ces traducteurs qui enterrent ceux qu'ils traduisent plutôt qu'ils ne les font revivre.

Nul doute, là-dessus ; mais Montaigne ignorant Plutarque, ou, Montaigne simple approbateur de Plutarque et non pas admirateur enthousiaste de Plutarque et en familiarité continue et cordiale avec lui, n'eût pas été le Montaigne que nous connaissons.

Il n'eût pas été passionné pour les grands hommes, il n'eût pas eu le culte des héros ; il n'eût pas été enthousiaste des stoïques, et comme a dit Horace, capable d'infidélités à leur endroit et *in Aristippi furtim praecepta relabens*, mais encore stoïcien amateur très distingué et stoïcien comme Sainte-Beuve était janséniste, et peut-être un peu davantage.

« Somme » comme il disait, des cinq ou six hommes que contient Montaigne, il y en a bien deux ou trois, et qui ne sont pas les plus mauvais, que l'on peut très légitimement supposer qui, sans le Plutarque d'Amyot, n'existeraient pas. A feuilleter le « vieux Plutarque », on ne trouve pas seulement les rabats de Chrysale, on trouve, et beaucoup, des pages de Montaigne.

Du Plutarque d'Amyot est sorti encore Du Vair et ses œuvres morales, si hautes, toujours, quelquefois si profondes, ce qui est plus difficile, et si réconfortantes « ès calamités publiques », c'est-à-dire, hélas, très souvent.

Du Plutarque d'Amyot, secondé, je le reconnais, par Montaigne, mais aussi, ruiné doucement et comme rongé sous œuvre par le sceptique que Montaigne contenait aussi, et par conséquent surtout du Plutarque d'Amyot, est issu ce *stoïcisme littéraire français* qui est toute une tradition à travers tous les tragiques français de 1560 à 1660. Il serait ridicule de ne pas savoir ou d'oublier que ce stoïcisme vient en partie de Sénèque lui-même ; mais il est trop évident qu'il dérive aussi et

surtout des livres où Plutarque nous enseigne le stoïcisme et par les préceptes et par les exemples illustres.

Et à ce propos, il faut dire que l'histoire de la tragédie française depuis Robert Garnier jusqu'à Corneille s'explique plus par l'influence de Plutarque que par toute autre. Si la tragédie française a été grecque et romaine si longtemps, par règle pour ainsi dire et par ordre, c'est certainement parce que les premiers tragiques français ont imité Sophocle et Sénèque, mais c'est surtout parce que les héros grecs et romains, par Amyot et par Montaigne, et par Montaigne à cause d'Amyot, faisaient partie de l'éducation générale des esprits et non seulement de l'instruction supérieure, comme nous dirions aujourd'hui, mais de l'instruction secondaire et même primaire.

Les héros de Plutarque, les héros d'Amyot étaient des familiers pour les esprits de la fin du XVI^e siècle et du commencement du XVII^e, et il ne faut pas plus s'étonner de les voir dans presque toutes les tragédies de ce temps-là que de retrouver les mêmes héros dans les romans de Mlle de Scudéri.

Il y a eu tout un siècle et un peu plus d'un siècle où « l'homme qui brave en vers la fortune », comme a dit trop railleusement Molière, que l'homme inébranlable aux coups du sort, que l'homme qui aime à « vivre dangereusement » était considéré par les Français comme un des leurs, tant leur éducation et les spectacles le leur avaient rendu voisin, parent et compatriote.

Et voyez que cette conception passe des livres, du théâtre et de l'âme générale dans la philosophie didactique pour, en quelque sorte, s'y cristalliser en formules, et que le *Traité des passions* de Descartes, apologie, intronisation, apothéose, glorification de la *Volonté*, n'est pas autre chose que Corneille repensé par Descartes, de telle sorte que la Morale du XVII^e siècle n'est que du Plutarque encore qui a comme passé par des génies différents et dignes, du reste, les uns des autres.

Et voyez encore que les Jansénistes, ces « stoïciens du Chris-

tianisme », comme on a dit très justement, dérivent encore, non pas d'Amyot, que je crois qu'ils ont peu pratiqué, non pas de Montaigne, qu'ils ont des raisons très respectables de ne pas aimer et qu'ils n'aiment pas ; mais de cet état d'esprit que j'indiquais tout à l'heure et dont Montaigne et d'abord Amyot sont les ouvriers.

Tout en ayant peur d'exagérer, je ne crois pas qu'on puisse exagérer beaucoup l'influence du livre d'Amyot sur la littérature française, sur le tour d'esprit des Français et sur la morale des Français pendant un siècle.

Remarquez que c'est un livre nécessaire. On appelle livre nécessaire, un livre qu'aucune nécessité n'exigeait, mais qui s'est trouvé tellement utile qu'il y avait comme une nécessité morale qu'il existât. Supprimez du XVI^e siècle le Plutarque d'Amyot, il reste comme livres maîtres Rabelais et Montaigne, et, comme livres dresseurs d'esprit, cela est peut-être insuffisant. Un certain idéal civil, propre au soldat, propre au magistrat, propre à l'homme d'Etat, un certain idéal de générosité, de bravoure, de constance et d'honneur, je ne dirai pas manquerait, car il est inné, Dieu merci, dans beaucoup d'âmes ; mais ne trouverait pas son entretien, son aliment et ses ressources de renouvellement sans ce livre-là.

Et voilà ce que l'on appelle les *livres nécessaires*, c'est-à-dire les livres dont on a besoin. Il faut remercier cordialement le bon Amyot d'en avoir écrit un.

« Nous étions perdus si ce livre ne nous eût relevés du bourbier. » On voit par le contexte que ce n'est pas d'une perdition morale que parle Montaigne et encore je n'en sais trop rien : mais encore il ne semble pas que ce soit d'une perdition morale. Mais il pourrait presque dire que c'est d'une perdition morale qu'il s'agit véritablement et que sans Amyot le bourbier, même moral, était à craindre.

De quelque bourbe qu'Amyot ait tiré, ou éloigné ses con-

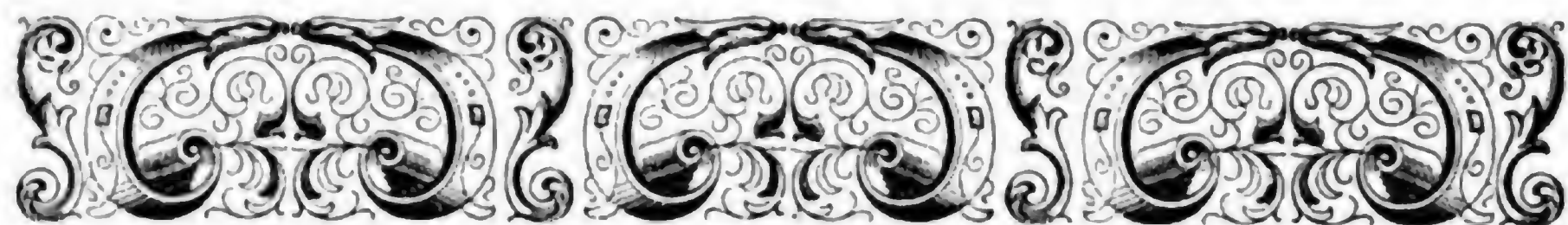
temporains et la postérité de ses contemporains, on sent que, de toute façon, il a fort bien mérité de sa patrie.

Familier de tant de héros, ce n'était pas un héros. Il se tira avec beaucoup de courage de l'obscurité où il était né en apprenant du grec de tout son cœur, tout en servant de domestique à des étudiants plus riches; mais dès qu'il le sut, ce fut bataille gagnée et les honneurs et les richesses vinrent au-devant de lui avec émulation et avec d'admirables promptitudes. Il ne les sollicita point et les repoussa encore moins. Il avait un caractère liant. Il ne fut pas en hostilité, il ne fut même en coquetterie ni avec la Fortune ni avec la Gloire.

Dans sa chaire de professeur à Bourges, dans son abbaye de Bellozane, dans sa chambre de précepteur du fils de Henri II, dans son palais d'évêque d'Auxerre, le grand aumônier de France s'acquitta en toute conscience de ses pacifiques et délicates fonctions et traduisit du grec avec application et avec délices. Il ne fut pas troublé par les orages qui grondaient souvent très près de lui. Il traduisait avec placidité des histoires de héros que Plutarque avait écrites avec élégance. Tous deux étaient tranquilles dans ce travail et Amyot avait au moins cette ressemblance avec son modèle. Tous deux avec douceur et ingénuité déchaînaient sur la France le souffle ardent et terrible des vertus héroïques.

Il y a des lacs paisibles, tout unis, qui ne connaissent point les tempêtes ni même les orages, qui s'étendent comme une plaine uniforme, égale, douce aux yeux et patiente. Seulement ils sont limpides et profonds et ils reflètent avec exactitude les hauteurs, les sommets, les hardiesses, les audaces et les escarpements des fières montagnes et, à les regarder, le frisson du grand se saisit des hommes comme à lever les yeux vers le ciel. Plutarque et Amyot ont été de ces lacs tranquilles, miroirs des parties sublimes de l'humanité.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.



LETTRES & ARTS

I

LES VENTES A LONDRES

Au cours d'une des vacations de la vente des tapisseries dépendant des collections Lionel Phillips, on a enregistré une enchère très importante ; c'est le prix de 367.500 francs payé pour une suite de quatre tapisseries gothiques, du commencement du seizième siècle, scènes à personnages tirées de l'histoire d'Isabelle de Castille.

A la vente des objets d'arts ayant appartenu à feu M. Malcolm, deux salières, mesurant 12 centimètres de hauteur, en émail de Limoges, par Jean Limousin, ont été poussées à 91.875 francs ; une coupe et son couvercle en émail de Limoges, œuvre de Jean Court, offerte jadis, dit-on, par François II à la reine Marie, 43.300 francs.

II

LE PORTRAIT DE JULIE GONZAGUE

M. Léon Dorez, attaché à la Bibliothèque nationale, a entretenu dernièrement l'Académie des Beaux-Arts du portrait d'une jolie patricienne qui, comme plusieurs de ses contemporaines dont l'image fait encore notre admiration, servit de modèle à un grand artiste.

Il s'agit du portrait de Julie Gonzague par Sebastiano del Piombo. Ce tableau, longtemps et vainement recherché dans les principales collections, aurait, annonce M. Léon Dorez, été récemment découvert, à Paris même, par un amateur d'art, qui, pour le moment tout au moins, désire garder

l'anonymat mais qui se propose d'exposer lui-même prochainement au monde savant et artistique les circonstances qui ont marqué sa découverte.

Il a été peint à Fondi en 1532 pour le cardinal Hippolyte de Médicis, alors épris de Julie Gonzague, saisi en 1535, après la mort du cardinal, par le pape Paul III, demandé à Paul III par Catherine de Médicis en 1541 : c'est à ce moment probablement qu'il fut envoyé en France.

M. Léon Dorez est persuadé que le tableau retrouvé doit être ce portrait original. Les photographies qu'il soumet à l'Académie démontrent qu'il s'agit bien d'une belle œuvre du seizième siècle italien.

III

LE CALVAIRE DE GUEHENNO

Le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts a récemment signé un arrêté portant classement au nombre des monuments historiques d'un admirable monument, l'un des plus beaux et des plus complets des grands calvaires bretons : celui de Guéhenno (Morbihan). Il s'agit d'un ensemble architectural et sculptural exceptionnel, qui comprend l'église communale elle-même, bien que restaurée, un ossuaire ou charnier, et le calvaire qui est relié à l'ossuaire par un dallage de granit.

On sait quelle est la composition des calvaires bretons. Sur un piédestal de granit quadrangulaire, haut de plus d'un mètre et décoré sur ses quatre faces de bas-reliefs évoquant différents épisodes de la vie du Christ, la *Descente de croix*, la *Mise au tombeau*, le *Portement de croix*, la *Flagellation*, le calvaire de Guéhenno offre, taillées en pleine matière, un peuple de statuettes qui figurent le dernier acte de la Passion : la *Mort du Christ sur la croix*.

Une croix à double traverse s'érige au centre de la scène. Elle porte sur la traverse supérieure le Christ crucifié agonisant, et sur la traverse inférieure la Vierge et saint Jean l'Evangéliste assistant éplorés à la mort du Maître. A peu près à mi-hauteur du fût de la croix on voit l'effigie d'un homme étendu, dormant, le front posé sur sa main : Jessé, l'ancêtre, père des rois d'Israël dont descendait le Christ, suivant les légendes médiévales. Enfin, au pied de la croix, se voit un groupe douloureux : la Vierge portant sur ses genoux le cadavre de son Fils.

De chaque côté du Christ, agonisent, attachés et cloués sur leur croix, le Bon et le Mauvais Larron, dont le geste et l'expression traduisent les sentiments qui les agitent. Sur le piédestal lui-même se dressent une tren-

taine de statuettes : on reconnaît la Vierge, les saintes femmes, les apôtres, sainte Véronique tenant le suaire où se dessine le visage du Christ, les juges, le soldat Longin, à cheval et portant la lance dont il se servira pour donner le coup de grâce au Crucifié ; puis des soldats romains et les bourreaux. C'est tout le drame de Golgotha qu'évoquent ces figures, exécutées avec le sentiment décoratif le plus juste et le plus délicat, avec cet instinct de l'accommodation des formes à la matière — le granit, — qui caractérise l'art breton.

Au pied du monument se tiennent quatre statues d'apôtres, exécutées à une plus grande échelle, en petite nature. Du côté postérieur se dressent les statues de deux saintes femmes, tournées vers les statues de deux guerriers qui semblent garder l'entrée de l'ossuaire.

Celui-ci est formé d'une fosse close par une muraille peu élevée, que couronne, sur trois de ses faces, une balustrade de granit, portant le toit. Des crânes et des ossements humains qu'on voit dans la fosse contribuent à l'effet tragique de l'ensemble et semblent justifier la muette lamentation qu'exprime le monument.

L'œuvre est datée de 1550 par une série d'inscriptions en relief qui se distinguent sur plusieurs faces du piédestal. Nous avons pu même y relever le nom de l'artiste qui l'a composée et sculptée. C'est J. Quillouic, un artiste inconnu, un de ces « ymagiers » locaux que produisait en foule le régime corporatif de la vieille France.

IV

POUR L'EGLISE SAINT-ETIENNE-DU-MONT

M. Delanney, préfet de la Seine, vient d'affecter un crédit de 85.000 fr. à la restauration de la célèbre église Saint-Etienne-du-Mont, à Paris. Les travaux commenceront le mois prochain.

V

UN VITRAIL CLASSE EST DETRUIT

Au cours d'un incendie qui a éclaté hier dans un immeuble particulier contigu à l'ancienne cathédrale de Pont-Audemer, on a pu craindre pour la conservation des splendides vitraux qui décorent les baies de cette église.

L'un d'eux a même été si gravement détérioré par le feu qu'il n'en subsiste que quelques fragments.

Ce vitrail, daté de 1516, représentait *l'Annonciation et la Mise au tombeau*. Ce dernier motif a complètement disparu. Le vitrail était assuré pour la somme de 24.000 francs.

Les vitraux de Pont-Audemer, classés au nombre des monuments historiques, sont justement célèbres et comptent parmi les plus beaux de ceux qu'ait laissés en France le début de la Renaissance. Il n'en est pas, en tout cas, de plus admirables dans toute la Normandie.

VI

LES EDITIONS DES POETES DU XVI^e SIECLE

Sous ce titre, on lit dans le *Mercur de France* :

Nous nous proposons d'étudier, par époque et par genre, la valeur des plus connus parmi les livres anciens.

Ce qui constitue, à proprement parler, notre objet, n'est-ce pas de contribuer à faire mieux connaître la valeur des livres d'occasion et de faciliter les recherches des amateurs de vieilles éditions. C'est dans cette intention que nous avons annexé à cette chronique une rubrique d'offres et de demandes, et que nous ne donnons dans nos études que les prix les plus récents et les plus officiels.

Parlons aujourd'hui des éditions de poètes du XVI^e siècle. On sait les fluctuations de la faveur littéraire dont Ronsard et ses disciples ont été ballottés. Ils sont aujourd'hui aimés plus fermement que les classiques des deux autres siècles.

Ronsard a regagné le sommet d'où il était tombé, et le premier prince des poètes fait figure d'empereur.

Les prix de ses éditions en témoignent, car c'est un baromètre des plus sûrs.

Mais tous les « vieux poètes » ont eu un regain de succès. Leurs exemplaires sont l'orgueil des bibliothèques.

Commençons par l'ancêtre : Maître François Villon. Une belle édition de 1532, Galliot du Pré, libraire de l'Université de Paris, a été vendue, cette année, la jolie somme de 1.500 francs. « Voici le titre complet dans toute sa saveur : *Les Œuvres de maistre François Villon. Le Monologue du franc archier de Baingollet. Le Dyalogue des seigneurs de Mallepaye et Bailleuent. On les vend au premier pillier a la grand salle du Palays pour Gallot du pre. M. D. XXXII.*

Les : Marguerites de la Marguerite des Princesses, très illustre Royne de Navarre. A Lyon, par Jean de Tournes, 1547, sont vendues 2.500 fr.

Chez le même Galiot du Pré, éditeur de Villon, a été publiée en 1529 une édition de Alain Chartier, avec ce titre : *Les Œuvres feu maistre Alain Chartier en son viuant Secretaire du feu roy Charles septiesme du nom.* Un bel exemplaire avec reliure de Bauzonnet a atteint 850 francs à une récente vente.

De Remy Belleau, le « gentil poète » : *Les Œuvres poétiques, rédigées en deux tomes.* A Paris, par Mamert Patisson, 1578, dans une jolie reliure de la fin du XVI^e siècle, viennent d'être vendues 701 francs. Elles provenaient de la bibliothèque de Pixérécourt.

Les Jeux de Jan Antoine de Baif. A Paris, pour Lucas Breyer, 1573, ont été estimés 500 francs, tandis que *les Œuvres françoises de Joachim Du-Bellay gentil-homme Angevin, et Poète excellent de ce temps.* A Paris, de l'imprimerie de Federic Morel, 1574, n'atteignent, malgré le grand intérêt de l'exemplaire, que 360 francs. Ce sont là inconséquences dont les amateurs avisés doivent profiter.

Ils achèteront : *Les Œuvres et meslanges poeliques de Pierre Le Loyer Angevin.* A Paris, pour Jean Poupy, 1579, vendues 460 francs, c'est-à-dire bien au-dessous de leur valeur, de même que : *Opusculs d'amour par Heroet, La Borderie et autres divins poètes.* A Lyon, par Jean de Tournes, 1547, vendus seulement 331 francs.

Surtout, ils ne laisseront pas échapper l'occasion d'acheter 100 francs *les Tragédies de Robert Garnier.* A Paris, par Mamert Patisson, Imprimeur du Roy, chez Robert Estienne, 1585, la plus belle édition qu'on possède du grand précurseur de nos tragiques du XVII^e siècle.

VII

UN PORTRAIT DE LUTHER

Une intéressante découverte vient d'être faite par M. de Cranach, grand-sénéchal de la Wartbourg, à Eisenach. Il s'agit d'un portrait inconnu de Martin Luther par Lucas Cranach le Cadet, un ancêtre direct du grand-sénéchal. Ce portrait, peint aux environs de 1540, montre le Réformateur revêtu de son habit de prédicateur. L'œuvre, fort bien conservée, porte la signature de son auteur et constitue, de l'avis des connaisseurs, un des meilleurs portraits du célèbre chef de la Réformation.

On lit dans *Le Temps* du 23 novembre 1913 :

VIII

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Une lettre de Michel Colombe. — M. Claude Cochin donne lecture d'un travail qu'il a composé en collaboration avec M. Max Bruchet. Il apporte une série de documents inédits qui ont échappé aux divers érudits qui ont étudié les papiers de Marguerite d'Autriche, trésor conservé aux archives départementales du Nord. Les pièces les plus importantes de cette trouvaille sont trois lettres de Jean Le Maire de Belges, « le célèbre rhétoricien » ; diverses indications concernant le mystérieux peintre Jehan Perréal. Enfin, MM. Bruchet et Cochin ont découvert une lettre de Michel Colombe, datée du 28 mai 1512, la seule connue jusqu'à présent de l'illustre sculpteur.

Colombe s'excuse humblement auprès de Marguerite des retards qu'il est obligé d'apporter à l'exécution du tombeau de Philibert de Savoie, à Brou: « Je suis après pour tourner les dix Vertus qui seront à l'entour... mais j'ai esté malade et suis encore avec vieillesse qui me tient compagnie. »

Les projets de Le Maire, Perréal et Colombe pour les tombeaux de Brou furent abandonnés peu après et l'œuvre fut laissée au Flamand Van Bosheim.

IX

LA « JOCONDE » RETROUVEE

La *Joconde* qui avait été dérobée au musée du Louvre le 21 août 1911, vient d'être retrouvée à Florence dans des circonstances qui ajouteront encore à la célébrité du fameux tableau.

C'est entre 1495, époque à laquelle il abandonna Milan pour revenir à Florence, et 1500 ou 1502, que Léonard de Vinci exécuta le merveilleux portrait de femme connu sous le nom de la *Joconde*.

« Il entreprit alors, dit Vasari, dans ses *Vies des artistes célèbres*, de faire pour Francesco del Giocondo le portrait de Monna Lisa, sa femme, et après quatre ans d'un labeur assidu, il le laissa imparfait... Qui veut savoir jusqu'à quel point l'art peut imiter la nature peut s'en rendre compte facilement en examinant cette tête, car il a représenté les moindres détails avec une extrême finesse. Les yeux ont ce brillant, cette humidité que

l'on observe toujours pendant la vie ; ils sont cernés de teintes rougeâtres et plombées d'une vérité parfaite ; les cils qui les bordent sont exécutés avec une extrême délicatesse. Les sourcils, leur insertion dans la chair, leur épaisseur plus ou moins prononcée, leur courbure suivant les pores de la peau, ne pouvaient pas être rendus d'une manière plus naturelle. Le nez et ses belles ouvertures d'un rose tendre respirent. La bouche, sa fente, ses extrémités qui se lient par le vermillon des lèvres, à l'incarnat du visage, ce n'est plus de la couleur, mais c'est vraiment de la chair. Au creux de la gorge, un observateur attentif surprendrait le battement de l'artère ; enfin, il faut avouer que cette figure est d'une exécution à faire trembler et reculer l'artiste le plus habile du monde qui voudrait l'imiter. Monna Lisa était très belle, et tandis qu'il la peignait, Léonard eut soin de l'entourer de musiciens, de chanteurs, de bouffons, qui l'entretenaient dans une douce gaieté, afin d'éviter cet aspect mélancolique que l'on rencontre dans la plupart des portraits. Aussi remarque-t-on dans celui de Léonard un sourire si agréable que cette peinture est plutôt une œuvre divine qu'humaine, et qu'on la tenait pour une chose merveilleuse et vibrante à l'égal de la nature elle-même. »

Le souci de perfection que l'artiste y avait apporté l'ayant toujours empêché de la considérer comme achevée, elle ne quittait jamais son atelier jusqu'au jour où François I^{er}, l'ayant vue, s'en rendit acquéreur au prix, énorme pour l'époque, de 4.000 écus d'or.

LA « JOCONDE » EN FRANCE

François I^{er} la fit placer dans le château de Fontainebleau. Elle y occupait encore, en 1642, au témoignage d'un contemporain, le P. Dan, la pièce de petites dimensions dénommée le « cabinet doré ». Elle passa en 1695 à Versailles d'où elle fut renvoyée, quelques années plus tard, à Paris, au cabinet des tableaux, dans le palais du Louvre. C'est là qu'elle se trouvait quand Nicolas Bailly, « peintre et garde des tableaux du roi », rédigea en 1706 l'*Inventaire général des tableaux originaux qui appartiennent au roy, tant des anciens que des modernes* ; puis, en 1710, à ce premier inventaire très confus et à un second inventaire commencé en 1706, mais encore insuffisant, il en substitua un troisième, définitif cette fois, l'*Inventaire des tableaux du Roy, fait avec soin en 1709 et 1710 par le sieur Bailly, garde d'iceux, suivant les ordres qui lui en furent donnés*. Cet inventaire porte sur un total de 1.478 tableaux de maîtres et 898 esquisses, au total de 2.376 pièces.

La *Joconde* y est mentionnée en ces termes :

« Un tableau représentant le portrait de la Joconde ; figure comme na-

ture ; ayant de hauteur 2 pieds 4 pouces sur 19 pouces de large ; peint sur bois, dans sa bordure dorée. »

Le tableau fut alors replacé à Versailles, dans la « petite galerie du Roy ». Il y figurait encore en 1737. En 1752, Lépicié, autre garde des tableaux du roi, le décrivait ainsi : « L'attitude de cette femme, qui est assise dans un fauteuil, est fort simple : elle a la main droite posée sur la gauche ; sa robe est plissée, et dans le tour du collet est une broderie ; le fond représente un paysage avec une rivière et un pont. » En 1760, Jean-rat, qui avait succédé à Lépicié dans sa charge, signalait la présence de l'œuvre dans le salon du directeur général des bâtiments, à l'hôtel de la surintendance, à Versailles. A la veille de la Révolution, en 1788, elle était toujours à Versailles, et dans le même endroit. Le 25 messidor an V, elle était transportée à Paris, pour y être exposée au « Musée central de l'art ». Bonaparte la fit placer dans sa chambre à coucher, aux Tuileries, jusqu'en 1804. C'est à partir de ce moment qu'elle entra au musée impérial, où elle fut cataloguée sous ce titre : *Portrait de Mona Lisa, connue sous le nom de la Joconde*. — H. 0.77. — L. 0.53. — Bois. — Buste de grandeur nature.

Elle y occupait, depuis le règne de Napoléon III, une place d'honneur dans le Salon carré, lorsqu'elle y fut dérobée un lundi matin, en août 1911.

Pendant plusieurs mois, l'emplacement qui lui avait été réservé resta vide. Quand la direction du musée perdit tout espoir de voir rentrer la fugitive au bercail, on la remplaça par un tableau de Raphaël, le *Portrait de Balthazar Castiglione*.

X

LES ORIGINES UNIVERSITAIRES DE LA REFORME

La *Revue historique* publie une étude très curieuse de M. H. Prentout sur la *Réforme en Normandie et les débuts de la Réforme à l'Université de Caen*. On sait que dans son livre sur Calvin et son temps, M. Doumergue essaye, après Merle d'Aubigné, Crottet, A. Coquerel, O. Douen, de prouver que le mouvement religieux réformateur a commencé tout d'abord, en France, avant Luther. Le protestantisme « fabrisien » de Lefèvre d'Etaples (1512) serait l'origine de toute la grande propagande qui se fit postérieurement parmi les savants et les lettrés, phénomène qui

a permis à M. Ferdinand Buisson d'écrire : « La Renaissance et la Réforme au début ne font qu'un. »

M. H. Prentout montre ce cas singulier de la traditionaliste Normandie embrassant avec une vive ardeur la cause de la Réforme. Les campagnes s'y montraient aussi ardentes que les villes. Ce sont des gens d'Eglise surtout qui se sont attachés à répandre les idées nouvelles, ce qui explique leur rapide succès. « Dès les premières années du XVI^e siècle, les tentatives de réformation sont nombreuses en Normandie, à la suite du mouvement dirigé par Georges I^{er} d'Amboise, archevêque de Rouen ; les statuts épiscopaux en font foi : statuts de Jean le Veneur à Lisieux, de Jacques de Silly à Séez, de René de Prie puis de Lodovico Canossa à Bayeux. » L'université de Caen, plus hardie, allait aussi plus loin que les évêques dans sa revision des « valeurs » : entre 1560 et 1568 on peut considérer qu'elle fut — comme sans doute Bourges, Poitiers, Valence — « en majorité protestante ». Le fait ne paraîtra pas autrement surprenant pour qui sait les luttes alors soutenues en tous pays par les universités — d'origine et de nature ecclésiastiques, ne l'oublions pas — contre les autorités diocésaines. Guillaume de La Mare, étudiant, puis en 1506 recteur de l'université de Caen, ami de Lefèvre d'Etaples, se signale par ses critiques contre les mœurs du clergé ; dans une épître de ses *Sylvies* (1513), il rend expressément hommage à l'auteur du *Psalterium quincuplum* qui eut une grande influence sur la pensée de Luther ; il fait allusion aussi au commentaire de Lefèvre sur les *Epîtres de saint Paul* que l'on a pu, en ce qu'il établissait la souveraineté de la parole du Christ, appeler « le premier livre protestant ». Un autre humoriste de la même université, Pierre des Prez, signe des distiques élogieux en tête d'une édition du *Psalterium* publiée à Caen même en 1515.

M. H. Prentout nous montre le rôle de Clichtove de Newport comme continuateur de Lefèvre et ses relations étroites avec les imprimeurs caennais. Puis il parle des rapports de l'université de Caen avec les savants des Pays-Bas et avec Erasme. Il a des raisons de croire que l'évêque de Bayeux, Lodovico Canossa, ait voulu appeler le célèbre humaniste à l'université de Caen. Ce qui est certain, c'est que deux éditions successives des *Adages* parurent dans cette ville vers 1528 et qu'Erasme resta ainsi en relations avec le monde des humanistes caennais.

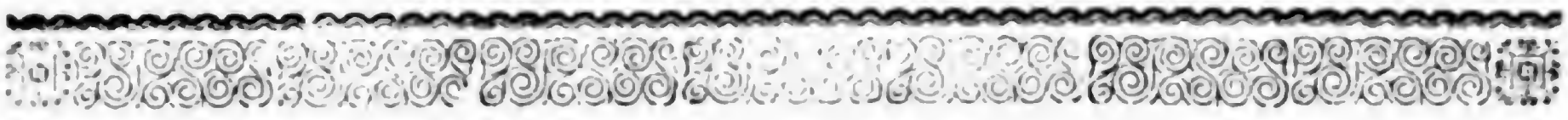
Ce double mouvement réformateur des savants « fabrisiens » et des disciples d'Erasme ne fit que se développer par la suite, trouvant un appui dans la création des chaires de grec et d'hébreu dans certains collèges — ce qui annonçait naturellement une critique plus serrée des textes saints, — et aussi maintenu par le désir d'indépendance du monde lettré que contrariait vivement la volonté de contrôle des autorités ecclésiastiques. En

1551, l'université de Caen s'oppose à l'inspection des collèges dont l'évêque de Bayeux a chargé le doyen de la chrétienté. Quelques années plus tard, lors de la constitution d'une Eglise calviniste, des membres de l'Université figureront en grand nombre sur le registre des pasteurs. Si l'on songe que le clergé ne possédait pas alors de séminaires, mais se formait près des universités, on peut supposer les conséquences de cet état de choses.

Toutefois, il ne faudrait pas exagérer le « protestantisme » des réformateurs caennais à l'origine. Ils n'allaient pas plus loin que ceux qui furent leurs guides. Et M. John Viénot a montré récemment, dans le *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, que Lefèvre d'Étaples n'eut pas le tempérament d'un réformateur et ne sortit de la doctrine romaine que sous l'influence de Luther. Il reste du moins que l'esprit de protestation contre l'attitude d'un certain clergé, latent en France depuis plusieurs siècles, prit en Normandie une forme particulièrement active sous l'influence des humanistes au début du XVI^e siècle.

LE LISEUR.





LE XVI^e SIÈCLE

à travers les journaux et les revues

LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE (octobre-décembre 1912) : *Une source inconnue d'un « Essai » de Montaigne*, par PIERRE VILLEY.

LA REVUE HISTORIQUE (mars-avril 1913) : *Erasme, sa vie et son œuvre jusqu'en 1517*, par A. RENAUDET. — *Les sources inédites de l'Histoire du Maroc, de 1530 à 1845*, par ANDRÉ DREUX.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE, du 15 février 1913 : *Sur un recueil de Noëls du XVI^e siècle, composés par un Sot de Paris*, par M. OULMONT.

LE BULLETIN DU BIBLIOPHILE (numéro du 15 juin) : *La première édition des Chants royaux de Pierre Gringoire, parue sous la forme d'un livret de pèlerinage et sous ce titre : Voyage et Oraisons du Mont du Calvaire de Romans en Dauphiné*.

REVUE BLEUE des 12, 19, 26 avril et 3 mai 1913 : *Le Roman d'amour de Clément Marot*, par ABEL LEFRANC.

REVUE DU XVI^e SIÈCLE (fascicules 1 et 2, 1913). *Notes sur Etienne Dolet d'après des inédits*, par RENÉ STUREL.

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, juillet-sept. 1913. *Essai sur les traductions du Théâtre grec en français avant 1550*, par RENÉ STUREL.



Bibliographie

LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE. — *La Poésie française du moyen âge, XI-XV^e siècles*. Recueil de textes accompagnés de traductions, de notices, et précédé d'une étude littéraire par Charles Oulmont.

Ce volume est le premier d'une *Anthologie de la poésie française* qui sera publiée sous la direction du savant bibliographe Ad. Van Bever.

« Déterminer les mouvements, dit celui-ci dans son avant-propos, grouper les écrivains, définir le rôle des ancêtres et montrer celui de leurs imitateurs, telle a été une des raisons directrices de notre tâche. Le respect des textes, collationnés sur les originaux, en a été une autre. Aucune manifestation vraiment sincère ne nous a échappé ; aucune figure n'est restée obscure, sans qu'auparavant nous n'ayons tenté de la tirer de l'ombre. Nous avons tout vu, tout lu, tout interrogé, avec cette passion persuasive qu'inspire la connaissance des choses belles et mystérieuses, faisant la part des sentiments d'une époque et du goût actuel, accommodant sans relâche notre zèle, nos idées et notre modeste rôle d'informateur. »

Il suffit de parcourir le sommaire de ce volume pour en sentir tout l'intérêt. Il comprend : la Vie de Saint Léger, la Vie de Saint Alexis, le Pèlerinage de Charlemagne, la Chanson de Roland, Huora de Bordeaux, Flore et Blanchefor, Girard de Roussillon, le Roman de Brut, Tristan, Chrétien de Troyes, Marie de France, Aucassin et Nicolette le Roman de Renart, Fables, Romances et pastourelles, le Roman de la Rose, Bernard de Ventadour, Bertrand de Born, Tonon de Béthune, Gace brûlé, Colin Musset, Rutebeuf, Guillaume de Marchaut, Eustache, Deschamps, J. Froissart, Adam de la Halle, le Mystère d'Adam, les Miracles de Notre-Dame, etc. ; c'est-à-dire la fleur poétique du moyen âge.

Nous avons la bonne fortune de publier sur les bonnes feuilles du livre la remarquable introduction de M. Charles Oulmont :

REMARQUES SUR LA POÉSIE FRANÇAISE AU MOYEN AGE

Je crois que pour donner à une anthologie quelque valeur documentaire, il importe de ne pas laisser dans l'ombre ni de négliger tout ce qui risquerait de contredire à la vérité des faits, tout ce qui viendrait à l'encontre de ce que l'on désirerait mettre en lumière : publier une anthologie du moyen âge, c'est sans doute publier des fleurs de la poésie médiévale, mais c'est aussi montrer par des extraits bien choisis tel ou tel caractère qui synthétise bien une époque littéraire. En vérité, ce serait, me semble-t-il, déformer le moyen âge et abuser de la confiance du lecteur, que de lui montrer seulement de beaux passages, ceux dont les qualités sont impérissables et offusquent jusqu'aux défauts des œuvres voisines. Une anthologie de la poésie médiévale doit être, comme l'on dit, une vue d'ensemble, une vue impartiale, mais non pas un trompe-l'œil.

Il ne faut pas davantage supprimer les passages très célèbres, parce qu'on juge d'aventure, qu'ils le sont trop ; la *Chanson de Roland* est à coup sûr de toutes les épopées la plus citée et la plus renommée, ce n'est que justice, et il convient donc de transcrire des vers de la *Chanson de Roland* — des vers typiques — quand on publie une anthologie.

L'écueil inverse est aussi tentant et aussi dangereux ; admirer un poème d'autant plus qu'il est moins célèbre, découvrir dans une pièce inédite des vers aimables, que l'on vante à l'excès parce qu'on a le mérite de les avoir découverts. Il importe de se tenir dans un juste milieu, et de ne pas fournir au lecteur l'occasion de mal comprendre ce que l'on souhaite qu'il comprenne bien.

Ni admiration, ni dédain excessifs, mais un examen attentif des œuvres ; et puisque la littérature poétique avant la Renaissance est meilleure dans les poèmes relativement courts, profitons-en pour éditer quelques-uns de ces poèmes en entier, mais en faisant remarquer que la brièveté fut à cette époque un gage d'élégance et de grâce. Si, parmi les poèmes longs, vous vous plaisiez à extraire de ci de là quelques vers, vous arriveriez à donner de l'œuvre totale une idée bien inexacte, bien fausse même, n'est-il pas vrai ?

Une difficulté vous embarrasse quand il s'agit d'œuvres du moyen âge, je veux dire l'anonymat de ces œuvres : on ne peut, sauf exceptions, indiquer le nom de l'auteur ; on ne sait quasi rien de sa vie, quand on connaît son nom. Une dizaine de poètes du XII^e au XV^e siècle nous sont familiers.

A côté des poètes qui ont réellement exercé une action profonde sur leurs contemporains et leurs successeurs, il y a la masse de ceux qui eurent quelque talent, mais dont il ne nous est pas loisible de déterminer au juste la valeur, et voici pourquoi : dans les écoles poétiques du moyen âge tout se fige assez vite, tout est réduit en formules, et comme, à dix ou vingt ans près, nous ne sommes pas capables de dater un texte, nous nous demandons si tel poème est un de ceux qu'il convient d'admirer parce qu'il apporte un certain nombre de formules et d'images nouvelles, ou s'il est déjà inspiré par d'autres poèmes où nous notons les mêmes formules et les mêmes images.

Si l'on pouvait juger un poème médiéval comme un portail de cathédrale, comme une statue même, c'est-à-dire par l'émotion qu'elle nous fait éprouver, par la beauté qui émane d'elle, par la sincérité, la foi, la pureté qui s'en dégagent, nous ne serions pas aussi gênés et gauches. Les poètes à cette époque sont, sans doute, des artisans plus que des poètes, et les artisans des cathédrales sont des poètes plus et mieux qu'eux. Ceux-ci taillent la pierre, le bois, le marbre avec tendresse, ils ont des formules, je le veux bien, ils se ressemblent assez pour qu'on n'ait pas de peine à dire : cette statue est du XII^e siècle champenois, ou du XVI^e siècle région de l'Ile de France ; mais au-dessus des formules plane un je ne sais quoi qui est précisément l'art, non pas l'art de l'artisan, mais l'art qui émeut et qui intéresse, parce que le cœur, plus que la raison et la méthode, le vivifie. Trop souvent, dans les poèmes médiévaux, les écrivains n'ont pas assez d'art pour dissimuler le manque de cœur, et quand leur art est médiocre, il ne reste plus dans ce qu'ils écrivent qu'une plate et monotone sécheresse.

S'il est difficile de porter un jugement dont la base soit certaine, sur tel ou tel poème du moyen âge, il est peut-être moins difficile de jauger la littérature poétique médiévale dans son ensemble, il est moins difficile d'en suivre les méandres, les fluctuations, le cours sinueux ; car, aussi bien, cette littérature poétique n'évolue guère et ne se renouvelle que fort rarement. Si elle se renouvelle, c'est plus encore par le rythme que par l'idée et la matière poétique. Les poètes ne tirent parti ni de la société, ni des mœurs contemporaines, ils sont préoccupés de dire avec subtilité, avec raffinement, mais avec une subtilité et un raffinement purement verbaux, ce que leurs prédécesseurs ont exprimé déjà. Et les prédécesseurs sont plus d'une fois préférables à ces écrivains rimailleurs, qui étriquent la poésie, l'enlisent, l'arrêtent dans ses élans, et font en sorte par leur lenteur que le lecteur ne prête plus à la pensée qu'une attention distraite ; il s'habitue à ce qu'elle soit quasi nulle, et admire à tort des jongleries, des acrobaties plutôt que des œuvres littéraires ; cela est si évident que l'évolution

de la poésie médiévale s'achève par l'école des *grands rhétoriciens*. L'on n'ignore pas ce qu'elle fut et ce qu'elle entreprit, les folies qu'elle engendra et les dangers dont elle entourait ses disciples.

— Quel est donc, vu de haut et dans sa relative unité, l'aspect de la poésie du moyen âge, quelles réflexions fait-elle naître si nous l'examinons en toute impartialité? L'on est d'abord frappé d'un point important et inattendu! à une époque de foi, la littérature religieuse manque d'ardeur et de sincérité, les vies de saints sont le plus souvent des traductions versifiées de biographies légendaires; même les poésies adressées à Notre-Dame, dont le culte était si répandu, si tendre, sont froides et artificielles. Pourquoi cette faiblesse dans un genre qui aurait dû être la plus complète expression de la vie et de l'âme médiévales? C'est que la religion consistait plus dans l'observance des prescriptions de l'Eglise qu'elle n'était un principe de beauté morale. Et les auteurs les plus croyants étaient sans doute de médiocres artistes, inhabiles à colorer leur style et à le diversifier. La religion, qui faisait la base de tant d'œuvres en rimes, semblait ainsi décolorée et fade.

Si j'ai transcrit, après tous ceux qui m'ont précédé, la *Cantilène de sainte Eulalie*, la *Vie de saint Léger*, la *Vie de saint Alexis*, c'est à cause de l'extrême ancienneté de ces textes, beaucoup plus qu'à cause de leur valeur; dans la vie de saint Alexis cependant un sentiment profond apparaît, ainsi qu'un essai de psychologie qui fait s'exprimer différemment la douleur du père, de la mère et de la fiancée. La *Vie de saint Thomas le martyr*, par Garnier de Pont-Saint-Maxence, passe à bon droit pour une des œuvres les plus pures et les plus fortes du XII^e siècle. En somme les plus grands poètes chrétiens du moyen âge n'ont pas écrit en français. La vraie poésie chrétienne, c'est dans les hymnes latines, dans la prose passionnée de Pierre Damien ou de saint Bernard qu'il faut la chercher.

Quant à la littérature profane, on s'aperçoit, d'une façon générale, que les premiers poèmes dans chaque genre sont estimables, mais que les suivants sont gâtés par une imitation maladroite ou excessive, par la monotonie des développements, par le manque de goût et de mesure. Les poèmes du XIII^e siècle n'ont plus la sobriété ni la vigueur qui nous plaisent dans ceux du XII^e: *Aymeri de Narbonne* est considérablement inférieur au *Roland*; les laisses s'y allongent sans fin, elles abondent en répétitions et en chevilles, encore que dans cette chanson de geste, il y ait un agrément, une invention qui ne se trouve pas dans le *Roland*. Mais le souffle fait défaut, et les qualités du poème du XIII^e siècle ne remplacent pas la sobriété magnifique de la Chanson célèbre.

Les premières épopées, le *Roland*, *Guillaume d'Orange*, le *Couronnement*

de *Louis*, sont l'œuvre d'écrivains consciencieux qui savent laisser leur saveur à des récits dont le principal attrait réside dans la simplicité et dans la retenue. Du jour où la littérature épique est devenue une marchandise de colportage, sa valeur diminue rapidement et progressivement.

Au reste, d'assez bonne heure, le Roman d'aventure remplace la Chanson de geste, à laquelle il emprunte quelques-uns de ses mérites, et y ajoute de la psychologie, et une peinture parfois subtile et précieuse des mœurs mondaines ; en sorte qu'il nous est loisible de regretter moins le *Roland* et les *Lorrains*, à cause des poèmes de Chrestien de Troyes et du roman de *Parthenopeus de Blois*. Ici, l'évolution n'est pas en vérité une évolution, mais une transformation, presque une adaptation. Les cours seigneuriales, Marie de Champagne, les dames et les nobles chevaliers réclament des histoires d'amour plutôt que des récits de combats héroïques ; ils veulent être émus, non par les faits d'armes d'un guerrier indomptable, mais par les prouesses d'un *fin amant*.

Et d'autre part les romans d'aventure, romans bretons ou antiques, éveillent la curiosité qu'avait endormie la monotone teneur des chansons de geste. Longtemps la matière de Bretagne séduit par le merveilleux de sa trame et de ses broderies. Les lecteurs, les auditeurs qui sont insensibles à l'étude psychologique et sentimentale sont attirés par l'étrangeté des épisodes, par l'intérêt des péripéties. Un peu comme dans les contes de Perrault, ces romans sont écrits à deux fins, et l'on y trouve, suivant qu'on est plus ou moins apte à les découvrir, des plaisirs d'enfants ou des plaisirs plus compliqués, d'un ordre supérieur.

Mais, de même que dans les chansons de geste le remanieur, pour remplir son rôle et accomplir sa peu enviable tâche, boursoufle son projet, l'embrouille sans y ajouter en somme quoi que ce soit, et perd en force, en noblesse, en grandeur ce qu'il croit gagner par son délayage insipide, de même les conteurs de Romans s'embarrassent dans des écheveaux d'aventures, dont ils ne sortent que pour notre ennui ; ils exagèrent, ils insistent à l'excès sur les misères de l'amant ou sur ses actions valeureuses, ils agissent en quelque manière à la façon des auteurs de fableaux qui souhaitent de nous amuser et de nous faire rire à tel point qu'ils ne nous amusent plus, et que leur caricature nous semble seulement grossière et lourde. C'est donc, comme je l'ai dit déjà, que le moyen âge ignore presque le tact, le bon goût et la sage discrétion ; il ne s'impose pas les limites indispensables.

« La littérature chevaleresque remplit tout le XIII^e et une partie du XIV^e siècle, a dit justement un critique. Elle produisit un nombre prodigieux d'ouvrages. L'imagination poétique du monde chrétien s'épuisa dans cet

effort (1). » Et les fableaux, toute la littérature satirique n'empêchèrent pas que vécût ce genre courtois et ensuite allégorique. La chevalerie, la courtoisie engendrèrent, ou plutôt développèrent singulièrement l'allégorie et le symbole : n'est-ce pas ce qui fait le fond, ce qui est le centre des poèmes du XIV^e et puis du XV^e siècle? On voit donc les nœuds de la chaîne à partir de l'âge héroïque jusqu'à l'époque langoureuse des imitateurs enthousiastes de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung.

Les commentateurs de la Bible, les prédicateurs, les écrivains sacrés étaient tout disposés à revêtir les formes d'un symbole, à faire triompher l'allégorie. Mais rien n'était plus utile à la chevalerie que ces symboles et ces allégories, et grâce à eux les thèmes les plus simples et les plus clairs s'enrichissaient de variations et d'ornements multiples. Grâce à eux, et grâce à la complication rythmique, la poésie allait s'étiolant comme une plante manquant d'air et de lumière.

Allégorie, symbole, furent comme les jeux de rimes et de rythmes, les commodes auxiliaires de cette pauvreté poétique ; ils furent les uns comme les autres, les uns autant que les autres, les bourreaux de l'inspiration et de la spontanéité : j'entends que pour obtenir qu'ils devinssent précieux et utiles au lieu d'être nuisibles, il fallait un Charles d'Orléans, qui fût malgré tout et malgré les défauts de son siècle un vrai poète. Mais la masse des rimeurs n'était pas plus à même de créer de nouveaux symboles, de les rendre gracieux ou forts, que de concilier la difficulté rythmique avec l'intérêt de la pensée.

Dans ces poèmes, autant que dans les Chansons de geste et dans les Romans d'aventure, les premiers sont les meilleurs ; ils ne sont pas encore usés, si je puis dire, faits de pièces et de morceaux, tirés en longueur. Et malgré tout ce que l'on peut reprocher au *Roman de la Rose*, par exemple, l'on ne doit pas nier que c'est de tous les poèmes allégoriques le plus important, moins par son extraordinaire étendue que par sa date et par ses résultats.

Le *Roman de la Rose* est, si l'on veut, la *Chanson de Roland* de la préciosité symbolique ; il ouvre une ère nouvelle, et s'il a des sources nombreuses dans la littérature française (M. Langlois les a dénombrées et pesées avec soin et avec précision), il demeure le monument type de toute cette littérature, celui qu'on n'a pas dépassé, ni atteint. D'ailleurs, comme je l'ai noté plus haut, il y a dans d'autres poèmes analogues des parties plus aimables et plus charmantes que dans le *Roman de la Rose*, et cela ne va pas à l'encontre de mon opinion. Aussi bien, les poèmes allégori-

(1) *La Littérature allemande au Moyen-Age*, par A. BOSSERT. Paris, Hachette, 1843, in-12, p. 10.

ques fort courts du XIV^e et du XV^e siècle (il en est quelques-uns) sont délicieux quoique mièvres, mais leur brièveté est le gage de leur agrément, et ils n'auraient certes pas eu la portée de l'œuvre où « toute l'art d'amors est enclose ».

Dans l'ensemble de la poésie lyrique, qui ne se confond pas avec les œuvres dont je viens de parler (chansons, romances, pastourelles, et, après elles, les poèmes à forme fixe ballades, rondeaux, virelais, chants royaux), il y a trois phases distinctes : la première, pendant un espace d'environ cinquante années, est proche de l'épopée, les pièces laissant à penser que les poètes sont sincères, et nous n'avons pas à regretter le petit nombre de chansons d'histoire, de chansons de toile ou de romances que nous a laissées cette période. Ces œuvres sont anonymes, elles ont un je ne sais quoi de personnel, de lointain et de mystérieux, elles ont pour la plupart une allure populaire. Ce sont des récits, des drames d'amour où des gestes sobres, des propos naïfs traduisent des passions violentes ou des sentiments délicats. Baston Paris les appelle « lyrico-épiques », parce que l'amour n'y est pas dépeint dans son immobilité, mais dans ses mouvements, dans le spectacle des joies ou des malheurs qu'il provoque.

Il y a dans ces œuvres tout autant de psychologie que dans les froides dissertations amoureuses, mais rien n'affaiblit l'intérêt, et les personnages nous sont montrés au vif, assez pour qu'ils s'extériorisent et nous deviennent familiers. C'est une châtelaine qui, apprenant la mort de celui qu'elle aime, décide de prendre le voile et de construire une abbaye pour tous ceux qu'amour a navrés, mais qui lui sont restés fidèles ; c'est un chevalier qui passe revenant de la quintaine, emmène une jeune fille dans son pays, cependant que la sœur abandonnée s'en va dolente et frileuse ; ce sont trois sœurs qui dansent au bord de la mer et qui résument en quelques vers chacune son amour et son idéal...

La deuxième phase est influencée par la poésie provençale, née d'une civilisation plus brillante et de mœurs plus raffinées. Ce sont toujours des chansons amoureuses, mais la femme qui en est l'objet cesse de vivre et de nous émouvoir parce qu'elle n'est plus une femme, mais une idole, une déesse, je dirais volontiers une abstraction, un symbole. Le poète, l'amant agenouillé, chante sans trêve les perfections de la dame : toujours rebuté, il se lamente, mais bénit ses souffrances qui l'embellissent et le grandissent, il accepte que des amants trompeurs, des « losengiers », l'emportent sur lui, pourvu qu'il reste aux yeux de sa dame l'amant « fin » et courtois, toujours digne d'elle et de l'amour.

Ce que les romans développent par des aventures, les chansons le condensent en cinq ou six strophes savamment rythmées, et dont le rythme même constitue la nouveauté et la valeur. Froide rhétorique, cette poésie, écrite

pour des grands seigneurs et la plupart du temps par eux, est déjà l'ébauche de la poésie des Rhétoriques : c'est un jeu de société dont l'élégance banale ne dissimule pas la monotonie et l'artifice.

Mais il est juste de remarquer qu'en dehors de ce cercle aristocratique des poètes provinciaux, artésiens le plus souvent, ou de pauvres trouvères (Colin Muset) nous troublent par le simple récit de leur existence aventureuse et difficile. Est-ce qu'ils ont plus d'art que leurs émules, est-ce qu'ils s'expriment avec plus de chaleur parce qu'ils sont aux prises avec la vie ? nous n'hésitons pas en tout cas à les préférer. Mais ces trouvères sont des isolés, et n'influent pas sensiblement sur l'évolution de la poésie lyrique.

D'aristocratique et de mondaine qu'elle était, cette poésie devient peu à peu, dans la troisième phase, l'œuvre de lettrés, de pédants : on ne laisse plus à l'ingéniosité de l'amant le soin de combiner de nouveaux rythmes, on lui impose un certain nombre de formes déterminées à l'avance, dans lesquelles il devra emprisonner ses sentiments. Tous les poèmes sont désormais des ballades, des rondeaux, des chants royaux, et lors même que le poète semblera garder sa liberté, il reviendra malgré lui se mettre dans les chaînes de la rythmique sévère. Les traités de versification apparaissent dès la fin du XIV^e siècle, et le nom même qu'ils portent est fait pour nous déplaire : ce sont des « arts de seconde rhétorique », la poésie devient un art, une science et tout fait craindre que l'inspiration n'en soit absente. Les *grands rhétoriciens* de la fin du XV^e siècle n'auront qu'à continuer en l'exagérant, cette manie de légiférer.

Ce n'est pas à dire que la poésie du XIV^e siècle soit dépouvue de grâce et de quelque sincérité. Les poètes, quand ils ne sont pas dès l'abord étouffés par les règles, s'accoutument assez vite à leurs entraves et conservent une agréable souplesse d'allure, qui nous fait seulement regretter les entraves mêmes. Par des ballades, Deschamps traduira son idéal bourgeois, aussi aisément que Froissart exprimera son rêve et son goût du romanesque. Ils sont bons non pas à cause des lois adoptées, mais malgré elles ; la « seconde rhétorique » marque plutôt une décadence qu'un progrès.

Si j'en excepte Deschamps, qui nous conte plus volontiers ses ennuis et ses affaires matérielles que ses amours, les trouvères depuis l'aube de la lyrique courtoise sont avant tout des chantres de l'amour. L'adultère est pour eux le « fin amour », car l'on ne peut être un mari amoureux ; la société chevaleresque du XII^e siècle, éduquée par Aliénor d'Aquitaine et Marie de Champagne, témoigne pour le mariage un mépris qui surprend assez dans une civilisation chrétienne et facilement mystique.

La richesse et la facilité de vivre qui existèrent longtemps dans le

Midi favorisèrent peut-être cette conception peu morale, mais il est plus probable que l'éloge de l'adultère et le discrédit jeté sur le mariage furent plus littéraires que sociaux. Tous les gens du moyen âge étaient à des degrés divers des scolastiques : dans les questions les moins sérieuses, ils en employaient la méthode et les procédés. L'adultère était pour les casuistes une mine inépuisable, tandis que le mariage trop simple et trop uniforme ne laissait rien à la curiosité. Dans l'adultère l'amant est toujours en émoi, il tremble, il souffre, il attend, il implore, et la dame, du haut de son trône ou de son piédestal, abaisse vers lui un regard tendre ou sévère. L'amant n'est jamais certain de posséder sa dame et de pouvoir être en repos.

L'adultère, n'est-ce pas la chanson de geste de l'amour ? Si Lancelot est malheureux, s'il s'abaisse pour être digne de Guenièvre, c'est qu'il est possédé d'un amour coupable, défendu. Seul cet amour intéresse le lecteur ou l'auditeur, et charme les femmes. La souffrance de l'amant est la rançon de sa faute. Si l'adultère est remplacé par un autre amour, cet amour ne plaira aux hommes du moyen âge que s'il est violent, comme dans les *Aucassin et Nicolette*, *Floire et Blancheflor*, *Parthenopeus de Blois*.

Cet adultère, dont la glorification s'adressait à la « société » médiévale, n'était-il pas d'ailleurs le fonds de la littérature satirique, des contes, des fableaux, malgré leur diversité et leur abondance ? Il était traité différemment sous la forme ici et là, voilà tout ; l'obscénité grossière des fableaux n'est que la caricature de l'adultère élégant et raffiné. Ce sont les amours des valets opposés à ceux des maîtres, dirait-on presque...

Au reste l'idole adulée des poèmes courtois, la femme, est-elle moins méprisée et méprisable que la drôlesse des fableaux ? Toute la différence, semble-t-il, est dans les allures et dans le langage. Jean de Meung continuera l'œuvre de Guillaume de Lorris, en terminant par des critiques acerbes contre le sexe féminin l'apothéose ébauchée par son devancier. C'est que la femme, avec tout ce que ce mot comporte d'exquis ou de pervers, est le centre de la littérature lyrique au moyen âge. Elle est d'autant plus irritante et obsédante à la fois qu'elle est désignée par les prédicateurs et les gens d'église comme un objet de scandale et une occasion de péché. Ne serait-ce pas l'explication des deux excès que j'ai signalés, de l'adoration servile et du dédain agressif ?

La femme est cause, soit d'aventures innombrables, où elle empêche l'amant et le réduit à sa merci (elle peut d'ailleurs faire de lui un héros), soit de piteuses affaires où l'homme se distingue à peine de la brute. Par sa faute, le clergé s'avilit et ne trouve de ressource contre elle que dans l'ascétisme ; par sa faute enfin, la paix est troublée sur la terre. On en

arrivera à la fin du XIV^e siècle, tant cette question est importante, à diviser le monde en deux classes : les défenseurs et les détracteurs de la femme...

Seule, pâle et douce, protectrice même des pécheresses, la Vierge Marie est respectée : c'est elle que l'on implore à genoux et que l'on appelle à l'aide ; elle est la patronne spirituelle des deux groupes de combattants, celle dont on peut toujours se réclamer.

La femme n'est pourtant pas le seul objet qu'aient chanté les poètes lyriques : les croisades, si stériles quant à leurs résultats généraux, ont parfois éveillé chez les chrétiens du nord de la France une émotion profonde, et servi de thème à des chansons ; ces chansons, conservées en petit nombre, écrites à l'ordinaire par des poètes courtois, contrastent par la sobriété et la force avec la mièvre élégance des chansons d'amour. Mais il faut reconnaître néanmoins que la femme n'en est pas absente tout à fait : quand le chevalier part en lointain pays, c'est vers celle qu'il aime que vont ses regrets, et s'il espère revenir sain et sauf de la croisade, c'est pour la prendre à nouveau dans ses bras, plus digne d'elle désormais par les dangers courus et le devoir pieux accompli. Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, la guerre de Cent Ans fera de même éclore tout un cycle de chansons : c'est la poésie patriotique qui, sans avoir l'étendue des longs poèmes des chansons de geste (hormis le poème de *Du Guesclin* et le *Récit du Combat de XXX Anglois contre XXX Bretons*), a néanmoins une saine vigueur et un accent vraiment populaire.

Bien que les trouvères aient été longtemps tributaires des troubadours, les uns ne s'expriment pas et ne sentent pas comme les autres. Sans doute, les troubadours sont autant et plus peut-être que les trouvères raffinés et subtils, ils dissertent sur la volupté que l'on éprouve à souffrir pour l'amie, ils s'attristent des mépris dont on les accable, des obstacles, qu'ils ont à vaincre sans cesse, mais ils parlent de l'amour moins comme d'un badinage frivole que comme d'une passion ardente qui remplit la vie et peut la détruire. Ils ont plus d'intensité dans leurs portraits, ils peignent avec des couleurs plus violentes, comme est plus bleu leur ciel provençal, et plus brûlant leur gai soleil ; et la nature même, si elle n'évoque pas en eux des sensations plus fortes et plus belles que chez les poètes du nord, est plus présente à leur esprit cependant, et enveloppe leur amour comme l'air dont ils vivent.

Nous ne savons pas au juste quelle était la civilisation du Midi par rapport à celle du Nord, mais elle était plus brillante, plus cultivée, et les troubadours, assurés d'une existence facile pour la plupart, pouvaient aimer avec insouciance et chanter librement leur amour. Dans le Midi plus que dans le Nord, l'amour rapprochait un simple poète de la plus grande

dame : Bernard de Ventadour se fit aimer d'abord par la châtelaine de son pays, et puis par la duchesse de Normandie. N'était-ce pas un stimulant précieux pour le troubadour ? Enfin, il ne faut pas oublier que si l'on note dans la lyrique provençale les mêmes raffinements, les mêmes développements et jusqu'aux mêmes rythmes que dans celle des trouvères, c'est en Provence qu'est née la poésie courtoise, c'est là qu'elle a toute sa saveur.

En dehors de l'épopée et du lyrisme, il faut faire une place importante pendant le moyen âge à la littérature didactique, et noter dès l'abord que la satire n'en est quasi jamais exempte. Enseigner par la vue des ridicules d'autrui, mettre en garde contre les défauts et les vices de la société, n'est-ce point la plus efficace des leçons ? c'est, comme le dira Montaigne, enseigner « plutôt par fuite que par suite ». La leçon est toujours monotone et sans attrait, lorsqu'elle n'est pas pimentée par la satire. Les *Computs*, les *Calendriers*, les *Bestiaires*, *Lapidaires*, *Volucraires*, tous ces écrits qui caractérisent si bien la scolastique médiévale, n'ont d'autre intérêt que celui d'être écrits en vers... mais ce n'est point un honneur pour la poésie, car les vers sont aussi prosaïques et aussi plats que de la prose mauvaise.

D'ailleurs, si dans nos siècles modernes l'enseignement, l'éducation, à cause de notre culture même, comportent plus de complexité et de finesse, si la casuistique leur ôte de leur rigidité et de leur sécheresse, il n'en était pas de même alors, où la morale s'exprimait sous la forme des commandements du Décalogue. Peu ou point de psychologie, ou une psychologie rudimentaire qui étonne fort, surtout quand on la compare à la psychologie tourmentée et diverse des poètes de l'amour ; peu ou point de nuances, mais des affirmations tranchantes, des vérités banales, des condamnations sans appel : Fais ceci, ne fais pas cela ; dans tel cas tu jouiras des félicités du paradis, dans tel autre tu seras « boullu » en enfer.

Et si le poète tâche à enjoliver son développement, il prend l'exemple d'un oiseau ou d'une bête, il fait en somme de l'allégorie à propos d'axiomes si courants que l'on ne conçoit pas l'utilité ou l'agrément de cet appareil symbolique. La véritable façon de prêcher, c'était de dire leur fait aigrement à tous les hommes mauvais. Alors, le poète avait non seulement le droit, mais le devoir d'être divers et d'intéresser ; même il pouvait faire rire, toutes les hardiesses lui étaient permises ; aucune classe de la société, personne (pas même le pape) n'était à l'abri de ses coups. Le *Renard* devenait l'homme malin, cauteleux, redoutable ; toutes ses aventures avaient de quoi faire réfléchir le plus frivole et l'on s'apercevait que la ruse, triomphante pour un temps, n'était pas une gardienne sûre du bonheur et de la paix, et tombait souvent dans les pièges qu'elle voulait tendre aux autres.

Même dans les *Bibles satiriques*, dans les *Etats du Monde*, sortes de registres où sont notés les traits distinctifs des diverses classes, — toutes ont des défauts et c'est ce qui les unit les unes aux autres ; la vertu est vengée par le spectacle des fléaux qu'engendrent les vices. L'on peut affirmer sans crainte que les attaques éparses dans les satiriques et les moralistes d'aujourd'hui n'ont pas plus de cruauté ni de verdeur que celles d'un Estienne de Fougères, d'un Guiot de Provins, d'un Rutebeuf, ou d'un Jean de Meung.

Ils voient avec perspicacité les causes des désordres qui troublent le monde ; rien de ce que l'on peut dire contre les femmes, les prêtres, les mauvais riches, les tyrans de toute sorte, les commerçants malhonnêtes, les juges pleins de vénalité, que sais-je encore, n'est omis par eux. En vérité, n'allez pas croire que ces auteurs se contentent de baver des injures ; ils savent pénétrer dans les consciences, ils sont des confesseurs habiles, et leur connaissance du cœur humain n'est pas fort inférieure à celle d'un La Bruyère ou d'un Bourdaloue.

L'on peut conclure que les meilleurs passages de la littérature médiévale à partir du VIII^e siècle sont aux deux pôles, si je puis dire : d'une part les passages de dialectique amoureuse, d'autre part les satires et les invectives.

C'est la satire aussi, plutôt que les intrigues polissonnes et les détails répugnants, qui donnent du prix à la littérature des fabliaux. Nous n'avons pas à entrer dans le détail de ces poèmes, si multiples par l'étendue, la matière et le ton même de l'anecdote. Les plus agréables sont ceux qui mettent en action la ruse inépuisable des femmes, la paillardise sournoise ou effrontée des clercs et des prêtres, la balourdise parfois sensée et narquoise des maris. Ces contes, qui sont moins des contes que des faits divers presque quotidiens, ne valent pour nous qu'autant qu'ils nous peignent les mœurs d'une époque déterminée, et servent alors de documents précieux.

La littérature satirique — et je donne à ce mot toute son étendue — est la seule qui n'aille pas s'affaiblissant et s'affadissant le long des siècles. C'est que la matière se renouvelle par soi-même, sans qu'il y ait pour cela monotonie, et cependant, telle était l'influence des modèles et des formules que les poètes finiront par moins regarder le spectacle de la vie que les ouvrages de leurs devanciers... Il y aura pour la satire aussi des cadres tout faits, des idées toutes faites.

Le théâtre ne fait pas exception à cette loi de la littérature médiévale. Nous n'avons pas ici à rappeler ses origines liturgiques, ses sources, ni son histoire, tant au point de vue de la mise en scène que du théâtre proprement dit. Mais je voudrais faire comprendre au lecteur comment le théâ-

tre, qui est cependant une formule vivante, se laissa emprisonner peu à peu dans des formules mortes et se figea, faute de se mouvoir. Bien qu'il soit resté longtemps religieux par le sujet, par les noms des personnages, le théâtre admit dès le début des éléments profanes, et nous n'avons pas à le regretter, car ce sont les plus divertissants, qu'ils s'agisse d'analyser un sentiment ou de moquer un défaut.

Représenté au XII^e siècle par le seul *Mystère d'Adam*, où la femme joue un rôle de coquette, le théâtre se diversifie au XIII^e siècle, grâce au talent d'Adam de la Halle, et de Jean Bodel. Le premier a sans doute créé la « revue » dont nos contemporains font leurs délices, et je ne crois pas qu'il y ait dans celles que l'on joue aujourd'hui plus d'esprit français et plus de verve gauloise que dans celles du XIII^e siècle ; le poète n'est entravé par aucune règle, et il écrit l'œuvre la plus sémillante et la plus fantaisiste, d'où le réel n'est pas exclu. S'il crée la revue, il crée aussi en quelque sorte l'« opéra comique », puisqu'il met au théâtre la pastorale avec les duos d'amour, les divertissements et les chansons. Le *Jeu de Robin et Marion*, le *Jeu de la Feuillée* sont à coup sûr des œuvres dignes de tout notre respect, de toute notre tendresse. Le *Jeu de saint Nicolas*, s'il n'ajoute rien à ceux-là, mérite qu'on place Jean Bodel parmi les bons peintres de la vie populaire.

Le théâtre religieux, qui est la meilleure partie cependant de la littérature chrétienne médiévale, n'est pas digne des mêmes éloges. Si les *Miracles de Notre-Dame* ont au début quelque valeur, c'est qu'ils ont quelques-unes des qualités que nous aimions dans les pièces d'Adam de la Halle et de Bodel. Mais le *miracle* devient assez vite une formule... Marie est d'une indulgence invraisemblable à force d'être bonne. Les poètes inventent des crimes trop fantastiques pour nous intéresser ; les coupables sont délivrés à trop bon compte pour que leur sort nous inquiète et nous émeuve ; et puis le manque de goût, le manque de tact gâtent la plupart des *miracles*. Ce théâtre est immoral pour vouloir être trop édifiant. Par la recherche de l'extraordinaire, il perd tout contact avec la vie.

*
* *

D'une littérature qui débuta dans l'épopée par le *Roland*, dans le roman d'aventure par *Tristan* et l'œuvre de Chrétien de Troyes, dans le lyrisme par d'admirables *chansons*, dans la littérature dévote par le *Saint Alexis*, dans le drame enfin par le joli *Mystère d'Adam*, il semble qu'on était en droit d'espérer des chefs-d'œuvre : il faut bien avouer que le moyen âge n'a pas tenu ses promesses ; aucune des épopées qui ont suivi le *Roland* ne

le dépasse, plusieurs ne sont que d'insipides délayages. Les romans d'aventure n'eurent en poésie qu'une vie éphémère et ne tardèrent pas à s'amplifier en prose. Toutes les chansons courtoises, toutes les ballades du XIV^e siècle ne valent pas à mon gré les cinq ou six chansons qui nous restent de la première période. Le XIII^e siècle, il est vrai, fut l'âge d'or du théâtre au moyen âge, mais combien fut ennuyeuse la décadence du XIV^e siècle ! Seules la Satire et l'Allégorie donnent aux genres anémiés, presque épuisés, un regain de richesse, sinon d'originalité, encore que dès le XIII^e siècle la Satire et l'Allégorie atteignent à leur apogée.

Est-ce donc impuissance de la part des poètes à se renouveler et se perfectionner ? C'est plutôt, en vérité, qu'ils se bornent au rôle ingrat et stérile de remanieurs, ou bien à celui de copistes. Ils n'inventent pas, ils ne rajeunissent pas la matière, ils l'allongent seulement ou la déforment sans intérêt. La brièveté des premières œuvres servait à leur beauté même ; les poètes ne l'ont pas senti ; et ce qui est aussi grave, les lecteurs du moyen âge ne l'ont pas remarqué plus qu'eux. Car, en somme, il serait bien difficile de donner une idée de la conception que se faisaient de la poésie les hommes d'alors, et tout autant de leur conception de l'originalité d'un écrivain ou d'un artiste.

Il semble qu'ils ne se lassent pas à la longue de ce qui nous lasse dès l'abord, que la servilité est un gage de succès, et que seule la forme rythmique, parce qu'elle exige un effort et une lutte quasi matérielle, a son prix : de ces rythmes multiples, de ce mécanisme complexe et laborieux, les lecteurs et les cercles de poètes goûtent toute la saveur. Ils sont les ancêtres de ceux qui admireront avec outrance les jeux ridicules de Molinet ou de Meschinot, de Crétin ou d'André de la Vigne. Les vers *batelés*, à *double queue*, avec *écho*, eussent fait leurs délices... Et je crois que rien ne peut mieux peindre l'état d'esprit de ces pauvres juges d'esthétique poétique.

Nous avons assez l'impression que pour les hommes du moyen âge la poésie fut un jeu d'esprit, un délassement laborieux, mais qu'ils n'y ont rien mis, ou à peu près rien, de leur âme et de leur personnalité. L'on ferait fausse route tout à fait, si l'on prétendait pénétrer par la littérature poétique dans la société médiévale. Je ne parle pas du côté extérieur de la société, des repas, des noces, des tournois...

Et tandis qu'en contemplant une œuvre sculpturale ou une enluminure de manuscrit, l'on éprouve la sensation que l'artiste a par elles traduit son rêve, incarné son idéal, on croirait que le poète écrit pour distraire ses contemporains, pour les charmer, pour les étonner même, mais rarement pour chanter pour dire ses espérances et ses désirs, pour obéir à une force supérieure et invincible.

Est-ce qu'il n'a pas su trouver des mots pour exprimer ce qu'il sentait? Il ne me paraît pas, car la perfection formelle et la sagesse du fond contredisent à cette hypothèse. C'est plutôt que la poésie n'était alors qu'une grande dame, vêtue de riches étoffes, d'autant plus courtisée qu'elle était mieux parée, mais qu'elle était sotte et inerte, et fade dans sa langueur de convention. Quand d'aventure cette grande dame laissait la place à une vagabonde ou à une fille du peuple, les grands seigneurs la regardaient de travers, la méprisaient ou la chassaient, et personne ne se souciait de l'introduire dans le monde et de l'inviter.

Quand la parure est discrète et élégante ou quand la joliesse n'empêche pas la femme de garder sa libre allure, elle est une créature exquise ; sa préciosité, sa mièvrerie même nous ravissent. Tels petits poèmes d'amour sont des chefs-d'œuvre où nous n'avons à noter aucune défaillance. Ni l'art maniéré des Italiens, ni l'alexandrinisme des poètes de la Pleiade ne dépasseront ce symbolisme menu et un peu artificiel. C'est que les poètes ont su adapter leur style à l'idée, en telle sorte qu'il l'enlace et la sertit romme un joyau précieux...

Pour que le lecteur pût connaître tous ces beaux ou aimables passages de notre littérature, il faudrait qu'il s'attardât à chercher, parmi les poèmes, les moins prétentieux, les plus courts, comme il faudrait qu'il eût la patience de parcourir les longues œuvres où tout à coup, au tournant d'une page, il aurait le plaisir inattendu de découvrir une merveille. Si l'on s'en tient à la classification générale, et si l'on veut distinguer entre les genres, on n'a de la poésie du moyen âge qu'une notion imparfaite et fausse par endroits. Non seulement on laisse de côté des œuvres charmantes dans leur petite taille, mais on ne saisit pas que les genres littéraires, — au sens où nous prenons ce mot, — n'existent pas complètement dans la pensée des poètes médiévaux où se perdent du moins avec le temps.

De bonne heure, la chanson de geste et le roman d'aventure s'influencent et se métamorphosent mutuellement²; et surtout la Saïre et l'Allégorie envahissent tour à tour la poésie lyrique, la poésie narrative, le théâtre, et font que les œuvres les plus diverses en principe arrivent à se ressembler et à se confondre. Il ne s'agit pas de l'aspect externe de tel ou tel poème, mais du fait que les mêmes idées, les mêmes thèmes, et les mêmes variations se retrouvent ici et là. Il en résulte de l'incohérence et de la monotonie.

De même, on ne saurait classer raisonnablement les poètes en « familles » intellectuelles : celui-ci commence sa carrière par une œuvre profane obscène, et la termine par une vie de saint ou un drame pieux ; celui-là mêle confusément les productions les plus disparates : c'est moins un signe de fécondité que d'indifférence morale ; et ces contradictions s'ex-

pliquent assez par la nécessité de satisfaire une clientèle curieuse et exigeante, à qui il faut servir tour à tour, non des plats nouveaux, mais des romans d'aventure, des fabliaux grivois, ou les scènes édifiantes de l'existence d'un martyr.

Ce que les poètes du moyen âge préfèrent avant toutes choses, c'est le thème de l'amour. J'ai dit que la femme joua un rôle prépondérant. Si la poésie amoureuse sous toutes ses formes constitue la plus grande partie de la littérature médiévale, ce n'est pas, nous l'avons vu, que les poètes soient obsédés par l'amour, c'est qu'aussi bien l'amour est la matière la plus riche la plus féconde, la plus malléable celle que l'on peut accommoder de toutes les façons et dont les palais ne seront jamais blasés. Si j'ai écrit le mot de : *matière*, c'est qu'en effet l'amour est un sujet que l'on triture, que l'on habille, que l'on retourne sous tous ses aspects ; on arrive donc à jongler avec lui, on découvre en lui de quoi enjoliver les plus méchantes pensées, mais l'amour, celui dont meurent Tristan et Yseut, n'arrache que trop rarement des cris et des sanglots aux trouvères et aux troubadours. On ne se blessa à fréquenter l'amour que comme Froissart en frôlant *l'espinette amoureuse*.

L'Allégorie, la Satire, l'Amour, dont vécut le moyen âge, avaient besoin du recueillement, de la pensée de la mort, et du grand soleil de la Renaissance pour apparaître plus beaux, et pour se transformer, afin de continuer à vivre dans un monde renouvelé.

CHARLES OULMONT.

AVIS AUX LECTEURS

Nous commencerons dans le numéro de janvier-mars 1914, la publication des *Poésies latines* de Joachim du Bellay, avec la traduction française en regard.

Le gérant :
LÉON SÉCHÉ.

TABLE PAR NOMS D'AUTEUR

des Matières contenues dans ce volume

ALAZARD (Jean) : Les Mémoires d'un calviniste de Millau	186
DACREMONT (Henri) : Les trois princesses de Clèves. — Le maré- chal de Saint-Paul et le duc de Nevers	65, 113
DUJARRIC-DESCOMBES : Lettres royales publiées à Périgueux pour la guerre contre les Impériaux (1553-1557)	193
JANNEAU (Guillaume) : Le premier facteur de France	147
LAFAGE (Léon) : Le prince vigneron du roi	138
LE LISEUR : Lettres et arts : I. Le quatrième centenaire de Lefèvre d'Etaples	49
II. Palinods, chants royaux	50
III. La bibliothèque de Mathias Corvin	55
IV. Une copie ancienne du puits de Moïse	56
V. Les vieilles maisons de Lisieux	56
VI. Le monument des frères Hubert et Jean Van Eyck ..	57
VII. Le Château de Brecy	58
VIII. Joachim du Bellay à Rome	58
X. Les Espagnols à Nantes	165
XI. Le Greco d'après les tableaux de la collection Mare- zelle de Nîmes	166
XII. Le Château de Montal	168
XIII. Un Musicien du XVI ^e siècle	170

XIV. Les ventes à Londres	224
XV. Le portrait de Julie Gonzague	224
XVI. Le Calvaire de Guehenno	225
XVII. Pour l'église de Saint-Etienne-du-Mont	226
XVIII. Un vitrail classé est détruit	226
XIX. Les éditions des poètes du XVI ^e siècle	227
XX. Un portrait de Luther	228
XXI. Une lettre de Michel Colombe	229
XXII. La <i>Joconde</i> retrouvée	229
XXIII. Les Origines universitaires de la Réforme	231
ROUXIÈRE (Jean de la) : Les amis de Montaigne. Montaigne et les Jansénistes	103
Le quatrième centenaire de Jacques Amyot	202
Bibliographie : La poésie française du moyen âge (XI- XV ^e siècles)	235
SÉCHÉ (Léon) : Ronsard, d'après le livre de J.-J. Jusserand	107
SOUDAY (Paul) : La Renaissance d'après le comte de Gobineau.	177
THIÉBAULT-SISSON : Les années critiques de Hans Holbein	128
VARENNE (Marc) : Jehan de Nostradamus et les troubadours	150





